



CHARLES

AU DIABLE VAUVERT

Bukowski SUR L'ÉCRITURE

Une anthologie de textes inédits sur l'écriture, le quotidien d'une véritable légende américaine, icône de la contre-culture.

Ces lettres aux éditeurs, directeurs de revues, amis et confrères écrivains pour la première fois publiées, dessinent un portrait intime du grand poète tour à tour poignant, glacial, iconoclaste et souvent hilarant. On y découvre le rapport inquiet au travail, l'érudition littéraire, mais aussi le mordant, l'intransigeance de celui qui a donné voix aux opprimés et dépravés de la société, dans des phrases mémorables ponctuées de moments de grâce.

Né en 1920 à Andernach, en Allemagne, d'un père soldat américain et d'une mère allemande, Charles Bukowski est un des écrivains les plus célèbres d'Amérique et peut-être son poète le plus influent et imité. Il a vécu plus de cinquante ans à Los Angeles. Il est mort le 9 mars 1994.

OceanofPDF.com

Charles Bukowski

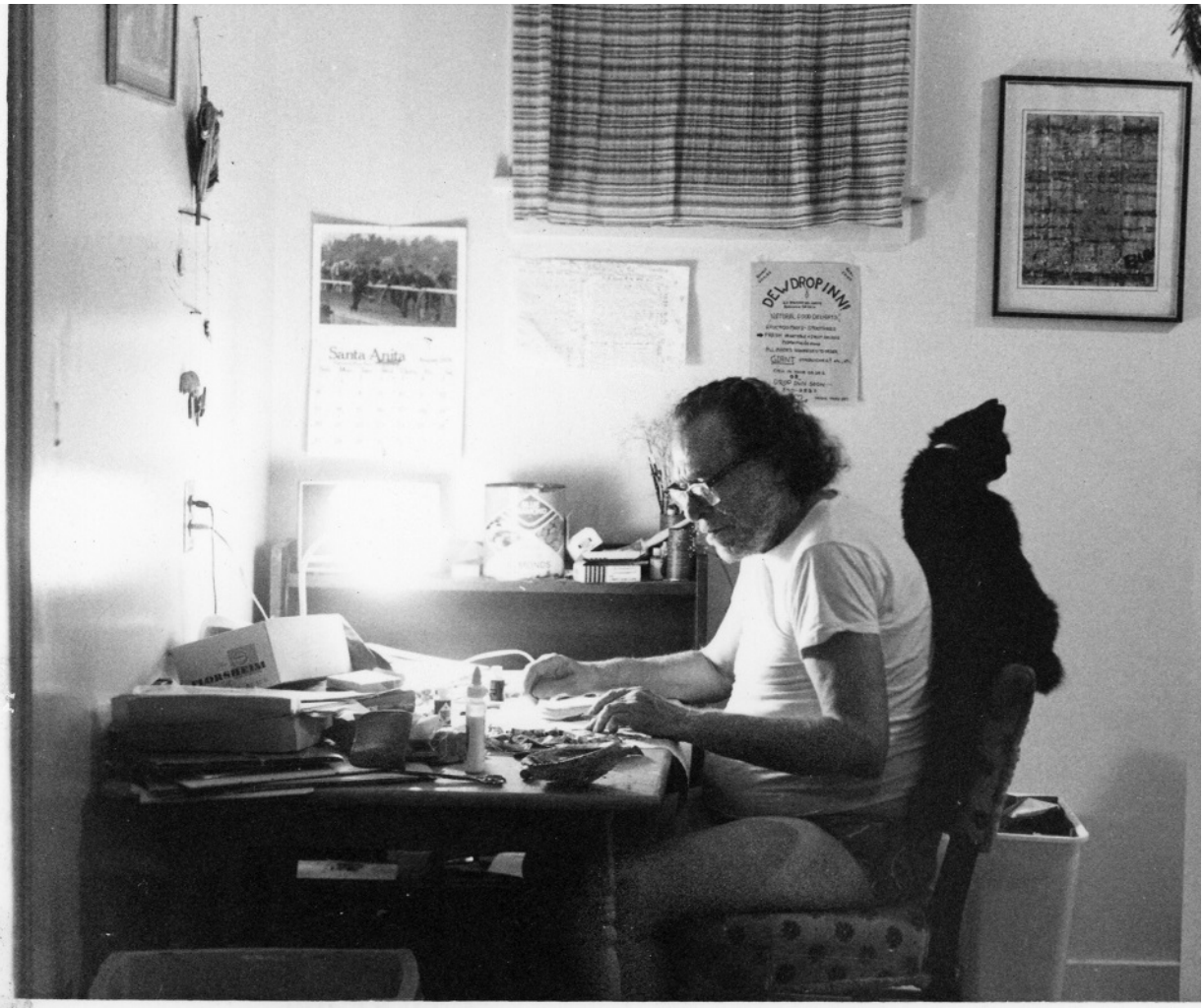
Sur l'écriture

Traduit de l'anglais (États-Unis) par ROMAIN MONNERY



OceanofPDF.com

Note de l'éditeur



Il est impossible de reproduire fidèlement les lettres de Bukowski dans la mesure où nombre d'entre elles étaient émaillées de dessins et gribouillis. De même, toutes les correspondances comprises entre 1945 et 1954 étaient manuscrites – cela coïncide avec la période où Bukowski déclare avoir été soûl pendant dix ans, affirmant à tort qu'il n'avait pas du tout écrit pendant ce laps de temps, comme si ses textes manuscrits n'étaient pas dignes d'intérêt – et les reproduire ici de façon convenable était impossible.

Néanmoins, certaines lettres distinctives ont été réimprimées en annexe afin que vous puissiez les apprécier sous la forme voulue par Bukowski.

De manière à préserver le style singulier qu'utilisait Bukowski pour écrire ses lettres, les modifications éditoriales ont été réduites au minimum. Là où la ponctuation de Bukowski était particulièrement rigoureuse, il est le premier à reconnaître que son orthographe était fantasque au possible.

Dans ce recueil, les erreurs typographiques ont été discrètement corrigées, tandis que les variations délibérées de typo ont été conservées dans l'optique de préserver au mieux la voix de l'auteur. Pareillement, les salutations et conclusions, qui étaient pour la plupart identiques, ont été supprimées. Bukowski était un correspondant prolifique, et ses lettres habituellement fleuves, traitaient un certain nombre de sujets qui n'avaient aucun rapport avec l'écriture.

Les omissions éditoriales sont ainsi représentées par le signe [...].

Les notes éditoriales dans le texte apparaissent entre parenthèses. Bukowski utilisait LES CAPITALES comme des accentuations ; celles-ci ont été remplacées par des italiques pour les titres de livres et par des guillemets pour les titres de poèmes et de nouvelles. Les dates et les titres ont également été harmonisés. En dehors de ces quelques modifications éditoriales, ces lettres apparaissent ici telles que Bukowski les avait écrites.



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

1945

Hallie Burnet a coédité la revue Story, où Bukowski a été publié pour la première fois en 1944.

[À Hallie Burnett]
Fin octobre 1945

J'ai bien reçu votre lettre de refus concernant « Whitman : His Poetry and Prose », ainsi que les annotations de vos lecteurs de manuscrits.

Ça a l'air sympa comme truc.

Si jamais vous aviez besoin d'un lecteur de manuscrit en plus, n'hésitez pas à me faire signe. Je trouve aucun boulot nulle part, donc autant m'adresser directement à vous.

OceanofPDF.com

1946

PHILA, PA
OCT. 9, 1946

DEAR MRS. CROSBY:



I WAS WORKING IN
A PICTURE FRAME
FACTORY



AND DRINKING,
WHEN YOU ACCEPTED
ONE OF MY STORIES



IN THE LETTER
YOU SAID, IT
"WAS PUZZLING
AND PROFOUND.



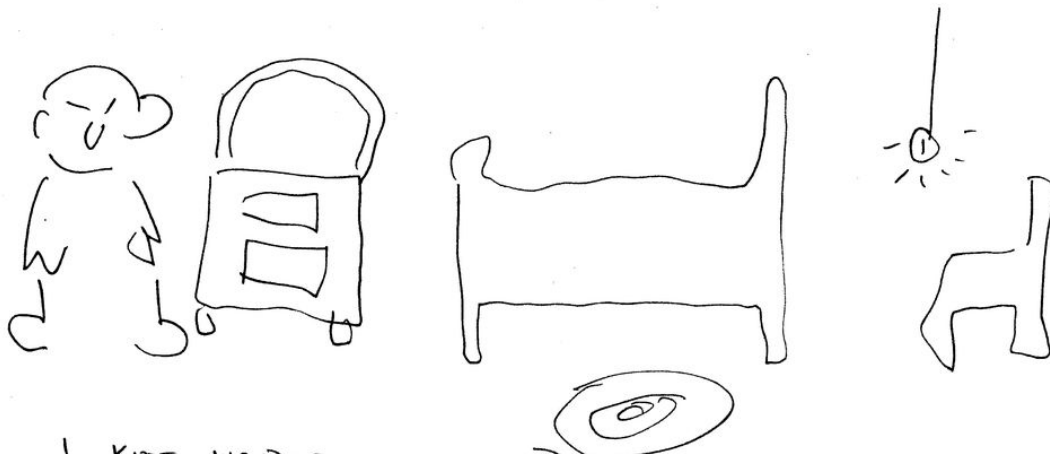
I LOST MY JOB,



MY FATHER BOUGHT
ME A NEW SUIT
AND SHIPPED ME
TO PHILADELPHIA



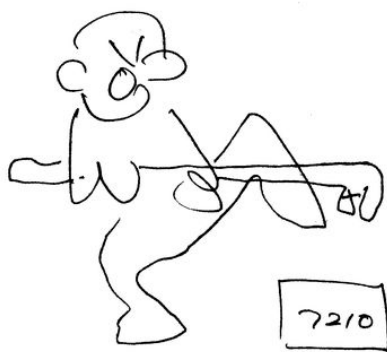
I LIVED ON SOCIAL
SECURITY, HAD TOO
MUCH TIME TO THINK
AND DRINK -



I KEPT WONDERING ABOUT PORTFOLIO.



I WROTE DIVERS CONTUMELIOUS NOTES, LOOKING UP FRENCH WORDS IN THE BACK OF MY DICTIONARY. I WANTED A COPY OF PORTFOLIO, WITH MY STORY IN IT. I HAD THE CRAZY BLUES, THE SUICIDIAL MANIA, THE WINE DREAMS. I NEEDED A SPIRITUAL LIFT. I WAS ENTHUSIASTIC IN MY DEMANDS. AFTER SEVERAL INTERCHANGES, I GOT IT (PORTFOLIO)



I AM NOW WORKING IN A TOOL WAREHOUSE -



AND DRINKING



YET I KEEP WONDERING. WHERE ARE THOSE STORIES AND SKETCHES I SENT HER IN MARCH 1946? IS SHE ANGRY? IS THIS HER REVENGE? DID SHE BURN MY THINGS? DID SHE MAKE THE PAGES INTO PAPER BOATS FOR THE BATHTUB? OR DOES HENRY MILLER SLEEP WITH THEM UNDER HIS MATTRESS?

I CAN WAIT NO LONGER.
IF I RECEIVE NO ANSWER, I'LL HAVE MY ANSWER,

Truly,
Charles Bukowski
603 N. 17 TH. ST.
PHILA, 30, PA.

[À Caresse Crosby]
9 octobre 1946

Chère M^{me} Crosby

À l'époque où vous m'avez écrit pour me dire que vous acceptiez une de mes nouvelles, je travaillais dans une fabrique de cadres et je buvais comme un trou.

Dans la lettre, vous disiez que mes nouvelles étaient « curieuses et profondes ».

Depuis, j'ai perdu mon job.

Mon père m'a acheté un nouveau costume et m'a fait prendre un bateau pour Philadelphie.

J'ai vécu d'aides sociales, avec beaucoup trop de temps libre pour boire et penser. Je me demandais continuellement où était mon *Portfolio*.

J'ai écrit plusieurs lettres de réclamation, en utilisant des mots français piochés dans le dictionnaire. Je voulais récupérer un exemplaire du *Portfolio* avec mon histoire à l'intérieur.

J'ai eu des bouffées de spleen, des envies de suicide, des rêves avinés. J'avais besoin d'un signe du destin. Mes demandes étaient légitimes. Après quelques échanges, j'ai fini par avoir gain de cause (le *Portfolio*).

Je travaille maintenant dans un entrepôt de bricolage.

Et je bois comme un trou.

Pourtant je ne cesse de me demander. Où sont ces nouvelles et dessins que je lui ai envoyés en mars 1946 ? Est-ce qu'elle est en colère ? Est-ce que c'est sa façon de se venger ? Est-ce qu'elle a brûlé mes affaires ? Est-ce qu'elle a fait de ces pages des bateaux en papier ? À moins qu'Henry Miller dorme avec et les ait cachées sous son matelas ?

Je ne peux pas attendre plus longtemps.

En l'absence de réponse, je saurais à quoi m'en tenir,

Sincèrement,

Charles Bukowski

603 N. 17th St

Phila, 30, Pa.

[À Caresse Crosby]
Novembre 1946

Je dois vous dire encore une fois combien votre mot et cette photo délicieuse – Rome 1946 – m’ont enchanté. Quant aux manuscrits égarés – maudits soient-ils – ils n’étaient pas très bons de toute façon – à l’exception peut-être de quelques croquis que j’avais faits du temps où je vivais aux crochets de mes parents à Los Angeles. Mais laissons cela au passé : Je suis un poète, *et al.*

La petite me fait toujours trembloter – machine à écrire envolée. Enfin, ha ha, j’ai trouvé le moyen d’imprimer mes trucs à la main. Ai réussi à refourguer trois histoires potables et quatre poèmes médiocres à *Matrix*, une petite revue un peu vieille école de Philadelphie.

Je suis vraiment quelqu’un de trop nerveux pour faire de l’auto-stop jusqu’à Washington pour vous rencontrer. Je me décomposerais en milliers de petites pièces jaunes. Merci, en tout cas. Vous avez été très sympa, vraiment.

Possible que je vous envoie quelque chose bientôt, mais pas avant un certain temps. Quoi que cela signifie.

OceanofPDF.com

1947

[À Whit Burnett]

27 avril 1947

Merci pour votre lettre.

Je ne pense pas que je pourrais faire un roman – J'en éprouve pas la nécessité, même si j'avoue y avoir pensé, et qu'un jour je pourrais bien m'y coller. Ça s'appellerait *Blessed Factotum*, le personnage serait un prolo de bas étage, et ça parlerait d'un tas de trucs comme les usines, les villes, le courage, la laideur et l'ivresse. Je crois pas que ce serait très bon si je l'écrivais maintenant. Ça me foutrait les nerfs en pelote. En plus, j'ai tellement de soucis personnels en ce moment, c'est à peine si j'ai la force de me regarder dans le miroir, alors écrire un livre je vous dis pas. Je suis, cependant, surpris et honoré de voir l'intérêt que vous me portez.

Je n'ai pas d'autres dessins au crayon, sans légendes, à vous soumettre pour le moment. *Matrix* m'a pris le seul que j'avais fait dans ce genre.

Ces derniers temps, on peut dire que le monde tient plus ou moins le petit Charles par les couilles, et ce qu'il en reste en tant qu'auteur se résume à bien peu de chose, Whit. C'était salement bon d'avoir de vos nouvelles.

OceanofPDF.com

1953

[À Caresse Crosby]

7 août 1953



8-7-53

Hello Mrs. Crosby:

Saw in book review (never really read one, but) your name, "Foil Press".

You printed me sometime back in "Portfolio", one of the earliest (1946 or so?). Well, one time came into town off long drunk, forced to live with parents during feeble cline. I think is, parents read story ("20 TANKS FROM KASSADOWN") and burnt whole damn "Portfolio". Now, no longer have copy. Only piece missing from my few published works. If

you have an extra copy ????? (and I don't see why in the hell you should ~~have~~ have) it would do me a lot of good if you would ship it to me.

I don't write so much now, I'm getting on to 33, fat-belly and creeping dementia. Sold my typewriter to go on a drunk 6 or 7 years ago and haven't gotten enough non-alcoholic \$ to buy another. Never print

(over)

my occasional out by hand and paint them up with drawings (like any other madman). Sometimes I just throw the stories away and hang the drawings up in the bathroom (sometimes on the roller).

Hope you have "20 TANKS". Would appreciate.

Love,

Charles Bukowski

268 $\frac{4}{6}$ S. Coronado St.

Los Angeles, Calif.

(200 $\frac{4}{6}$ S. CORONADO ST.)



Bonjour Mme Crosby :

Suis tombé sur votre nom en parcourant une critique de livre (les lis jamais en entier, mais bon), *Dail Press*.

Vous m'avez publié il y a quelque temps déjà dans *Portfolio*, un des premiers numéros (1946 ou quelque chose comme ça ?). Bref, après ça suis venu m'installer en ville et j'ai picolé sans répit, à tel point que j'ai dû retourner vivre chez mes parents le temps que je me remette sur pied. L'ennui, c'est que mes parents ont lu ma nouvelle (« 20 Tanks from Kasseldown ») et qu'ils ont brûlé l'intégralité de ce foutu *Portfolio*. Si jamais vous aviez des exemplaires en rab ????? (et je vois pas pourquoi diable vous en auriez), ça me ferait le plus grand bien d'en récupérer un.

Je n'écris plus beaucoup maintenant. À 33 ans je commence à me faire vieux, je prends du bide et la folie me guette. Ai vendu ma machine à écrire pour aller me soûler il y a 6 ou 7 ans et je n'ai jamais réussi à devenir assez sobre pour m'en payer une autre. Maintenant le peu de textes que j'écris c'est à la main, avec des dessins (comme tout cinglé qui se respecte). Parfois je fous carrément les textes à la poubelle pour ne garder que les dessins que j'accroche dans la salle de bains (sur les stores parfois).

Espère que vous avez un exemplaire de « 20 Tanks » en stock. Vous en serais reconnaissant.

[À Judson Crews]
Fin 1953

Vos lettres de refus sont les plus réjouissantes d'Amérique. C'est agréable de recevoir ce genre de nouvelles au dos de photos si exquises ! Vous êtes un type bien dans votre genre ; enfin j'imagine.

J'ai été impressionné par votre dernière édition de *Naked Ear*. Il s'en dégageait un dynamisme et un sens artistique bien supérieurs à, disons, la dernière édition de *The Kenyon Review*. J'aime l'idée que vous publiiez ce que vous avez envie de publier, et non ce qu'il convient de publier. Continuez comme ça.

Ai rencontré Janet Knauff hier. Vous l'avez rencontrée. L'ai amenée aux courses.

[À Judson Crews]
4 novembre 1953

Je vais être honnête avec vous. Vous pouvez garder ces poèmes autant qu'il vous plaira parce que si vous me les renvoyez, il y a de grandes chances pour que je les foute à la poubelle.

À l'exception des plus récents, ces poèmes ont été rejetés par la revue *Poetry* et cette nouvelle publication, *Embryo*. Retours encourageants, etc., mais ils ne pensent pas que mes textes soient de la poésie. Je vois ce qu'ils veulent dire. L'idée est là mais j'arrive pas à transpercer la peau. je reste à la surface. La poésie ne m'intéresse pas. Je ne sais pas ce qui m'intéresse. Noyer l'ennui, j'imagine. La poésie à proprement parler me paraît morte même si elle a belle allure.

Gardez ces choses autant qu'il vous plaira. Vous êtes le seul à avoir manifesté un intérêt. Si j'en fais d'autres, je vous les enverrai.

OceanofPDF.com

1954

[À Whit Burnett]

10 juin 1954

6-10-54

Dear Mr. Burnett:

Please note change of address (323 1/2 N. Westmoreland Ave L.A. 4.), if you are holding any more of my weird masterpieces.



^{rejected by Esquire}
This piece is an expanded version of a short sketch I sent you some time ago. I guess it's too sexy for publication. I don't know exactly what it means. I just got to playing around with it and it ran away with me. I think Sherwood Anderson would enjoy it but he can't read it.

- No. Dubowski

Merci de noter mon changement d'adresse (323 1/2 N. Westmoreland Avenue, L.A. 4), au cas où vous auriez d'autres de mes chefs-d'œuvre tachés de vin à me retourner.

Ce dessin rejeté par *Esquire* est une version allongée d'un petit croquis que je vous avais envoyé il y a quelque temps. J'imagine que c'est trop sexy pour être publié. Je sais pas exactement ce que ça représente. J'ai commencé comme ça, pour m'amuser, et je me suis laissé emporter par mon imagination. Je pense que Sherwood Anderson apprécierait mais il est plus là pour le lire.

[À Whit Burnett]
23 août 1954

J'ai été navré d'apprendre, par le biais d'une lettre de Smithtown datant d'il y a quelques mois, que *Story* n'existe plus.

Ça correspond à l'époque où j'avais envoyé une autre nouvelle intitulée « L'histoire du violeur » mais pour laquelle j'avais jamais eu de retour. Lien de cause à effet ?

Je me souviendrai toujours du vieux magazine orange avec la bande blanche. En un sens, je m'étais toujours dit que je pourrais écrire ce que je voulais avec l'espoir, si c'était assez bon, de pouvoir y être publié. Il m'est jamais venu à l'esprit d'aller regarder les autres magazines, et particulièrement de nos jours, où tout le monde a peur de paraître offensant ou de se mettre quelqu'un à dos – sale temps pour l'écrivain honnête.

Je veux dire, vous vous asseyez pour écrire, et vous savez que c'est pas la peine. Des tas de choses ne sont plus ce qu'elles étaient, le courage, le culot, la clarté – et le sens artistique aussi.

Si vous voulez mon avis, tout est parti en couilles avec la seconde guerre mondiale. Et ça ne s'applique pas qu'au monde des arts. Même les cigarettes n'ont plus le même goût. Le tamal. Le chili. Le café. Tout est en plastique. Les radis ne paraissent plus aussi âpres. Vous écalez un œuf et, inévitablement, le blanc reste accroché à la coquille. Les côtelettes de porc sont toutes roses et grasses. Les gens se contentent d'acheter de nouvelles voitures et c'est tout. Leur vie se résume à quatre roues. Les villes n'allument qu'un tiers de leurs lampadaires pour économiser l'électricité. Les policiers distribuent des contraventions sans raison. Les poivrots

reçoivent des amendes aux montants astronomiques, et quiconque ayant bu un verre est considéré comme un alcoolique. Les chiens doivent être tenus en laisse, les chiens doivent être vaccinés. Il faut une licence de pêche pour attraper un grunion à mains nues, et les bandes dessinées sont considérées nocives pour les gamins. Les hommes regardent les matches de boxe depuis leurs fauteuils, des hommes n'ayant aucune idée de ce qu'est un combat, et quand une décision leur plaît pas, ils protestent en écrivant aux journaux des lettres de réclamations misérables et indignées.

Et la littérature : il n'y a rien : aucune vie. [...]

Story comptait beaucoup pour moi. Et j'imagine que c'est dans la logique des choses de le voir disparaître, à qui le tour maintenant ?

Je me souviens d'une époque où je vous envoyais quinze ou vingt histoires, si ce n'est plus, par mois, et plus tard, trois ou quatre ou cinq – en tout cas, une par semaine, *au minimum*. Je vous en ai envoyées de la Nouvelle-Orléans, de Frisco, ensuite Miami, L.A., Philly, Saint Louis, Atlanta, Greenwich Village, Houston, de partout.

À la Nouvelle-Orléans, j'avais l'habitude de m'asseoir près d'une fenêtre pour regarder les rues en été, la nuit, tout en écrivant, et quand j'ai dû vendre ma machine à écrire à Frisco pour continuer à me soûler, je n'ai pas pu m'arrêter d'écrire, tout comme je ne pouvais m'arrêter de boire, alors je me suis mis à écrire mes conneries à la main, et plus tard j'ai même rajouté des dessins dans l'espoir d'attirer votre attention.

Enfin, on m'a dit que je pouvais plus boire maintenant, et j'ai une nouvelle machine à écrire. En ce moment j'ai plus ou moins un boulot mais je ne sais pas combien de temps j'arriverai à le garder. Je suis faible, je tombe facilement malade, et je suis constamment sur les nerfs, à croire qu'il y a quelques courts-circuits là-haut, mais quoi qu'il en soit, l'envie de caresser le clavier m'est revenue, le plaisir de taper, pondre des phrases, une scène, une histoire, faire parler des gens, leur faire fermer des portes et marcher. Et maintenant, *Story* n'existe plus.

Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Burnett, j'aimerais vous remercier de m'avoir soutenu. Je sais qu'un paquet de mes textes étaient médiocres. Mais c'était le bon vieux temps, l'époque où j'habitais au 16 Fourth Avenue, et maintenant comme tout le reste, les cigarettes, le vin, les

moineaux qui louchent au clair de lune, tout a disparu. Un chagrin plus lourd que le plomb. Au revoir, au revoir.

[À Caresse Crosby]
9 décembre 1954

J'ai reçu votre lettre d'Italie il y a un an ou presque (en réponse à la mienne). J'aimerais vous remercier de ne pas m'avoir oublié. Ça me redonne un peu confiance.

Publiez-vous toujours des textes ? Si oui, il y a quelque chose que j'aimerais vous montrer. Auquel cas, j'aurais besoin d'une adresse pour vous l'envoyer : Je ne sais pas comment vous joindre autrement.

Je me remets à écrire, un peu. [Charles] Shattuck du magazine *Accent* estime que personne ne voudra publier mes textes, mais que peut-être un jour « le goût du public s'accordera avec les vôtres. » Seigneur.

L'année dernière, avec votre lettre, vous m'avez envoyé une liasse de pamphlets ou je ne sais quoi en italien. Vous m'avez pris pour un homme cultivé, à tort : je n'ai pas réussi à les lire. Je ne suis même pas un vrai artiste – je sais que je suis une espèce d'imposteur – c'est la rage qui m'anime, principalement. Pourtant, quand je vois d'autres faire la même chose que moi, je passe mon chemin. Que faire d'autre ? [...]

Votre factotum s'est trouvé un nouveau boulot à la con. Ça me coûte de le dire, mais j'ai deux paires de chaussures pour la première fois de ma vie (j'aime me faire beau pour le champ de courses – histoire d'endosser complètement le costume de turfiste). Je vis depuis cinq ans avec une femme de dix ans plus âgée. Mais je me suis habitué à elle et suis trop fatigué pour en chercher une autre ou la quitter.

Merci de me communiquer votre adresse si vous travaillez toujours dans l'édition, et merci encore d'avoir eu l'obligeance de m'écrire et de penser à moi.

1955

[À Whit Burnett]

27 février 1955

Merci de m'avoir retourné ces vieilles histoires ; et pour le mot ci-joint. Ça va un peu mieux maintenant, même si j'ai failli crever dans le pavillon des miséreux du centre hospitalier. On peut dire que c'est le bordel là-bas, et quelles que soient les rumeurs que vous ayez entendues sur cet endroit, elles sont probablement vraies. Je suis resté là-bas 9 jours et ils m'ont envoyé une facture à 14,24 \$ la journée. Vous parlez d'un pavillon pour les pauvres. Ai écrit une histoire à ce sujet intitulée « Bière, vin, vodka, whisky ; vin, vin, vin » et l'ai envoyée à *Accent*. Ils me l'ont renvoyée : ... « quelle débauche de sang. Peut-être, un jour, le goût du public s'accordera avec les vôtres. »

Mon dieu. J'espère que non. [...]

À ce propos, dans votre lettre vous dites que vous ne m'aviez jamais publié. Avez-vous une copie du numéro mars-avril 1944 de *Story* ?

Bon, j'ai maintenant 34 ans. Et si j'arrive à l'âge de 60 ans sans avoir réussi, je me donnerai juste encore 10 ans.

OceanofPDF.com

1956

Le poème « A Note to Carl Sandburg » n'a jamais été publié. A Place to Sleep the Night a été abandonné après que Doubleday en a rejeté les premiers chapitres.

[À Carol Ely Harper]
13 novembre 1956

Les poèmes que vous avez mentionnés sont toujours disponibles – Je ne garde jamais de doubles et me rappelle donc pas complètement des poèmes en question mais suis particulièrement heureux que vous ayez accepté « A note to Carl Sandburg ». Il s'agit d'un poème que j'ai écrit en grande partie pour moi, sans penser que quiconque aurait le courage de le publier.

J'ai 36 ans (né le 16 août 1920) et j'ai été publié pour la première fois en 1944 dans la revue de Whit Burnett *Story* (c'était une nouvelle). Après ça, j'ai quelques histoires et poèmes qui ont été publiés à peu près à la même époque dans 3 ou 4 numéros de *Matrix*, ainsi qu'une nouvelle dans *Portfolio*. Comme vous savez, ces magazines ont désormais disparu. Et, ah oui, j'ai aussi eu une nouvelle et deux poèmes publiés dans *Write*, un truc qui est sorti une ou deux fois avant de mettre la clé sous la porte. Après ça pendant 7 ou 8 ans j'ai très, très peu écrit. Ça a été une sacrée beuverie. J'ai fini à l'hôpital, pavillon des miséreux, avec des trous dans mon estomac qui dégueulait des cascades de sang. On m'a fait sept transfusions d'un demi-litre de sang à la suite – et j'ai survécu. Je ne suis plus l'homme que j'étais mais je me suis remis à écrire.

Ai reçu hier depuis l'Espagne une lettre de Mme Hills m'informant qu'un de mes poèmes avait été accepté par *Quixote*. Et normalement j'ai quelques poèmes et nouvelles qui figureront dans la prochaine édition d'*Harlequin*, un nouveau magazine qui a vu le jour au Texas avant de déménager à L.A.

Ils m'ont demandé de rejoindre le comité éditorial ; ce que j'ai fait. Et c'était une drôle d'expérience, dont j'ai retenu ceci : il y a beaucoup, *beaucoup* d'auteurs qui ne savent pas écrire du tout, qui se contentent

d'empiler tous les clichés imaginables, des banalités, des intrigues de 1890, des poèmes sur le printemps et des poèmes sur l'amour, et des poèmes qu'ils croient modernes sous prétexte qu'ils contiennent de l'argot, un style saccadé, et des pronoms sans majuscule, ou, ou, ou !!!...

Enfin, vous voyez, Je ne peux pas rejoindre l'*Experiment Group* mais je suis honoré que vous me l'ayez proposé. Il n'y a tout simplement – leçon que vous avez peut-être tirée de votre dépression nerveuse – pas assez de temps – J'ai ce boulot esquivant, sans intérêt, payé une misère, qui me prend 44 heures de la semaine, et à côté de ça je suis des cours du soir, 4 nuits par semaine, 2 heures par nuit, sans oublier une heure de plus, si ce n'est deux, consacrées aux devoirs.

Je me suis inscrit à un cours d'arts graphiques appliqués pour les deux ans à venir, si j'arrive à tenir (la durée du cursus), et à côté de ça, j'ai commencé mon premier roman, *A place to sleep the Night*.

Vous expliquer ceci me prend déjà beaucoup de temps, donc ne soyez pas étonné si je ne vous envoie pas de pièces de théâtre d'une minute.

Je dis ça, me connaissant, je vous enverrai certainement des tentatives. Je doute, pourtant, que le format théâtral me motive plus que ça. On verra.

1958

Les quatre poèmes mentionnés ci-dessous ont été publiés dans la première édition de Nomad en 1959.

[Aux éditeurs de *Nomad*]

Septembre 1958

Je suis ravi que vous ayez trouvé 4 poèmes qui vous plaisent. Il s'agit d'une sacrée rentrée d'argent et grâce à elle j'aurai de quoi voir venir pendant un certain temps. Soit le champ de la poésie commence à s'ouvrir, soit c'est moi, ou les deux. Quoi qu'il en soit, c'est agréable, et je dois aussi m'autoriser un brin d'autosatisfaction de temps en temps. [...]

Quant à moi, je dois vous paraître un peu vieux pour débiter en poésie : J'ai eu 38 ans le 16 août dernier et j'ai la forme, l'allure et le comportement d'un type beaucoup plus âgé. Je me suis remis à la poésie ces deux dernières années après un passage à vide d'environ 10 ans, peux m'en prendre qu'à moi-même, j'imagine, mais c'était un mal pour un bien. Je ne suis pas du genre à regarder en arrière et considérer le gâchis comme du temps perdu – Il y a de la musique dans toute chose, même la défaite – mais atterrir sur un lit de mort au sein du pavillon pour les miséreux m'a d'une certaine façon obligé à lever le pied, ça m'a donné le temps de réfléchir. Je me suis retrouvé à écrire de la poésie : allez comprendre. À mes débuts, j'avais travaillé sur des nouvelles, ce qui m'avait valu quelques encouragements de la part de Whit Burnett à qui l'on doit notamment la découverte de W[illiam] Saroyan et la création du désormais célèbre magazine *Story*. Whit a fini par accepter une de mes nouvelles – j'avais pour habitude de lui envoyer 15 à 20 histoires par mois et quand elles m'étaient retournées, je les déchirais –, ce qui remonte à 1944 du temps où j'étais encore un bleu, fougueux, et juste âgé de 24 ans.

J'ai réussi à placer 3 ou 4 histoires dans *Matrix* ainsi qu'une autre dans une revue de l'époque intitulée *Portfolio*, après quoi j'ai plus ou moins tout balancé par la fenêtre, jusqu'à ce que je m'y remette il y a deux ans pour écrire exclusivement de la poésie. Durant la première année personne n'a

accroché et puis j'ai été publié (ce qui nous amène jusqu'à aujourd'hui) dans *Quixote*, *Harlequin*, *Existaria*, *The Naked Ear*, *The Beloit Poetry Journal*, *Hearse*, *Approach*, *The Compass Review* et *Quicksilver*. Certains de mes textes ont également été acceptés pour des publications à venir dans *Insert*, *Quixote*, *Semina*, *Olivant*, *Experiment*, *Hearse*, *Views*, *The Coercion Review*, *Coastlines*, *Gallows*, et *The San Francisco Review*. *Hearse* sortira en début d'année prochaine une plaquette de mes poèmes intitulée *Flower, Fist and Bestial Wail...* Je suis allé au L.A. City College quand j'étais gamin et j'ai suivi des cours de journalisme mais le rapport que j'entretiens avec les journaux se résume à les feuilleter tous les deux ou trois jours sans y prêter attention. Je suis retourné là-bas prendre des cours du soir pour étudier les arts graphiques, appliqués à la publicité ou non, mais là encore ils avançaient pas assez vite à mon goût et réclamaient trop de discipline. Je n'ai ni métier ni talent particulier, et la façon dont j'arrive à rester en vie relève principalement de la magie. C'est tout me concernant – vous pouvez prendre les infos qu'il vous faut là-dedans.

OceanofPDF.com

1959

[À Anthony Linick]

6 mars 1959

[...] Je pense que la plupart de nos poètes, du moins les plus honnêtes, reconnaîtront n'avoir aucun manifeste. C'est une confession douloureuse mais l'énergie nécessaire à l'écriture poétique ne supporterait pas d'être fragmentée en revendications politiques. Je ne dis pas que la poésie devrait se résumer à des clowns irresponsables et débraillés balançant des mots dans le vide. Mais un poème abouti contient sa propre raison d'être. Je connais les différents courants de pensée critique, la vieille école, la nouvelle école, le courant « Blue Guitar », l'école britannique de Paris Leary, l'influence visuelle d'*Epos* et *Flame*, etc., etc., mais toutes ces théories traitent de questions de style, de manières, et de méthodes plutôt que de contenu. Et l'Art Primaire se passe de commentaires, soit c'est de l'art, soit c'est autre chose. Soit c'est un poème, soit c'est un bout de fromage.

Le texte de Bukowski « Manifesto : A call for our own critics » est apparu pour la première fois dans le n° 5/6 de Nomad en 1960.

[À Anthony Linick]

2 avril 1959

[...] Autant vous le dire, l'essai « Manifesto » que je vous ai envoyé hier (je crois) me pose problème. Je n'ai pas le brouillon sous la main, mais il me semble avoir utilisé la phrase « leave us be fair ». Ce détail m'a maintenu éveillé toute la nuit sur mon matelas dégoulinant de solitude (de nos jours les putains ne font plus de cadeaux). Je crois que « Let us be fair » serait plus correct. Est-ce le cas ? Y a-t-il un grammairien chez *Nomad* ? Dans ma jeunesse au Los Angeles City College (ah, comme le temps passe

vite !) j'ai écopé d'un D en anglais première année pour m'être pointé tous les matins à 7 h 30 avec une gueule de bois.

Le problème ne venait pas tant de ma gueule de bois mais plutôt du fait que le cours commençait à 7 h 00, généralement au son d'une trompette, qui, j'en suis sûr, aurait fini par m'achever. En anglais 2^e année j'ai reçu un A ou un B car la prof était une femme qui me surprenait constamment en train de reluquer ses jambes. Tout ça pour dire, je n'ai pas prêté beaucoup d'attention à la grammaire, et quand j'écris c'est surtout par amour du mot, de la tonalité, comme un peintre jetant ses couleurs sur la toile, de mémoire et d'instinct, je m'appuie sur ce que j'ai lu et retombe généralement sur mes pattes, mais techniquement je n'ai aucune idée de ce qui vient de se passer, et d'ailleurs je m'en tape. Let us be fair. Let us be fair. Let us...

[À Anthony Linick]

22 avril 1959

[...] Je dois me bouger les fesses si je veux pas rater la première course.

Merci d'avoir dédramatisé mes faiblesses grammaticales en mentionnant le fait que certains de vos amis universitaires éprouvaient eux-mêmes des difficultés à structurer leurs phrases. Je pense que certains écrivains doivent endurer cette torture parce qu'au fond ce sont des rebelles et que les règles de grammaire comme beaucoup d'autres règles de ce monde exigent un conformisme doublé d'une certification qu'ils exècrent d'instinct, sans compter que leur attention se focalise sur des considérations plus larges et spirituelles. Hemingway, Sherwood Anderson, Gertrude Stein, Saroyan font partie des rares à avoir redéfini les règles, particulièrement en matière de ponctuation et de rythme des phrases. Et puis, bien sûr, James Joyce est allé encore plus loin. Ce qui nous intéresse, c'est la couleur, la forme, le sens, la force... Les pigments qui font ressortir l'âme. Mais il me semble qu'il y a une différence entre le fait de ne pas être un expert en grammaire et le fait d'être inculte, et c'est du côté des incultes que je me range, les incapables, les gens si avides de jeter leurs pensées sur papier qu'ils n'ont pas eu la patience d'attendre des années pour acquérir une base solide. Et c'est une certitude que l'école de la *Kenyon Review* dispose d'un

certain avantage sur nous en matière de grammaire, seulement ils ont poussé si loin l'académisme que leur créativité a maintenant le goût de flotte.

James Boy a travaillé en tant qu'éditeur de Trace, revue dans laquelle sont apparus plusieurs extraits de la correspondance de Bukowski.

[À James Boyer May]
Début juin 1959

[...] Quant à ceux qui se posent des questions sur ma santé mentale, je pense qu'ils se méprennent sur mes intentions poétiques. Je n'ai pas mis au point mes poèmes de manière consciencieuse et réfléchie, mais plutôt de manière aléatoire, et les assemblages hasardeux de mots qu'ils abritent relèvent avant tout d'un souci de rythme, dans le seul espoir d'entendre une voix plus moderne et vivante. Il m'arrive de corriger, parfois, mais seulement pour donner plus d'allure et de grâce à la danse.

Les quatre poèmes de Bukowski publiés dans le n° 1 de Nomad ont fait l'objet de critiques peu enthousiastes de la part de William J. Noble dans le n° 32 du magazine Trace (1959).

[À Anthony Linick]
15 juillet 1959

À titre privé, j'aimerais maintenant vous parler de cette Noble Salope dans le *Trace* 32. De quel droit ce bouffon, ce conservateur de salons, cette grenouille de bénitier, cet obsédé des ronds de jambe et renifleur de pâquerettes, de quel droit ce bon à rien se pose en spécialiste de la critique et du savoir-faire littéraire, ça dépasse ma tolérance au n'importe quoi. J'ai besoin d'un antiseptique plus puissant.

Le secteur regorge de revues littéraires, dont la plupart sont des marécages où se complaisent tous ceux qui s'opposent au progrès, qu'il s'agisse de gnostiques, de penseurs ou de grands-mères collectionnant les poissons rouges et les canaris. Pourquoi ces réactionnaires en tous genres ne peuvent-ils pas se contenter de leur pré carré, pourquoi faut-il qu'ils viennent aussi nous lacérer les yeux avec leurs âmes aux ongles jaunies, la prolifération de ces créatures qui se prennent pour dieu tout-puissant me dépasse. Évidemment je me fous pas mal de ce qu'ils peuvent imprimer dans leurs journaux : je ne fais pas l'aumône pour la modernité. Pourtant ils viennent nous chercher des poux. Pourquoi ? Parce qu'ils sentent la vie et ne peuvent pas le supporter, ils veulent nous entraîner avec eux au fond du trou rempli de crachats, où l'on se roule dans la médiocrité et l'idolâtrie des vers rassis de 1890.

M. Noble croit que j'essaie de paraître effronté et sexy quand je parle de « tripoter des seins plats ». Il n'y a pourtant rien de moins excitant, tout comme il n'y a rien de moins effronté. C'est une tragédie de la poésie et de la vie, ces seins plats, et ceux d'entre nous qui savent ce qu'est la *vie* et la décrivent fidèlement dans leurs livres ne peuvent passer sous silence les sentiments que ça leur inspire, ce serait comme ignorer la chute de Rome, ignorer le cancer, ou les œuvres de Chopin au piano. Et, « jouer aux dés avec Dieu » sera la dernière chose à faire quand l'air sera zébré d'éclairs violets et que les montagnes ouvriront leurs bouches pour rugir tandis que les fusées atterriront en enfer.

Peut-être que je manque de discernement en m'attaquant à M. Noble.

Mais son empressement à corriger les choses qui ne lui semblent pas convenables, montre peut-être combien l'égoïsme devient monnaie courante. J'ai été publié dans des journaux conservateurs en leur proposant de la poésie conservatrice, mais je ne leur ai pas offert mon cul pour autant, « venez, je suis tout à vous ! » Je me suis contenté de sourire, en me disant que j'avais atterri dans le camp de l'ennemi, j'ai manié leur prose, me suis amusé avec des seins, des planches à pain, des pommes d'amour, et puis je me suis esquivé, la tête haute, libre, sans trahir en quoi que ce soit ma nature vorace, solitaire et rugissante. J'imagine que c'est à ça que M. Noble fait référence quand il dit « M. Bukowski a du talent. » C'était très aimable à lui. Et je n'ai pas tripoté que des seins plats.

[À James Boyer May]
13 décembre 1959

L'autre soir j'ai reçu la visite d'un éditeur et d'un auteur (Stanley McNail de *The Galley Sail Review* accompagné d'Alvaro Cardona-Hine) et le fait qu'ils m'aient trouvé négligé, la tête dans le cul, ne peut pas être entièrement de ma faute : le caractère de leur visite était aussi impromptu qu'un lâcher de bombe atomique. Ma question est la suivante : est-ce qu'un auteur à partir du moment où il est publié devient une propriété publique susceptible d'être fouillée sans préavis ou bien détient-il encore quelques droits à une vie privée en tant que citoyen qui paye ses impôts ? Serait-ce vulgaire de dire que le seul avantage à être artiste reste (encore) la possibilité de prendre ses distances vis-à-vis d'une société sur le déclin, ou s'agit-il simplement d'un concept tombé en désuétude ?

Il ne me semble pas que ce soit ignoble ou pédant d'exiger quelque liberté par rapport à l'esprit de clan malsain et la fraternité collante qui sévit dans beaucoup beaucoup de nos soi-disant publications d'avant-garde.

... Enfin, l'éditeur a au moins eu la décence de partager une bière avec moi, l'écrivain a refusé de se joindre à nous – du coup j'ai éclusé pour deux. On a parlé de Villon, Rimbaud et des *Fleurs du Mal* de Baudelaire. (Avec mes deux visiteurs prenant soin de mentionner les titres de Baudelaire en version originale, je peux vous dire que cette nuit m'a paru très française). On a aussi discuté de J.B. May, Hedley, Poots, Cardona-Hine et Charles Bukowski. On a débattu, on s'est insulté, on s'est menacé. Et sous le coup de la fatigue l'éditeur et l'écrivain ont fini par se lever. J'ai menti, en leur disant que ça m'avait fait plaisir de les voir, les pauvrets, les pourceaux, les incapables et simples d'esprit, qu'ils aillent en enfer. Ils sont partis, je me suis ouvert une autre bière, accablé par l'arrogance du petit monde de l'édition américaine... Si c'est ça l'écriture, si c'est ça la poésie, je demande qu'on m'inocule de ce pas des parasites dans la tête : j'ai gagné 47 \$ en 20 ans d'écriture et je pense que ces 2 \$ de revenus par an (sans compter les timbres, le papier, les enveloppes, les rubans, les divorces et les

machines à écrire) me dispensent de subir cette dinguerie particulière et si je dois tenir la main de ces dieux en cartons pour promouvoir une rime édentée, j'aime autant voir mes mains pleines de kystes et me réfugier au paradis des refus.

[À James Boyer May]
29 décembre 1959

[...] J'ai souvent été seul pour soutenir la thèse comme quoi tout ce qui compte c'est la création du poème, la pure forme artistique.

La nature de mon personnage ou le nombre de prisons dans lesquelles j'ai croupi, ou bien la quantité de cellules, salles de soins, beuveries, ou de lectures de poésie sans âme qui vive auxquelles j'ai pu échapper, là n'est pas la question. Il suffit de regarder les mots qu'il sculpte sur une feuille de papier blanc pour savoir si un homme a une âme ou pas. Et si je vois davantage de poésie avec un coup dans le nez sous le bananier ou dans la ligne droite de Santa Anita plutôt que dans une pièce enfumée où les rimes puent la lavande, ça ne regarde que moi et seul le temps dira quelle atmosphère était la plus appropriée, pas je ne sais quel éditeur imbécile de seconde classe effrayé par la facture de l'imprimeur juste bon à se cacher derrière les abonnés et dorloter les contributeurs. Si les mecs veulent devenir millionnaires, il y a toujours un marché, celui des veuves esseulées de John Dillinger.

Qui sait, un jour on découvrira peut-être que la poésie de Dillinger était meilleure que la nôtre et que la *Kenyon Review* était dans le vrai. Pour le moment, sous le bananier, je commence à voir des moineaux là où je voyais des corbeaux, et leur chant ne me paraît pas si désagréable.

OceanofPDF.com

1960

[À James Boyer May]

2 janvier 1960

[...] Oui, les « indés » ne sont qu'une bande d'irresponsables (pour la plupart) dirigés par de jeunes blancs-becs, tout juste sortis de la fac, avec la ferme intention de se faire du pognon, qui débarquent avec des idéaux larges et flamboyants, rédigent des lettres de refus détaillées, pour finalement se laisser aller, peu à peu, au point de laisser les manuscrits s'empiler derrière le sofa ou dans le placard, certains disparaissant on ne sait où, tout ça pour sortir une pauvre sélection de poèmes bâclés à la machine avant de se marier et disparaître de la scène avec pour seul commentaire : « manque de soutien. » Manque de soutien ? Mais qui sont-ils pour demander pareille chose ? Qu'ont-ils fait à part se planquer derrière la façade de l'Art, trouver un nom de magazine, le faire référencer et attendre les propositions de textes des 2 ou 300 auteurs fatigués, toujours les mêmes noms, convaincus d'être les poètes de l'Amérique sous prétexte qu'un crétin de 22 ans avec un bongo et un chèque fripé de 50 dollars a accepté leur misérable poésie.

[À Guy Owen]

Début mars 1960

Il est possible d'être « conservateur » et publier malgré tout de la bonne poésie. La plupart des merdes « modernes » sont des coquilles vides que peut torcher le premier bleu-bite venu sans expérience ni sentiments (il n'y a qu'à voir Hearse). Il y a des faux poètes dans toutes les écoles, des gens qui ne sont simplement pas leur place (des imposteurs ? Tout simplement ?). Mais ils finissent toujours par disparaître car les forces de la vie les écrasent sous autre chose. Si la plupart des poètes sont jeunes, c'est tout simplement parce que la vie ne les a pas encore rattrapés. Montrez-moi un vieux poète et je vous montrerai, plus souvent que vous croyez, un

maître ou un maboul. Et, je suppose, pareil pour les peintres. Là je ne serais pas aussi catégorique, car bien qu'il m'arrive de peindre, ça n'est pas mon domaine. Mais je suppose que c'est plus ou moins la même histoire, et je pense notamment à un vieil agent d'entretien français que j'ai connu dans une des dernières boîtes où j'ai bossé. Agent d'entretien à temps partiel, le dos voûté, sirotant du vin. J'ai découvert qu'il peignait. Peignait au moyen d'une formule mathématique, une conversion philosophique de la vie. Avant de prendre les pinceaux il mettait tout par écrit. Un plan gigantesque, auquel il donnait forme en peinture. Il me rapportait des propos de Picasso. Et je préférais en rire. Nous étions là, un expéditionnaire et un agent d'entretien discutant de théories sur l'esthétique pendant que tout autour de nous des hommes gagnant dix fois notre salaire vendaient leur âme pour des fruits pourris. Qu'est-ce que ça dit du mode de vie américain ?

[À Jon E. Webb]
29 août 1960

[...] Au cas où vous voudriez une bio... Vous pouvez piocher dans ce foutoir. Né le 16.8.1920, Andernach, en Allemagne, ne parle pas un mot d'allemand, tout aussi mauvais en anglais. Les éditeurs disent, non sans raison, Bukowski, tu ne sais pas orthographier ou taper correctement ou encore, tu n'es pas obligé d'utiliser toujours le même foutu ruban. Bon, ce qu'ils savent pas c'est que ce ruban de machine à écrire s'est emmêlé avec mon cordon ombilical et que depuis je passe mon temps à essayer de retourner dans le ventre de ma mère. Et j'ai aucune envie d'arrêter les fautes d'orthographe... Je trouve les mots beaucoup plus beaux quand ils sont sens dessus dessous. Enfin, je suis un vieil homme maintenant. 40 ans. Plus rempli de cris, de détresse et de vertige que lorsque j'avais 14 ans et qu'un homme me fouettait au son de chansons diverses et variées. Où en étions-nous ? Laissez-moi siffler un peu cette bière. Ai reçu des nouvelles de *Targets* ce matin. Ils m'ont pris 6 poèmes pour l'édition de décembre... « Horse on Fire », « Pull Me Thru the Temples » et d'autres merdes de ce genre. J'ai un autre poème, « Japanese Wife », qui devrait paraître dans l'édition de septembre. C'est agréable, ça me permettra de vivre 3 ou 4

semaines de plus. Je vous parle de ça parce que ça me rend heureux à ma façon et que je suis en train de descendre une bière. C'est pas tant la gloire de la publication qui me fait du bien mais plutôt la douce impression que je ne suis peut-être pas si fou et que certaines des choses que je dis sont comprises. Bon dieu cette bière est si bonne et je regarde par la fenêtre ensoleillée, ho, ho, pas une femme à l'horizon, pas de canasson, pas de cancer, pas de Rimbaud ni de poète maudit pourrissant de la syphilis, juste des fleurs orange sans abeilles, et l'herbe pourrie de Californie recouvrant les cadavres en putréfaction de Californie. Maintenant attendez. M'ouvre une autre bière. Je vais passer 3 ou 4 jours à l'hippodrome de Del Mar et gagner de quoi payer le loyer, ai mis au point une nouvelle combine pour trouver le cheval gagnant.

Commençons un autre paragraphe. C'est ce que m'aurait dit Ger[trude] Stein. Mais ce que dit Ger St. est une autre histoire. On s'en sort tous comme on peut, seulement certains d'entre nous bénéficient de l'aide des abeilles et des dieux et des lunes et des tigres bâillant dans d'énormes caves sombres où la musique de Serg[ei] Rachmaninoff et de César Franck côtoie des photos d'[Aldous] Huxley taillant une bavette avec [D.H] Lawrence autour d'une bouteille de vin renversée. Nom de dieu : bio, bio, bio... Je me déteste, mais dois continuer. C'est du Blah-blah-Buk que je vous donne, enfin, seigneur, j'sais pas, un soir sous le coup de l'alcool j'avais 17 ans, j'ai mis une droite à mon vieux et suis descendu en ville. Il a pas répondu et ça m'a rendu malade parce que c'était une partie de moi... qui me regardait sans vie depuis le canapé, faible lâche. J'ai sillonné tous les États de ce foutu pays, bossant pour des clous de manière à ce que les autres puissent avoir quelque chose. Je suis pas un coco, j'ai aucune conscience politique mais on vit dans un système pourri. J'ai travaillé dans un abattoir, une fabrique de biscuits pour chiens. J'ai vendu des sandwiches à Miami Beach, j'ai été coursier pour *Item*, un journal de la Nouvelle-Orléans, ai travaillé dans une banque de sang à Frisco, j'ai collé des affiches dans le métro aérien de New York, douze mètres au-dessus du sol, bourré, sautant par-dessus des rails conducteurs dorés, j'ai ramassé du coton à Berdo, des tomates ; j'ai été expéditionnaire, chauffeur de poids lourds, j'ai écumé les champs de course, j'ai été pilier de bar, j'ai été entretenu par des putains ; contremaître pour l'entreprise Newsco, à New York, magasinier dans la

grande distribution, pompiste, facteur... Je ne peux pas me rappeler tous les boulots, mais au final c'est très banal et commun et n'importe quel homme au chômage vous dira, je suis sûr, qu'il a fait les mêmes choses. [...]

Où en étions-nous ??? Seigneur. Bon an mal an, durant tout ça, j'ai écrit 1 poème ou 2, publiés dans *Matrix*, et puis je me suis désintéressé de la poésie. Ai commencé à tâter de la nouvelle. Au passage, ai reçu une lettre de [Evelyn] Thorne qui publie pas mal de ma poésie plus classique et distinguée – oh merde, je peux écrire de manière traditionnelle, je ne vauds rien – et qui m'a couvert d'insultes sous prétexte que j'abusais du langage de charretier.

Maintenant attendez. Voyons voir. Les nouvelles. Whit Burnett du vieux magazine *Story* m'a publié pour la première fois en 1944. J'étais alors un gamin de 24 ans qui vivait à Greenwich Village, après avoir réalisé dès le premier jour que le Village était mort, avec pour seuls vestiges de sa gloire passée un écriteau indiquant que quelqu'un avait vécu là. Merde, la blague. Ai reçu une lettre d'un agent me demandant si je voulais manger ou boire un verre avec elle... voulait que je devienne son client. Lui ai dit que je pouvais pas la rencontrer, que j'étais pas prêt, que je pouvais pas écrire, et salut, mon verre m'attendait au pied de mon lit sous la forme d'une bouteille de vin. Ai fini à 6 heures du matin dans un état digne du Saint-Esprit, raide, fermé dehors, en manches courtes et frigorifié. Vous m'aviez bien demandé une bio, pas vrai, Webb ? En fait, pourquoi je me prends la tête, vous avez bien accepté un de mes poèmes ?

Bref, tout ça pour dire, nouvelles par-ci nouvelles par-là, pas mal de refus. J'en ai même envoyées par avion à *Atlantic Monthly* et chaque fois qu'elles m'étaient retournées je les déchirais. Je sais pas combien de milliers de chefs-d'œuvre j'ai déchiré. Sans doute aucun. Au fil du temps toutes sortes de gens ont tenté de me convaincre d'écrire des nouvelles. Leur ai dit d'aller se faire foutre. Khrouchtchev me l'aurait demandé, j'aurais pas écrit une ligne. Tout ça m'est sorti de la tête pendant un moment. 10, 15 ans sans écrire. Ai raté les tests pour rentrer à l'armée. Le pied. J'avais mis mon caleçon à l'envers mais après avoir picolé 4 semaines d'affilée, je peux pas dire que c'était fait exprès. Ils m'ont pris pour un débile, les sacrés fils de pute !

Bon, écoutez un peu, Wegg, je veux dire Webb, laissez-moi cueillir une autre bière. Quand je pense que vous avez pas bu une goutte d'alcool depuis 21 jours, je me dis que ça doit CESSER. J'ai fini une fois à l'hôpital dans le pavillon des miséreux... pissant le sang de la bouche et du derche comme une fontaine... Ils m'ont laissé allongé pendant deux jours avant de me toucher, et puis ils ont eu une idée. Alors que j'avais déjà un pied dans la tombe, ils m'ont transfusé sans interruption 3 litres de sang et près de 4 litres de glucose. Ils m'ont dit que si je buvais encore, je mourrais. 13 jours plus tard, je conduisais un camion, transportant des paquets de 20 kilos et buvant du mauvais vin qui sentait le soufre. Un truc leur avait échappé : je *voulais* mourir. Et comme certains suicidés ont pu s'en rendre compte : le corps humain *peut* être plus résistant que l'acier.

Attendez Webb qu'est-ce que je disais ?

Je sais pas trop comment, j'ai surmonté ce trou noir de 10, 15 ans de boulots à la con, de terreur, de noix dans les draps, de coquilles de noix, de souris traversant la pièce comme des fusées, 3 semaines de loyer en retard sur fond de gueules de bois, de patates vertes, de pain violet, de grosses femmes aux cheveux gris m'offrant leurs larges bedaines pour pleurer, l'amour sec, le chapelet sous l'oreiller et des photos d'enfants impurs... rien de tel pour un homme voulant simplement se dissocier de lui-même. Les femmes sont meilleures que nous. Toutes autant qu'elles sont. Rien ne vaut une putain. Les hommes m'ont dépouillé, insulté, tabassé. Je le répète, rien ne vaut une putain. Les femmes ne sont pas conçues pour le mal. Les hommes le sont. Il faut s'être prostitué pour savoir ce qu'est la vie. J'ai été une putain. J'en suis encore. Mais continuons.

Donc, dix ou 15 ans plus tard je me suis remis à écrire... à l'âge de 35 ans, mais cette fois c'est sorti sous forme de POÉSIE. Hein ? Quoi ? Comme je vois les choses – ça rendait les mots plus forts... Ger. Aurait aimé ça, même si je gaspille un tas de mots, je suis sûr qu'elle me pardonnera... parce que derrière quelqu'un passera avec sa tondeuse et WHIRRRRRR CLICKWHRRIRR, on est pas mal avec le soleil qui rentre dans la pièce et cet air à la radio... Je sais pas ce que c'est... ça se pourrait que je l'aie seulement entendu une ou 2 fois, ça me fatigue d'entendre toujours les mêmes... Beethoven, Brahms, Bach, Tchaikovsky, etc.

Bref, j'ai continué à faire des petits poèmes parce que j'aime ça et parce que ça me paraissait pas mal. Maintenant je commence à être un peu fatigué et ne sais plus trop quoi raconter.

En tout cas, ai publié çà et là, en attestent toutes les petites revues qui ont pris la place des chemises dans la commode.

J'aimerais rajouter que j'ai ou que j'*ai eu* des idoles – Ezra P. Avant que je commence à correspondre avec son ex-maîtresse [Sheri Martinelli]... Après, il reste toujours [Robinson] Jeffers. Eliot m'a toujours fait l'effet d'un opportuniste, qui s'intéressait seulement aux sujets susceptibles de lui apporter la gloire sur un plateau, il n'y a pas de mal à vouloir éviter le danger mais ça manque d'humanité, et personnellement je préfère écouter le sang qui coule ou l'agonie d'un clochard dont les sous-vêtements n'ont pas été lavés depuis 4 semaines. Je ne suis pas en train de m'en prendre à Eliot, pas exactement, je déplore juste les travers de l'éducation et ses fausses dents. En ce qui me concerne, cher Jon E. W., je suis persuadé qu'une discussion avec un éboueur m'apprendrait plus de choses qu'une discussion avec T.S. Où en étions-nous ? [...]

Écoutez, Jon, j'espère que vous trouverez ce qu'il vous faut. Quelque part dans cette foutue chanson... J'sais pas, j'suis fatigué... Libre à vous de broder là-dessus. L'affaire est entendue. Bon, voilà, c'était la bio.

Ai perdu mon stylo.

Mettez-les KO avec ce charabia d'Alcatraz.

Stefanile a publié un poème de Bukowski dans le 14e numéro de The Sparrow (1960).

[À Felix Stefanile]

19 septembre 1960

Ni « rat de bibliothèque » ni « femmelette »...

Votre critique se tient : mon poème était branlant, bâclé, répétitif, mais voilà la vérité : je ne peux pas TRAVAILLER sur un poème. Trop de poètes suent sang et eau sur leur texte si bien qu'une fois imprimés, ils semblent

dire... Regarde un peu, vieil homme, jette un œil à ce POÈME. Je serais même tenté de dire qu'un poème ne devrait *pas être* un poème, mais plutôt un bout de quelque chose qui sonne bien. Je ne crois pas aux histoires de techniques, d'écoles ou de divas... Je crois plus au fait de s'accrocher aux rideaux comme un moine ivre mort... pour les réduire en morceaux encore, encore, encore...

J'espère avoir l'occasion de vous soumettre d'autres trucs, et croyez-moi, je préfère de loin qu'on me réponde par une critique plutôt que par « désolé » ou « non » ou « plus de place ».

[À Jon Webb]
Fin septembre 1960

[...] Aussi reçu votre nouvelle carte aujourd'hui, dois vous donner raison sur le fait qu'on peut passer des heures à parler de la poésie comme de la vie, et plus ça va plus je fréquente des gens – si je peux pas faire autrement – qui n'ont jamais entendu parler de Dylan ou de Proust ou de Bach ou Picasso ou Rembrandt ou des cercles chromatiques, ou dieu sait quoi. Je connais quelques boxeurs (dont un sur une série de 8 victoires), un ou deux habitués des champs de course, quelques putains, d'anciennes putains, et des alcooliques ; mais les poètes sont nuls dès qu'il s'agit de retranscrire les sensibilités, bien sûr je pourrais les rendre plus vrais que nature, mais ils seraient toujours supérieurs à la description que j'en fais. [...]

Je suis d'accord avec vous concernant « la poésie poétique » et j'ai même l'impression que la plupart de la poésie, d'hier et d'aujourd'hui, constitue un échec parce que l'intention, la perspective et les intonations, n'égalent en rien le caractère définitif d'une sculpture, le plaisir de manger un sandwich ou de boire un verre, mais donneraient plutôt l'impression de quelqu'un s'écriant, « Regardez, j'ai écrit un poème... Regardez mon POÈME ! »

[À W. L. Garner]
9 novembre 1960

[...] Je pense qu'on écrit trop de poésie pour faire genre au lieu de penser au concept. Je veux dire par là qu'on essaie trop de faire *sonner* ces trucs comme des poèmes. C'est Nietzsche qui a dit un jour alors qu'on l'interrogeait sur le sujet : « Les poètes ? Les poètes mentent beaucoup trop ! » La forme du poème, par tradition, nous autorise à dire beaucoup en peu de mots, mais la plupart du temps on parle plus qu'on ne ressent, et quand on n'arrive pas à voir ou sculpter des mots, on s'en remet à la diction poétique, sur laquelle le mot ÉTOILE règne en nabab et directeur général.

[À Jon Webb]
11 décembre 1960

[...] Tu m'as dit il y a longtemps que tu refusais des « noms » à tour de bras. J'en déduis donc que tu sélectionnes ce que tu aimes, chose dont seuls les éditeurs peuvent se prévaloir. J'ai travaillé une fois en tant qu'éditeur pour *Harlequin* et ça m'a donné un aperçu de ce qu'on pouvait recevoir comme poésie – et plus particulièrement le tas de poésie mal écrite, prétentieuse et sans saveur qu'on pouvait recevoir par courrier. Si publier des « noms » signifiait publier de la bonne poésie... Il incombe aux inconnus d'écrire de la bonne poésie pour être admis. Rejeter tout simplement « les noms » pour publier des inconnus et de la poésie d'occasion... C'est donc ça qu'ils veulent ?... Une forme de nouvelle infériorité ? Est-ce qu'on devrait foutre Beethoven et Van Gogh à la poubelle pour les chansonnettes et gribouillis de la dame d'à côté sous prétexte que personne ne connaît son nom ? Quand j'étais à *Harlequin*, on a juste réussi à publier UN poète pour qui c'était la première fois, si mes souvenirs sont bons. Et encore... Pour que ce soit possible il a fallu couper de grandes parties des 3 ou 4 poèmes qu'il nous avait envoyés. Et après ça, il n'a jamais renvoyé quoi que ce soit d'à peu près potable. Et puis on recevait des lettres aussi, des lettres de protestations amères de gens connus

mais également d'inconnus. Il m'arrivait de veiller tard dans la nuit pour écrire des lettres de refus dans lesquelles j'expliquais pourquoi les poèmes faisaient pas l'affaire – juste pour éviter de répondre « Nan, désolé. », ou je ne sais quelle formule toute faite. Mais toutes ces heures de sommeil perdues n'en valaient pas la peine ; les poèmes que j'écrivais pas, que j'aurais dû écrire ; les beuveries, les pièces de théâtre, les courses de chevaux que j'ai ratées, que j'aurais pas dû rater ; les opéras, les symphonies... Parce que tous mes efforts pour ESSAYER, essayer d'être poli, agréable et franc... M'ont valu un flot de lettres cinglantes, pleines d'injures, d'orgueil et de déclarations de guerre. Ça ne m'aurait pas dérangé qu'on m'explique de manière argumentée en quoi j'avais tort – mais les grognements et les pleurnicheries – non, plutôt mourir. C'est très étrange, je trouve, de voir combien les gens peuvent être aussi « pourris » (pour reprendre leurs termes) tout en s'intéressant à la poésie. Mais, pour avoir rencontré certains d'entre eux, je sais désormais que c'est tout à fait possible. Et ne va pas t'imaginer des rebelles, des valeureux, des courageux ; non je parle ici de gens étroits d'esprits, obsédés par la gloire, l'argent, dont l'âme semble avoir rétréci au lavage.

Dans le texte « Horse on Fire » publié dans Targets n° 4 en 1960, Bukowski s'adonne à une critique assassine du Cantos d'Ezra Pound.

[À W.L. Garner et Lloyd Alpaugh]
Fin décembre 1960

[...] Le vieux Ez[ra Pound] va probablement cracher ses dents en lisant « Horse on Fire », mais même les plus grands vivent parfois dans l'erreur et il incombe à nous les plus petits de leur rappeler comment on se tient à table. Et Sheri Martinelli poussera des grands cris, mais pourquoi fallait-il aussi qu'ils me parlent de leur précieux poème en chialant comme des madeleines ? Je deviens dangereux quand on me laisse une machine à écrire entre les mains.

1961

[À Jon Webb]
Fin janvier 1961

[...] Dans un poème, c'est quand tu commences à te mentir à toi-même dans la seule idée de *faire* un poème que tu échoues. C'est pourquoi je retravaille pas mes poèmes et les laisse à l'état de premier jet, parce que si j'ai menti au départ je retomberai jamais sur mes pattes, et si j'ai pas menti, eh ben, il n'y a aucun souci à se faire. Juste en les lisant, je peux sentir comment certains poèmes ont été assemblés, rabotés, rivetés et polisés. En ce moment, tu trouves un paquet de poésie de ce genre dans la revue *Poetry* de Chicago. Quand tu tournes les pages, rien que des papillons, des papillons vidés aux trois quarts de leur sang. Je suis réellement choqué quand je parcours cette revue parce qu'il ne s'y passe rien. Et j'imagine que c'est ça leur conception d'un poème. Mettons, rien ne se passe. Entre les lignes un léger bruissement, si subtil que tu ne peux même pas le sentir. Et voilà la chose taxée d'art intelligent. Mes couilles ! On peut dire d'un art qu'il est intelligent lorsqu'il te secoue les tripes, sinon c'est du vent, et comment ça peut être du vent et figurer dans *Poetry* Chi ? Dis-moi.

En 1956 quand j'ai commencé à écrire de la poésie à l'âge ancestral de 35 ans après avoir dégueulé mon estomac par la bouche et par le fion, j'ai eu assez de jugeote pour ne plus boire une goutte de whisky même si une femme prétend m'avoir vu tituber près de chez elle vendredi soir avec une bouteille de Port Wine à la main – en 1956 j'ai envoyé à *Experiment*, une poignée de poèmes qu'ils ont acceptés, et maintenant 5 ans plus tard ils m'annoncent qu'ils vont publier l'un d'entre eux, si c'est pas un modèle de réactivité ça, je m'y connais pas. Ils me disent que ça sortira en juin 1961 et j'imagine qu'en le lisant ça me fera l'effet d'une épitaphe. Après ça elle m'a suggéré de lui envoyer dix dollars et d'adhérer à l'*Experiment Group*. Naturellement, j'ai décliné. Seigneur, si j'avais pu miser dix dollars de plus sur Togetherness au champ de courses j'aurais siffloté Dixie par l'anus.

Corrington me dit qu'il pense que Corso et Ferlinghetti ont le truc. Je sais que je suis personne pour dire ça. Mais je crois que le poète moderne

doit être traversé par un courant de vie moderne, et qu'on ne peut plus écrire comme Frost ou Pound ou Cummings ou Auden, ils paraissent un peu à côté de la plaque comme s'ils avaient raté une marche. Personnellement, j'ai toujours trouvé que Frost était hors du coup et qu'on lui avait pardonné beaucoup trop d'âneries. Et bien sûr, ils lui ont érigé une statue comme un vieux bonhomme de neige et l'ont laissé chialer lors de la cérémonie, par-delà son esprit et sa vue agonisante. Très beau, en effet. Encore un truc de ce genre et je vais me renseigner pour dégoter une carte du parti communiste, un vieux brassard noir ou une vieille folle qui pourra m'enfiler comme il lui plaira. J'espère que je serai jamais assez vieux au point de perdre la mémoire, mais, bien sûr, Frost s'est toujours pris pour un champion, et s'il s'était retrouvé dans la peau d'un outsider, il aurait fermé sa bouche. [...]

Il y avait cette époque à Atlanta où je pouvais à peine voir le fil de la lampe – il avait été coupé et il n'y avait pas d'ampoule et je vivais dans une cabane près du pont – un dollar et 24 cents de loyer par semaine – et il gelait et j'essayais d'écrire mais par-dessus tout je voulais quelque chose à boire et il restait pas mal de temps à tuer avant le lever de soleil californien, alors je me suis dit qu'à cela ne tienne, je vais me réchauffer un peu et j'ai attrapé les câbles et les ai serrés dans ma main, mais ils étaient HS alors j'ai marché dehors avant de m'arrêter sous un arbre gelé et j'ai regardé à travers une fenêtre pleine de givre un épicier qui vendait une miche de pain à une femme et ils sont restés dix minutes à parler de rien, et je les ai regardés et j'ai dit je le jure je le jure, qu'ils aillent se faire foutre ! Alors j'ai levé les yeux en direction de l'arbre blanc gelé et ses branches ne menaient nulle part, si ce n'est vers un ciel qui ne connaissait pas mon nom, un ciel qui me disait alors : Je ne te connais pas et tu n'es rien. Et alors ça m'a frappé. Si les dieux existent, leur boulot n'est pas de nous infliger des épreuves et des tortures pour voir si on peut affronter l'avenir mais au contraire de nous faire du bien dans ce putain de présent. Le futur n'est rien qu'un mauvais pressentiment – Shakespeare l'a dit – sans quoi on foutrait tous le camp là-haut. Mais c'est seulement quand un homme se retrouve avec un flingue dans la bouche qu'il peut voir le monde entier dans sa tête. Tout le reste n'est que conjecture. Conjecture, foutaises, et pamphlets.

[À Jon Webb]
25 mars 1961

[...] Ce qui me dérange, c'est quand je lis des trucs sur les vieux groupes de Paris, ou quelqu'un qui connaissait quelqu'un dans l'ancien temps. Ils faisaient la même chose à l'époque, dire que c'était mieux avant. Je crois qu'Hemingway est en train d'écrire un livre là-dessus. Mais pour autant, j'arrive pas à m'y faire. Les auteurs, les éditeurs ou quiconque voulant parler d'art me tapent sur le système. Pendant 3 ans j'ai vécu dans un hôtel délabré – avant mon hémorragie – et je picolais chaque soir avec un ancien taulard, la femme de chambre, un Indien, une fille qui avait l'air de porter une perruque mais en fait non, et 3 ou 4 vagabonds. Personne ne connaissait Shostakovich pas plus que Shelley Winters et personne n'en avait rien à foutre. L'essentiel était d'envoyer quelqu'un chercher à boire quand on se retrouvait à sec. On commençait par le bas en envoyant notre plus mauvais coursier et si jamais ça merdait – vous devez comprendre, la plupart du temps il y avait peu, voire pas d'argent – on montait un peu en gamme en envoyant le gars juste au-dessus dans la hiérarchie. J'imagine que ça revient à se vanter mais c'était moi le tôleux. Et quand notre dernier émissaire passait le seuil de la porte en titubant, pâle et honteux, Bukowski se levait d'un juron, enfilait son manteau en lambeaux et s'enfonçait dans la nuit avec assurance et colère, jusqu'à la boutique Dick's Liquor, où je travaillais le patron au corps en le pressant et lui retournant le cerveau jusqu'à ce qu'il en ait le tournis ; je rentrais dans sa boutique l'air déterminé, comme un prince, et lui demandais ce que je voulais. Dick ne savait jamais si j'avais de l'argent ou pas. Parfois j'en avais et le prenais pour un con. Mais la plupart du temps j'avais pas un rond. Dans tous les cas, il faisait claquer les bouteilles sur le comptoir, les mettait dans le sac, et je les récupérais en grognant, « Mets ça sur ma note ! »

Il se lançait dans la vieille valse – mais, bon dieu, tu m'as déjà tellement de fric, et ça fait plus d'un mois que tu m'as rien remboursé et –

Alors débutait LE GRAND NUMÉRO. J'avais déjà les bouteilles en mains. Ça me coûtait rien de foutre le camp. Mais je les reposais fissa sur le comptoir, en déchirant le sac qui les entourait puis les secouais dans sa

direction, en gueulant, « Voilà, c'est ça que tu veux ! J'irai faire affaire ailleurs ! »

« Non, non » il disait, « reprends-les. C'est bon. »

Alors il sortait ce sinistre bout de papier qui me servait d'ardoise et rajoutait un chiffre au total.

« Laisse-moi voir ça », je lui demandais.

Et je me mettais à gueuler, « Nom de dieu ! Je te dois pas tant que ça ! C'est quoi cet article ? »

Tout ça pour lui faire croire qu'un jour je le rembourserai. Et tout de suite il essayait de m'amadouer : « T'es un gentleman. T'es pas comme les autres. Toi je te fais confiance. »

Il a fini par tomber malade et vendre son affaire, et quand le nouveau proprio a débarqué, j'ai remis les comptes à zéro...

Et que s'est-il passé ? Un dimanche matin à 8 heures – HUIT HEURES DU MATIN !!! Bon dieu – quelqu'un frappe à la porte – alors j'ouvre et devant moi se tient un éditeur. « Ah, je suis ci et ça, éditeur de ci et de ça, nous avons reçu votre nouvelle et l'avons trouvé des plus originales ; nous allons l'utiliser pour notre numéro de printemps. » « Eh bien, rentrez donc », je pouvais difficilement faire autrement, « Mais évitez de marcher sur les bouteilles. » Et alors je suis resté assis là pendant qu'il me parlait de sa femme qui m'avait à la bonne et de sa nouvelle qui avait été publiée un jour dans *The Atlantic Monthly*, et vous savez combien ces types peuvent jacter. Il a fini par décoller, et environ un mois plus tard le téléphone sonne dans le couloir et quelqu'un demande à parler à Bukowski, et cette fois c'était une voix de femme, « M. Bukowski, nous pensons que vous avez écrit une nouvelle très insolite et le groupe en discutait justement l'autre soir, mais il nous semble qu'elle a un point faible et nous avons pensé que peut-être vous pourriez corriger ce point faible. Voilà ce que c'était : POURQUOI LE PERSONNAGE PRINCIPAL S'EST-IL MIS À BOIRE EN PREMIER LIEU ? »

J'ai dit, « Oubliez tout ça et renvoyez-moi la nouvelle », et j'ai raccroché.

Quand je suis revenu m'asseoir l'Indien a levé le nez de son verre et m'a demandé « Qui c'était ? »

J'ai dit, « Personne », ce qui était à mon sens la réponse la plus exacte que je pouvais donner.

[À John William Corrington]

21 avril 1961

Il est évident que beaucoup d'éditeurs actuels continuent d'appliquer le règlement de ceux qui les ont précédés à la lettre. Le pur créateur n'est pas soumis au sanctuaire des lois. La création au rabais peut se justifier si tu avances masqué ou si le vin te sort par les yeux, mais il n'y a aucune excuse pour une création mutilée par les directives de l'académisme, de la mode, ou le livre de messe valétudinaire qui dit : la forme, la forme, la forme !! Autant foutre les mots en cage !

Autorisons-nous l'espace et l'erreur, l'hystérie et la peine.

Attendons d'avoir une balle qui roule proprement, comme par magie, avant de tracer les limites. Tout peut arriver – le curé qui se fait tirer dessus dans les WC ; les flics qui débarquent sans prévenir ; on te coupe le téléphone ; ta femme met les voiles avec un idiot qui n'a jamais lu Kafka ; le chat renversé, ses entrailles incrustées dans la chaussée, les voitures qui roulent dessus pendant des heures ; des fleurs qui poussent dans la fumée ; des enfants qui meurent à 9 ans, à 97 ans ; des mouches écrasées sur des écrans... L'histoire de la *forme* n'est pas sans intérêt. Je ne dis pas qu'il faut reprendre à zéro, mais sautons quelques étapes, débarrassons-nous de la 8 ou de la 9 et passons direct à la 11. On pourrait répéter – comme on le fait actuellement – ce qui est juste, ce qu'il l'a été, et d'ailleurs il me semble qu'on s'y prend plutôt bien. Mais j'aimerais aussi nous voir débattre de manière un peu plus hystérique – si on est des hommes – au sujet de l'erreur, l'informe et de ce qui ne prendra jamais forme. Vraiment, on doit laisser la bougie brûler – rajouter de l'essence s'il le faut. Le sens de l'ordinaire est toujours ordinaire, mais des cris nous parviennent aussi des fenêtres... Le simple fait de respirer dans la nécropole peut engendrer une hystérie artistique... quand parfois la musique s'arrête et nous laisse seul entre quatre murs de caoutchouc, de verre ou de pierre, ou pire encore – pas de murs du tout – pauvre et crevant de froid dans les rues d'Atlanta. Se

concentrer sur la forme et la logique, « la tournure de la phrase », au milieu de cette folie semble imbécile.

Je ne peux pas te dire combien les bons élèves me glacent les sangs avec leurs créations planifiées et chiadées à outrance. La création est à la fois un don et une maladie. Qui m'a parfois réveillé à 5 heures du matin, les os broyés, sans autre possibilité que fixer les murs. Et de la même façon qu'une poupée de chiffon dans une maison vide peut rendre un chien enragé, chercher l'inspiration peut t'amener à tutoyer la folie.

Regarde, te dit une voix, empreinte de terreur – Cape Canaveral, Cape Canaveral ne nous connaît pas, au diable, jack, c'est le moment de la jouer fine ; on doit continuer à faire profil bas, comme ils nous l'ont appris – les dieux vivants toussent aussi dans la fumée indistincte des vers. Écoute, dit une autre voix, il faut de la marmelade fraîche sur la feuille... Qu'est-ce que ça peut faire, dit une troisième voix, qu'est-ce que ça peut faire ? Les chaises électriques s'en sont allées, les jarretières aussi ; le charme des 18 ans balayé par les 80, et les baisers – serpents crachant du venin d'argent – les baisers ont cessé, aucun homme ne maîtrise plus la magie... Jusqu'à ce qu'un jour, ça t'attrape, à 5 heures du matin, tu allumes un feu, tu te sers un verre à la va-vite tandis que ta psyché tournoie comme une souris dans un garde-manger vide, comme si tu étais Greco ou même un serpent d'eau, comme si tout était possible.

Un autre verre. Bien, frotte-toi les mains et assure-toi d'être en vie, le sérieux ne suffira pas. Fais le tour de la pièce.

C'est ça le don, c'est ça le don...

Indéniablement le charme qu'il y a à mourir repose sur le fait que rien n'est perdu.

[À Hilda Doolittle]

29 juin 1961

Ai entendu dire par Sheri M. que vous étiez très malade. Vous êtes une quasi légende pour la plupart d'entre nous. Ai lu votre dernier recueil de poèmes (*Evergreen*). J'espère ne pas paraître stupide en vous souhaitant d'aller mieux, et d'écrire à nouveau.

Amour,

[À Jon Webb]
Fin juillet 1961

[...] Ai entendu l'autre soir quelques-uns de mes poèmes lus à la radio. J'ai failli passer à côté, mais [Jory] Sherman qui est toujours au courant de ce genre de choses m'a prévenu par téléphone, alors je me suis bourré la gueule et j'ai écouté. Très étrange d'entendre ses propres mots sortir des enceintes de la radio qui vous a annoncé les infos, les embouteillages, joué Beethoven et retransmis les matchs de football pro. Un poème, le premier des 15, était celui sur les roses paru dans *Outsider*. Ils ont aussi lu des passages de mes lettres en rapport avec les éditeurs et la poésie et les critiques ou quelque chose comme ça, et ça a fait, par moments, rire le public, tout comme un ou deux des poèmes, du coup je ne me sentais pas si mal, mais quand je me suis levé pour prendre une autre bière j'ai marché sur un bout de verre de 7 centimètres qui se trouvait là (mon appart est une décharge) et le verre s'est logé directement dans le talon, et je l'ai arraché et j'ai saigné pendant deux heures. J'ai boité pendant une semaine et puis un jour me suis réveillé couvert de sueur, le corps brûlant, vomissant... Pendant quelques minutes, ai cru qu'il s'agissait d'une gueule de bois, mais après un moment ai décidé que c'était pas le cas, et j'ai pris la voiture direction Hollywood Boulevard pour voir le Dr Landers et me faire faire une piqûre. Suis revenu, ai ouvert une bière, et j'ai immédiatement marché sur un autre bout de verre.

Mon dieu, j'ai lu dans *Outsider* qu'à ses débuts [Henry] Miller faisait des copies de ses textes et les envoyait à tout le monde par bateau. Pour moi, c'est inconcevable, mais Miller devait penser que c'était bouché pour lui et qu'il fallait forcer le passage. J'imagine que chaque homme aborde les batailles différemment. En même temps je note que ça a conduit Grove à publier son *Tropique*, et maintenant qu'il n'y a plus le parfum d'interdit la plupart des passages tombent à plat. Ai vu aussi que le magazine *Life* et d'autres avaient joliment chié à la gueule de Hem. Ce qu'il méritait, vu

comment il a vendu son âme après ses œuvres de jeunesse, je l'ai toujours su mais personne n'a jamais osé le dire avant son suicide. Pourquoi ont-ils attendu ?

Faulkner, par essence, ressemble beaucoup à Hem. Le public l'a avalé d'une bouchée et les critiques, croyant tenir quelque chose de subtil, les ont encouragés sans se poser de question, mais Faulkner très souvent c'est de la merde, enfin de la merde intelligente, bien sapée, et quand il sera mort ils auront du mal à lui cirer les pompes parce qu'ils le comprennent pas tout à fait, et ne le comprenant pas, les parties lourdes et ennuyeuses, la quantité d'italiques, ils mettront ça sur le compte du génie.

[À John William Corrington]

Fin août 1961

[...] Comme tu le sais, je suis bordélique. Pas le genre à faire des doubles. Les textes que j'ai envoyés et qui ont été acceptés, j'en ai pas de copie. Les textes qui circulent dans la nature et qu'on ne me renvoie pas, j'en ai pas de copie. Parfois je trouve un bout de papier avec quelque chose écrit dessus, à la main, ou tapé à la machine mais je sais pas s'il a été accepté ou si je l'ai simplement jamais envoyé. J'ai même perdu la feuille de papier sur laquelle je notais les endroits où j'avais envoyé des poèmes et les endroits où ils avaient été acceptés, mais quels étaient les noms de ces poèmes, aucune idée. Et maintenant j'ai perdu cette feuille. J'ai été marié à une femme autrefois [Barbara Fry] qui avait le don de m'épater. Elle écrivait un poème et l'envoyait, notant le nom du poème, la date, et l'endroit où elle l'avait envoyé... Elle avait un grand livre de comptabilité, un bel objet, dans lequel elle avait toute une liste de magazines qu'elle barrait au fur et à mesure, ou surlignait de bleu, d'orange ou je ne sais quelle couleur qu'elle accompagnait de petits astérisques **** qui permettaient de tout relier. Un sacré système. Elle pouvait tenter de refourguer le même poème à 20 ou 30 magazines et ne jamais l'envoyer deux fois au même, tout ça, hourrah, grâce à *****. Elle avait un livre pour moi aussi mais je l'ai rempli de dessins cochons et de saloperies. Et quand elle finissait un poème, chacun d'entre eux était retapé

à la machine sur un papier spécial avant d'être collé dans un carnet (avec la date). Je pourrais en prendre de la graine mais vraiment je pense que ça me donnerait un peu trop l'impression de vendre des soutiens-gorge en porte-à-porte.

OceanofPDF.com

1962

[À John William Corrington]

Avril 1962

[...] Fry m'a un jour encouragé à faire une série de dessins avec des légendes, du genre comique, et je suis resté debout toute la nuit, à picoler et dessiner, riant de ma propre folie. Il y en avait tellement au petit matin que j'arrivais pas à les faire tous tenir dans une enveloppe, aucune n'était assez large, alors j'ai découpé un carton pour en faire une grande, j'ai trié les dessins que je voulais envoyer au *New Yorker* et à *Esquire*, j'ai découpé une autre enveloppe en carton et je les ai affranchies toutes les deux au tarif adéquat. Bon, ils se sont probablement dit que j'étais un amateur ou un cinglé. Ils ne me les ont jamais renvoyés. Je leur ai écrit pour savoir ce qu'étaient devenus ces 45 dessins. « Pas d'éléments à votre nom » m'a répondu un éditeur. Mais quelques mois plus tard j'étais chez le barbier quand je suis tombé sur une de mes blagues dans un magazine, je crois que c'était *Man*, où un homme, un jockey, mettait des coups de cravache à son cheval avec une de ces chaînes qui se termine par des boules avec des piques, et derrière les balustrades un gars disait à un autre, « C'est pas un poète mais il est efficace. » Le dessin avait été légèrement modifié, la légende aussi, mais aucun doute là-dessus ça ressemblait vraiment au mien. Enfin, bon, il est facile de s'imaginer des choses si on veut s'imaginer des choses. Mais je sais pas, je cherchais même pas. D'habitude je ne regarde même pas les magazines ou peut-être que je le fais sans m'en rendre compte, mais après ça j'ai commencé à voir mes idées et dessins un peu partout, à peine modifiés ; c'était beaucoup trop proche, beaucoup trop ressemblant pour être autre chose que du plagiat, seulement je sentais que les miens étaient plus vivants, en voulant les perfectionner, ils les avaient massacrés. Et quand je suis tombé sur un de mes plus grands dessins sans légende (enfin, le concept, c'était pas mon dessin) en COUVERTURE DE *THE NEW YORKER*, alors, j'ai su que j'avais tapé dans le mille – c'était le même foutu dessin : un grand lac par une nuit de pleine lune avec ces douzaines de barques occupées par des couples, et dans chacune, avec une

guitare, l'homme jouait une sérénade à sa femme – à l'exception d'un bateau en plein milieu du lac où l'homme, debout sur l'embarcation, soufflait dans ce très gros cor de chasse. Je sais plus si j'avais mis une gonze dans la barque ou pas, probablement, oui, mais maintenant que je suis plus vieux je me rends compte que ça aurait été plus drôle de laisser la place vide. Enfin, tous ces dessins ont été gâchés et j'en ai plus jamais fait jusqu'au jour où Ben Tibbs a salopé ce qui devait être la couverture de *Longshot Pomes* et où j'ai dit à [Carl] Larsen, bordel, je pense que je peux faire mieux que ça. Ce que je veux dire, c'est qu'en matière de roman comme en dessin, je connais rien à la technique et je n'ai pas envie de gaspiller mon énergie à tout faire de travers sachant qu'un lèche-cul va tout saccager pour se l'approprier. Je pensais que le monde de l'Art et ses satellites seraient purs. C'est de la merde. Il y a plus de personnes maléfiques et manipulatrices dans le monde de l'Art que dans n'importe quel monde des affaires, parce que dans le monde des affaires l'ambition des gars se résume à vouloir une plus grande maison, une plus grande voiture et une putain en plus mais *a priori* leur carburant ne provient pas d'une petite voix intérieure tordue qui appelle à la RECONNAISSANCE DE SOI au détriment de toute notion de décence et droiture, et ce quel qu'en soit le prix. Voilà pourquoi certains de ces éditeurs sont de tels enculés ; ils ne peuvent pas se faire un nom tout seuls alors ils essaient de s'associer à ceux capables de graver leur nom dans le marbre... C'est pour ça que beaucoup d'entre eux ne répondent pas aux réclamations concernant les manuscrits envoyés : le peu d'humanité qu'il y avait en eux a été réduit en miettes.

J'ai suivi des cours du soir à une époque, à la demande de Fry, ai pris ce truc, comment ça s'appelait déjà ? Arts appliqués. Le gars qui enseignait travaillait pour une boîte de graphisme et donnait des cours à côté. On devait amener nos œuvres en classe et il les affichait côte à côte au tableau, et puis un jour juste avant les vacances de Noël il a dit, « En ce moment mon entreprise travaille à la conception d'un panneau publicitaire pour les stations-service TEXACO, et je veux que ce problème devienne aussi le vôtre. Réfléchissez à quelque chose pour une publicité de Noël. » Bon, on arrive au jour de la présentation et il passait en revue les dessins affichés au tableau quand il arrive au mien, et là, dans un grand mouvement de rage et

de colère il s'est retourné vers la classe en rugissant : « QUI A FAIT CELUI-LÀ ???!!! » « C'est moi », j'ai reconnu, « Je pensais que l'étoile TEXACO, que placer l'étoile et l'emblème TEXACO au sommet de l'arbre pouvait être une bonne idée. » « Pas d'arbres de Noël, s'il vous plaît. Ça ne va pas. Je veux que vous me fassiez un autre dessin. » Il a changé de sujet. Deux semaines plus tard il s'est pointé devant la classe. « Voilà, mon agence et les cadres de TEXACO nous sommes mis d'accord sur la pub de Noël. » Et il l'a affichée au tableau. Et tandis qu'il l'affichait, quelques secondes après qu'il eut fini de l'afficher, j'ai vu qu'il me cherchait des yeux. Tu sais ce qu'il a affiché : Un arbre de Noël avec à son sommet l'emblème étoilé de TEXACO, la seule différence étant qu'ils avaient mis une petite station-service à l'intérieur de l'arbre... Je n'ai rien dit. J'aurais pu le faire passer pour un guignol. Mais les embrouilles et les gueulantes c'est pas mon truc. J'ai senti qu'il savait que je savais et c'était suffisant. J'ai plaqué le cours et suis parti me bourrer la gueule. Plus tard, pendant la période de Noël, alors qu'on passait devant une station TEXACO j'ai dit à Fry, « Regarde, bébé, mon dessin... T'es pas fière de moi ? »

Ce que je veux dire c'est que si j'écrivais ce roman sur du papier toilette quelqu'un se torcherait le cul avec. L'histoire du singe j'en ai fait une nouvelle il y a environ quinze ans et ON NE ME L'A JAMAIS RENVOYÉE NON PLUS. et pas de doubles, bien sûr, mais je doute que John Collier l'ait copiée. Il a probablement plus de talent que moi et n'a pas besoin de faire ce genre de choses. L'histoire du singe m'a quand même été bénéfique ; j'ai pris l'habitude de la raconter aux femmes qui partagent mon plumard une fois qu'on a fait le tour de la question et qu'on est plus ou moins détendus. Fry trouvait que ce récit était merveilleux, et une autre femme s'est écriée les larmes aux yeux, « Oh, Je vais pleurer, je vais pleurer, c'était si triste et beau à la fois. » et elle s'est mise à chialer. La raison pour laquelle cette histoire m'a jamais été retournée, j'imagine, vient du fait qu'à l'époque j'étais sur la paille et picolais et imprimais mes textes à la main. J'ai fini par me rendre compte que ça allait plus vite pour moi d'imprimer à la main que d'utiliser un stylo et chaque fois que j'écrivais quelque chose je l'imprimais et les gens s'exclamaient, « Qu'est-ce qui va pas chez toi ? Ne sais-tu pas écrire ? » Je peux pas répondre à cette question. Je ne sais pas si je sais écrire ou non. Mais je peux vous dire que

je me suis gavé de bolognaise ce soir... De l'authentique sauce bolognaise et un bide plein à craquer.

Ce texte intitulé Toilet Paper Review précède la version publiée dans le recueil Screams from the Balcony (1993).

[À John William Corrington]
Fin avril 1962

J'ai une idée, Willie. Faisons une revue, toi et moi. Appelons là *The Toilet Paper Review*. On n'aura même pas besoin de duplicateur. Je prendrai juste un rouleau de PQ que je chargerai dans cette machine à écrire. Toi et moi, on aura juste à écouler tous les vieux poèmes dont on arrive pas à se débarrasser dans *The Toilet Paper Review*. Un exemplaire pour *Trace*, un exemplaire pour Dieu, un exemplaire pour Sherman et un autre pour la putain de Sherman qui pourra s'en servir. N'importe où. N'importe comment.

The Toilet Paper Review
Édité par William Corrington et Charles Bukowski
Vol. I, #1
Si vous préférez mater la télé
On s'en bat les steaks.

« I kneel »
Par William Corrington

ces jambes ont besoin de courir
mais je m'agenouille
devant les fleurs des femmes –
sens l'odeur de l'oubli
et m'en empare,

bien sûr,
et les soirs
horaires du soir
soirs à têtes grise
opinent
et ensuite

« Sculpture »
Par Charles Bukowski

Harry, la routine, et alors on a fait
ce visage, et de ce visage ensuite
ont surgi : des poissons, des ormes, des bonbons à la courge,
et on est sorti
et on est sorti
et on – retire l’aiguille, ou
détruis la bande, je peux plus
la supporter,
j’ai fait le tour de 18 pâtés de maison,
suis revenu, et le visage
avait grandi au point d’occuper toute la pièce
et j’ai su que c’était vrai :
J’étais cinglé.

« The Alley that waits us »
Par William Corrington

J’imagine qu’on doit continuer,
défaite après défaite
on doit continuer,
jusqu’à l’ultime défaite,
comme le ferait une ruelle
au sein de laquelle le sang s’écoule
comme une cravate ha ha, on nous

roule et on nous gifle jusqu'à la mort
privé de tout profit
à l'amour, au repos,
les mains contre les murs, waa waaa !,
le trafic (grr !!) suit son cours,
les amoureux crasseux s'échangent des
vœux crasseux, poissons malades et bien portants
s'en vont avec la marée
waa waaa !! voilà maintenant
que je perds la boule, on est presque
arrivés dans un rêve noir,
inutile maintenant de chercher le génie,
le soleil amène les tulipes, la pluie amène
les vers, Dieu amène le génie
et se débarrasse aussi bien du génie des tulipes
et des vers pour que les choses recommencent
de nouvelles choses pour toujours
fatigant fatigant de penser
le corps à plat désormais
tandis que de petits rats se pressent autour de mes chaussures
courant ici et là
et qu'un petit garçon m'observe
et lui aussi
court court
mais ils finiront par l'attraper
comme les tulipes
comme Grand-Père
comme Belmonte
comme les larges rochers qui finissent
en grains de sable
qui coupent là où il y a du sang,
défaite après défaite
quel que soit l'endroit où l'on
est.

(Et on se contrefout toujours autant

de savoir si vous matez la télé ou pas.
On a besoin d'abonnés. Aidez-nous
s'il vous plaît.)

[À John William Corrington]
Mai 1962

[...] J'ai reçu la lettre d'une femme aujourd'hui. Elle commence par me donner du Nietzsche : « Ce qu'on fait n'est jamais compris, mais seulement loué ou blâmé. » Après quoi elle me dit, « Ce doit être ce que vous vouliez dire quand vous avez parlé de la mauvaise influence des louanges dans votre lettre. Mais, imaginez – être encensé ET compris en même temps ! Voilà, mon ami, à quoi doit ressembler le seul genre de paradis possible pour l'écrivain, le peintre ou le compositeur... » « Très juste – l'artiste doit certainement aller d'une création à l'autre, mais aucune d'entre elles ne repart entièrement de zéro – rien ne constitue jamais vraiment un nouveau départ. Une création est le fruit d'une autre. Une intention se change en dix mille autres. Quand vous trouvez une idée lumineuse, dans votre tête, vous ne pouvez sûrement pas croire qu'il s'agit d'une nouveauté à couper le souffle ? Elle provient de siècles de créations submergées. Mais je n'ai pas l'intention de me lancer dans un « essai » qui n'en finit plus... »

Eh bien, merci seigneur.

Quel putain de tas d'idées préconçues, et quelle sinistre vision de la vie.

Ces gens intelligents me brisent les noix. Chaque nouvelle œuvre pour moi (POUR MOI !!!) est un NOUVEAU DÉPART. Bon dieu. Comment puis-je savoir autrement si je suis mort ou pas ? ce qui se tortille, ce qui donne. les chattes. Il faut que je voie les chattes. Chaque fleur est une nouvelle fleur. Les autres sont morts. Ils ont peut-être existé, mais ils sont morts. Je sais bien quand je regarde un pont ou un immeuble que cette chose est une COMPILATION de soi-disant savoir. Alors va te faire baiser par un cheval. Quand j'écris un poème, je rajoute un boulon, un boulon à tête rouge avec un ventre acide et un putain d'arrière-train. Ou peut-être – encore mieux – J'ENLÈVE UN BOULON. Mais j'ai aucune envie de me retrouver paralysé par ces thèses prétentieuses. Si cette garce veut venir

dans mon pieu et chevaucher le printemps avec moi, ok. Sinon, il va sans dire que mes idées ne sont pas « lumineuses ».

Quelqu'un m'a dit qu'il avait vu Mailer à la télé. Qu'il était très névrosé et ne pouvait pas finir une phrase. Mailer ne représente peut-être pas grand-chose mais son attitude a tout à voir avec l'écriture. Si une personne est très nerveuse au point de ne même pas pouvoir finir une phrase il y a plus de chances qu'elle fasse un bon écrivain que l'inverse. Où est le problème ? Tout le monde voit les choses à l'envers. [...]

Je préfère tes lettres à celles d'Henry Miller. Celles de Miller sont assez mielleuses et faux-cul comme s'il essayait de faire grimper Walter L[owenfels] au rideau. Et puis il y a cette histoire avec Huxley. H imite un peu trop M, ça saute aux yeux. C'est comme si Miller trouvait Huxley plutôt bon et qu'il avait besoin d'apposer son tampon sur son front pour le rabaisser un peu. Huxley ne devrait pas te déplaire si tu prends Huxley pour ce qu'il est, un rosbif surdiplômé surestimé plutôt brillant qui a oublié où se trouvait le sang. Mais un écrivain divertissant. C'est comme aller voir une pièce de théâtre qu'on a déprogrammée de Broadway après 13 jours de représentation. On s'attend pas à du Shakespeare. Alors pourquoi crier au pire ?

[À Jon Webb]
14 septembre 1962

Je sais pas comment on écrit une « lettre d'acceptation ». Je sais écrire des lettres de démission, ou une lettre de ce genre :

Bébé :

Je sais que ça ne marche plus entre nous. J'ai réfléchi à tout ça en marchant pendant que tu étais au boulot. Je finis ma pinte. J'ai trouvé dix dollars dans la commode et je m'en vais. Je te laisse mon exemplaire d'Anatomy for the Artist de Jeno Barcsay ainsi que les deux tomes de l'Encyclopedia of the Great Composers de Milton Cross. Prends soin du chien. Seigneur, comme j'aimais ce toutou !

*Ton dévoué,
Bubu...*

Alors j'espère que ce Prix n'aura pas pour effet de me trancher la gorge. En effet, de bien meilleurs hommes que moi se sont vidés de leur sang dans des dahlias desséchés. J'espère juste que je pourrai encore pondre des trucs qui attireront un peu plus de lumière sur ma pomme et tout le reste.

Ceci, bien entendu, constitue l'ambition de tout Artiste en dehors du fait de ne pas devenir dingue. Peu importe qu'on raisonne en termes pessimistes, analytiques ou mathématiques pour aborder la chose, l'un dans l'autre, je peux pas m'empêcher de penser qu'il y a de la noblesse dans la bataille, que la mort doit s'incliner un peu, que, dans nos sanglots comme dans nos rires et notre rage nous avons laissé quelque empreinte, quelque route, quelque chose auquel s'accrocher au-delà de nos cabrioles dans le lit conjugal, au-delà des flocons de nuit et des pierres tombales. [...]

Je suis toujours dans le brouillard concernant cette histoire de Prix et j'essaie de me faire à l'idée en marchant avec ce nouveau goût dans la bouche. Il y a une grande part d'enfant en moi. Si tu décides de poursuivre et souhaites utiliser des lettres ou des extraits de lettres, très bien. Je considère la lettre en elle-même comme une forme à part entière, aussi important que la forme du poème, elle a une faculté à dire ce que la forme poétique ne peut pas, et ça marche aussi dans l'autre sens. C'est un jour étrange. Je me sens presque bien. [...]

La seule chose que tu sais, Jon, est celle que je sais : l'art c'est l'art et les noms sont secondaires. Nous ne sommes pas des politiciens de la scène littéraire. Montagne Noire, nouvelle critique, *Folder*, côte Ouest, côte Est, G. avec A., L avec X, on ne sait pas qui couche avec qui et on s'en tape. Pourquoi ces branleurs forment des cercles ? Pourquoi se plaignent-ils ? Putain de bande d'imbéciles et de suceurs de queues qui tentent d'éteindre toutes les voix qui ne sont pas les leurs. C'est juste naturel. La survie. Mais qui voudrait survivre dans la peau d'un suceur de queue à l'exception de ceux qui aiment s'en vanter ? Comme tu le sais, j'ai moi-même travaillé en tant qu'éditeur et suis pas étranger aux terribles pressions de ce métier. Si tu me publies je te publie. Je suis un ami d'un ami de J.B. (Et je ne parle pas du J.B. De MacLeish). Tout le monde a peur de *Trace*. [James Boyer] figure

dans la moitié des 3/4 des revues de ce pays, non parce que ses poèmes sont bons mais peut-être parce qu'il est l'éditeur de *Trace*. Ça n'est pas normal. Bien sûr. Et bien d'autres anomalies prolifèrent dans ce milieu comme des bactéries. L'Art c'est l'Art et l'Art devrait être son propre marteau.

Est-ce que tu crois que je deviens vraiment cinglé ? Pourquoi faut-il que je t'écrive une si longue lettre ? Quelque chose ne tourne pas rond là-haut.

Est-ce que c'est la suite logique quand tu t'adonnes à la poésie ? Est-ce que tout finit par s'effondrer ? Ton boulot, ta vie, ta femme, ton pays, ton esprit, tout sauf ton amour des mots et le son qu'ils produisent quand on les sculpte, sculpte, sculpte, la sculpture... o mon dieu oui

Je sais comment Van Gogh se sentait
je me demande s'il gardait de la merde
et du sang dans son froc et peignait sur
des oreilles d'éléphants ?
Comment ces garçons pourraient faire le poids,
ces poètes et praticiens poilus d'1,30 m
quand ils boivent du lait de chèvre,
paient leur stationnement,
élèvent des familles, déménagent à Glendale,
votent pour Nixon, lavent leurs voitures,
enterrent grand-mère, prennent des vitamines,
comment font-ils, comment comment font-ils ????
pour ne pas s'approcher du feu ?

Dis-moi, s'il te plaît, si on peut mener une vie rangée et quand même chanter la magnifique chanson du fou à lier ? Non. Je te le dis. C'est impossible. Après... il y a cet autre genre, tout aussi dégoûtant, qui *joue* à l'Artiste et qui n'a l'art de rien du tout. Les barbes. La Vierge Marie. Les sandales. Le jazz. Le thé. Le H. Les cafés. L'air efféminé. Le nirvana pour les nuls. Les lectures de poésie. Les clubs de poésie. Awk, je dois m'arrêter. Tout ça me rend malade.

Bukowski réagit à une lettre de Felix Stefanile, reçue après que les éditeurs de The Outsider l'ont nommé « Outsider of the year ».

[À Jon Webb]
Fin octobre 1962

[...] Pour ce qui est de Stefanile ; les gens comme Felix sont paumés. Ils ont toutes ces théories et idées préconçues sur ce que devrait être la poésie. Ces gens pour la plupart vivent encore au 19^e siècle. Si un poème ne ressemble pas à Lord Byron, ils n'en fermeront pas l'œil de la nuit. Les politiciens et les journaux parlent beaucoup de liberté mais du moment que tu commences à l'exercer, que ce soit dans la Vie ou dans le monde de l'Art, tu es bon pour la prison, la moquerie ou l'incompréhension. J'y pense parfois quand je glisse une feuille de papier blanc dans la machine à écrire... Bientôt tu seras mort, bientôt nous serons tous morts. Même si là maintenant ce ne serait peut-être pas une si mauvaise chose d'être mort le mieux serait de vivre en écoutant la voix qui résonne au fond de toi, et si tu es assez honnête tu pourrais finir en cellule de dégrisement 15 ou 20 fois et perdre quelques boulots ainsi qu'une femme ou 2 ou peut-être même étaler quelqu'un dans la rue et dormir de temps en temps sur un banc dans un parc ; et là si tu en reviens au poème, tu n'auras plus trop à te soucier d'écrire comme Keats, Swinburne, Shelley ; ou agir comme Frost. Tu ne te soucieras pas du nombre de pieds, de vers, ou si les phrases riment bien. Tu veux que ça sorte, que ce soit dur ou brut ou autre – peu importe du moment que tu peux restituer l'idée avec justesse. Je ne crois pas que ça implique de pouvoir « gambader dans les champs »... « marcher sur les mains » et encore moins, comme le dit M. S, « d'agiter ses poèmes comme un drapeau. » Ça dénote surtout l'envie d'être entendu à tout prix. Ça justifie l'art médiocre au nom de la gloire. Ça révèle en un sens le factice et la mise en scène. Mais ces travers se perpétuent depuis des siècles dans tous les Arts – et ils perdurent actuellement dans la peinture, la musique, la sculpture, le roman. Les foules, aussi bien la vraie foule que la foule artistique (seulement au sens du grand nombre de pratiquants) sont toujours à la traîne, privilégiant la sécurité non seulement dans la vie matérielle et économique mais aussi dans la vie soi-disant spirituelle. Si tu portes un

chapeau de paille en décembre tu es mort. Si tu écris un poème qui échappe à l'hypnose de masse de la poésie soyeuse du 19^e siècle ils croiront que tu écris de façon médiocre car tu ne sonnes pas comme il faut. Ils veulent entendre ce qu'ils ont toujours entendu. Mais ils oublient qu'il faut 5 ou 6 braves hommes par siècle pour faire avancer les choses au-delà de la pourriture et de la mort. Je ne suis pas en train de dire que *Je* suis un de ces hommes mais je peux te garantir que je ne suis *pas* un des autres. Ce qui me laisse quelque part entre les deux – DEHORS.

Voilà, Jon, Je dirais prends le sillage de Stefanile si tu y trouves ton compte. C'est un point de vue. Et j'aime autant qu'on me décrive comme un maçon ou un castagneur plutôt qu'un poète. Donc tout ne va pas si mal.

[Aux éditeurs de *Coastlines*]

Fin 1962

Une bio ? Je suis fêlé, vieux et radotant, fume comme les cheminées de l'enfer, mais me sens chaque jour un peu mieux, autrement dit – le pire, mieux c'est. Et quand je m'installe devant la machine à écrire c'est comme si je sculptais des nichons sur une vache – un truc absolument fabuleux. Et puis aussi, je réalise que je dois me confronter au Latin et à l'équilibre et à la prestance ainsi qu'au Pound et au Shake[speare], et salut salut saleté – tout ce qui pourra faire tenir l'affaire debout, hurrah ! Mais je fais un bien piètre faussaire, donc j'écris plus souvent un mauvais poème par moi-même plutôt qu'un bon poème écrit partiellement par un autre. Après, bien sûr, je ne peux jurer de rien. Interrogatoire et contre-interrogatoire. Pourquoi se donner tant de mal ? Ceux qui passent leur vie à l'opéra adorent la création mais n'ont pas le pouvoir de création. Je fréquente les champs de course où il y a aussi des bars. Loués soient les dieux insensés qui ont créé ces manèges enchantés.

OceanofPDF.com

1963

[À John William Corrington]

20 janvier 1963

[...] Maintenant que tu es l'égal de C[harles] P[ercy] Snow, Lion[el] Trill, T.S. et que les désirs de la populace et des frustrés coiffés d'épingles à cheveux n'ont plus de secret pour toi, je sais que j'aurais mieux fait de rester de ton côté, ton bon côté, côté divin, là où j'imagine tu coinces ton .357 pendant que tu dances la sarabande. Tout ça est plutôt amusant, sachant que tu es bien meilleur poète que critique, et que tu te retrouves à parler des autres, dégageant des vapeurs de fumée comme un camion chargé de neige carbonique sur l'autoroute de San Berdo, alors que ce sont les autres qui devraient être en train de te lire. Enfin, les choses finiront bien par s'arranger. À propos de [Robert] Creeley, oui, c'est plus ou moins de la supercherie ; sa poésie est si blanche si sèche et vide qu'ils s'imaginent, mais, oui, Seigneur, ce doit être vraiment quelque chose car il n'y a rien à voir et cet homme doit ÊTRE tellement TRO SUBTIL et INTAILIGENT, ouais seigneur, car il s'avère que j'comprends pô c'qu'il fait. C'est comme une partie d'échecs dans une pièce ensoleillée dont le loyer aurait été réglé pour les dix ans à venir, et personne ne sait qui mène au score car le vainqueur est celui qui définit les règles et qui se casse pas trop le cul. Si tu te réveilles dans une ruelle avec ta chemise déchirée et que tu te redresses le long du mur en briques, le vent froid se faufile entre tes genoux, entre tes couilles, et tu as la bouche pleine de sang et des bosses sur la tête, et quand tu portes la main à ta poche, la poche arrière, et que tu sens un vide au-dessus de la fesse, portefeuille envolé, avec les 500 balles, le permis de conduire, le numéro de téléphone de Jésus, tu n'es plus un poète, tu es juste quelqu'un qu'on a jeté là et qui ne sait pas ce qu'il faut faire. Quand la pute aux gros seins riait à toutes tes blagues gorge déployée tu aurais dû lui fourrer ton verre dans le gosier. Les Creeleys ne connaîtront jamais la mort ; même le jour où elle frappera à leur porte ils penseront que c'est pour quelqu'un d'autre. [Gregory] Corso a le mérite au moins de penser à la mort. *D'ailleurs*, Corso. Si son nom avait été Hamacheck il serait jamais

devenu célèbre. Le monde de l'Art est comme ce putain de lierre qui pousse de partout. Ça dépend de la pluie et de la chance et de l'endroit où se trouve l'immeuble et qui passe par là et c'que tu fais, comme le lierre ça dépend avec qui tu traînes avec qui tu couches ou ce que la bande de Black Mountain, ou dieu, je dois m'arrêter là, je suis malade.

[À John William Corrington]
9 mars 1963

[...] Je crois pas qu'un truc m'ait autant retourné le cerveau qu'*Outsider* #3. Je me sens comme quand j'étais gosse au collège, le jour où ils m'ont fait asseoir dans une cabine téléphonique dans l'attente que le directeur me reçoive, un imbécile à l'allure distinguée, cheveux gris, cheveux longs, pince-nez, voix victorienne, il m'a passé un savon mais seulement après m'avoir fait mariner une heure dans cette cabine avec un exemplaire de *Ladies Home Journal*. J'ai oublié ce que j'avais fait ; on aurait dit que j'avais commis un meurtre. Quelques années plus tard j'ai lu que le vieux sagouin s'était fait virer pour détournement de fonds. Enfin voilà, avec *Outsider* #3, maintenant, je me retrouve dans la cabine téléphonique, assis, j'attends. Tu peux pas me reprocher d'être crispé. Il y a moins de 8 mois j'étais encore au bord du gouffre à tester des lames de rasoir sur le bout de mon pouce.

Corrington a écrit « Charles Bukowski : Three Poems », publié dans The Outsider n° 3, ainsi que « Charles Bukowski at Midflight », un texte d'introduction au recueil It Catches My Heart in Its Hands (1963).

[À John William Corrington]
19 mars 1963

Ai reçu le numéro 3 de *The Outsider*, cotillons et chapeau bas !!! – Là en couverture j'apparais, moi le bourreau des rats, des enfants, et des vieilles dames, et l'honneur est immense, presque trop lourd à porter, alors tu comprends, j'ai paré au plus simple, je me suis soûlé la gueule, mais en vrai il faudra du temps pour que cette histoire cesse de me paraître irréaliste, et je sais combien ce genre de discussion peut s'avérer fatigant, mais ils ne pourront plus jamais m'atteindre parce que cette chose a été conçue par ces 2 personnes sans concessions, et pas étonnant qu'ils s'intéressent aux OUTSIDERS, car ne vois-tu pas, que c'est ce qu'ILS sont ? Et le plus plaisant dans tout ça, c'est qu'ils ne m'ont ni mutilé ni fait passer pour un monstre, ils m'ont juste décrit tel que je suis. Voilà ce qui se passe quand les éditeurs ont une ÂME, et après avoir combattu et haï les éditeurs toute ma vie, j'en suis arrivé à ce stade où je suis fasciné par la maîtrise, les manières et la magie de ces 2 personnes – non parce qu'ils m'ont mis en couverture, publié quelques lettres etc. ; mais quelle classe, ils s'y sont si bien pris que mon honneur et ma fierté sont saufs. J'ai bien conscience que mon esprit finira par s'adoucir avec l'âge et la boisson – si je vis jusque-là – mais rien à l'exception de la mort ne pourra jamais m'enlever ce moment. Tous les murs, les putains et les jours et les nuits de l'enfer ne pourront se l'approprier. J'ai été chanceux. Après quoi j'ai été... malchanceux... Je donne ma bénédiction à ce #3, des années après ma mort, quand tout aura disparu ou presque, il restera ça de moi.

Ils ont fait un si bon boulot j'en reviens toujours pas. À croire qu'ils me comprennent mieux que je me comprends moi-même.

Et maintenant, cerise sur le gâteau, je reçois ces notes de Jon, des bouts de papier bleu etc. : « On va bientôt attaquer le livre... Corrington sur le coup, débordé, débordé, débordé... »

Un livre en plus de tout ça me paraît presque impossible, mais à moins que tu penses que je ramollis – la joie se faufile jusqu'ici – comprends juste, le fait que je baisse la garde en présence de 2 ou 3 personnes ne signifie pas pour autant que je ramollis (encore ?) dans la tête. Je ne suis pas comme Frost : il s'est crêpé le chignon avec le monde entier et il a gagné ; Je me suis battu avec le monde entier et j'ai perdu. J'entends bien continuer à perdre mais je doute de vouloir jeter l'éponge. Il y a une différence et si je

dis du bien de 2 ou 3 personnes, je le fais pour être entendu pas pour être obligé, ai pas envie de ça. [...]

Ce que je veux dire, Willie, z'est que : ton article sur mes 3 poèmes était bon, et j'espère que tu feras la préface du livre, tu es l'une des plus belles choses qui me soient arrivées à l'exception de Jane et d'un cheval qui m'a rapporté 222,60 \$, il y a deux ou trois ans de ça. Pour dire les choses crûment. Jane est morte. Ce cheval est probablement mort. Tu es là. Je prie. Toi, comme Jon et Louise, m'avez fait un grand honneur, et cette histoire n'a de sens... sans pression, sans contrainte... n'a de sens seulement parce qu'elle en avait pour toi, je te le dis gentiment et avec chaleur, espèce de bâtard du Sud, et « The tragedy of the Leaves » reste pour moi le meilleur des poèmes que j'ai entendus. « Old Man, Dead in a Room » pourrait s'avérer prémonitoire. Si j'ai rédigé ma propre épitaphe (car c'est comme ça que je l'entendais), c'est parce que j'ai eu cette vision de mon avenir que je vois bien devenir réalité, et je m'en tiens à cette idée. La gloire et l'immortalité ne seront pas pour moi. En vérité, je n'en veux pas. Je veux dire, à part faire coquet coquin galant ça rime à quoi ??? Le crétin qui veut fourrer la queue de son ego dans ce long tunnel sombre qu'est l'aurore doit vraiment avoir un grain, ou de la crasse sous les ongles.

[À Edward Van Aelstyn]
31 mars 1963

Ai reçu ton accord pour les 2 poèmes « A drawer of Fish » et « Breakthrough. »

Concernant *Outsider* #3, Webb fait ça à la dure, bien sûr, et quasiment tout seul, autant dire qu'il doit bouillir quand il croise ces groupes de poètes avec tout leur personnel et leurs shorts de touristes réunis au sommet d'une montagne de Caroline du Nord ou quel que soit l'endroit dont est originaire l'école de Black Mountain (ces embrouilles sont généralement réglées quand nous – les lecteurs – en entendons parler) et cette fois ça a explosé. Bien sûr, ces écoles ont toujours existé dans l'histoire des Arts – peinture, musique, littérature, parfois parce que l'artiste était trop faible pour échouer en solitaire (il est beaucoup plus facile de réussir seul), et d'autres fois

parce que les critiques jugeaient bon mettre des groupes d'artistes dans le même sac ; mais bon sang, tu sais tout ça. Ce que j'aimerais souligner, cependant, c'est que Webb a donné une tribune à Creeley tout comme il a donné du temps de parole aux gars de Creeley en fonction de la qualité de leur boulot ; mais ce que déplore Webb c'est leur incapacité à travailler seuls, et le fait qu'il y ait une levée de boucliers chaque fois (semble-t-il) qu'un des membres sacrés de la communauté essuie des critiques.

Ma critique de Creeley est (semble-t-il) beaucoup plus féroce : je ne pense pas qu'il sache écrire. Et je ne doute pas qu'il pense la même chose de moi.

Il y a seulement une chose ou 2 que l'artiste peut accomplir : continuer à écrire ou arrêter d'écrire. Il arrive parfois qu'il s'arrête et continue en même temps. Au bout du compte, évidemment, on ne s'arrête jamais aussi bien que lorsque la Critique Impartiale nous met le grappin dessus.

Je suis heureux que tu n'envisages pas de vendre ton âme, c'est quelque chose qu'on a tendance à oublier ou à considérer comme du Tralala Romantique ou d'un passé révolu alors que c'est surtout la preuve qu'autrefois on en savait plus sur soi qu'aujourd'hui. Mais les fondamentaux restent les mêmes : si tu te roules dans la merde assez longtemps tu finiras par en avoir l'apparence. La seule chose qu'on puisse faire est d'identifier la merde de manière à ne pas se vautrer dedans. Enseigner l'anglais à des étudiants de première année de fac me serait aussi pénible que visser des boulons dans une usine. Les deux sont assez accablants. Et quand tu viens au bout de ce labeur, le temps libre attend que tu l'apprivoises. C'est un coup à prendre. Pas simple. Et bien des fois, peu importe que tu connaisses ton affaire sur le bout des doigts, l'autre partie – visser des boulons, enseigner l'anglais à des Premières Années, te ronge de l'intérieur. Quelques artistes (un peu plus par le passé, me semble-t-il, que par les temps qui courent) arrivent à dégager du temps libre en choisissant de ne pas travailler et donc meurent de faim dans le seul espoir de gagner du Temps, mais cette situation se révèle trop souvent être un piège à double tranchant : suicide ou folie. Maintenant j'arrive mieux à écrire avec le ventre plein, je crois, mais peut-être est-ce parce que je me souviens de toutes ces années où il était vide et qu'il finira, fort probablement, par le redevenir. Sauver son âme dépend de ce qu'on fait – au-delà des apparences – et de combien tu avais au moment de débiter et de la somme

que tu pourrais éventuellement *gagner* en chemin. Il existe des gardiens de l'âme, des intellectuels, qui voient le monde à travers des schémas préconçus et qui de fait ne trouvent le Salut que dans les traditions – ce qui revient à ne pas trouver le Salut du tout. Le peu de gens que je connais me demandent parfois, « Pourquoi est-ce que tu picoles et passes ta vie aux champs de course ? » Pour eux ça aurait plus de sens si je restais chez moi pendant un mois à fixer les murs. Ce qu'ils ne réalisent pas, c'est que je l'ai déjà fait. Ce qu'ils ne réalisent pas c'est que si j'entends pas le flot et le cliquetis des mots dans mes tripes, je suis fini, alors je vais chercher le réconfort où il se trouve (la bouteille) (la foule), jusqu'à présent. Un jour, peut-être, ça me fera ni chaud ni froid.

Avec ces histoires de poèmes d'étranges femmes viennent frapper à ma porte, convaincues que poème rime avec amour, que c'est à moi de leur donner de l'amour, et voilà peut-être – haha ! – ce qu'il reste de l'âme... pendant qu'on y est. Je crois qu'une grande partie de celle-ci se situe en dessous de la ceinture. La dernière en date est partie cet après-midi après 4 jours et 4 nuits, et je me retrouve assis à t'écrire ce truc sur... l'esthétique, et l'école de Black Mountain, et le fait que j'ai reçu ton feu vert pour les 2 poèmes, et que bien entendu, je ne cracherai pas sur le chèque, aussi. Ça a été un après-midi long et chaud, en un sens, l'amour m'en a mis plein les yeux... Jusqu'à ce moment de grâce où j'ai lu les résultats des courses entre les barreaux du lit... bon dieu, bon dieu, est-ce que c'est ça la vie ? Est-ce que je m'y prends comme il faut ? Avec les 9 bouteilles de bière les 16 cigarettes qu'il me reste, en cette dernière nuit de mars 1963, Cuba et le mur de Berlin, et ces murs pleins de fissures qui m'entourent, je me fissure aussi, à l'idée de ces 42 années gâchées... Allez, allez, ne confondons pas la Bête et la Mort.

Corrington a publié « Charles Bukowski and the Savage Surfaces », dans la revue Northwest Review en 1963. Les vers que Bukowski cite quasiment mot pour mot apparaissent dans « Westron Wynde », qu'on suppose être un fragment de poésie médiévale.

[À John William Corrington]

1er mai 1963

Drapeaux rouges sur tout le corps, même mes sous-vêtements sont rouges... 3 poèmes au courrier refusés par [Sergio] Mondragón, très sec, maintenant tout revient à la normale et j'y vois beaucoup plus clair.

— Sur la poésie des *Surfaces*, je suis bien content d'être aussi sauvage qu'on le dit, content d'être affilié nulle part, et tu peux le comprendre, bien sûr, car tu sembles voir bien au-delà des apparences. J'ai passé des heures à la bibliothèque en compagnie de Schope[nhauer] et Ari[stote] et Platon et tout le reste, mais quand des espèces de crocs s'enfoncent dans ta peau ça n'appelle pas au calme et à la méditation. Par deux fois aujourd'hui quelqu'un est venu me parler au champ de courses, le premier m'a demandé : « Hey, tu travaillais pas dans une usine Studebaker ? » L'autre type était pire, il m'a demandé : « Dis-moi, t'aurais pas travaillé en tant que marchand de pain ambulant ? » J'ai fait aucune de ces choses mais j'ai accumulé tellement de boulots de ce genre que la grimace de crapaud figé sur mon visage a dû les amener à penser que oui, ce qui est le cas, ils m'ont seulement confondu avec un autre pue-la-sueur au parcours similaire. La poésie délicate et dentelée tout comme les réflexions qui vont avec s'adressent à ceux qui ont le temps pour ça. Dieu est très loin de moi, peut-être quelque part à l'intérieur d'une bouteille, et oui j'suis vulgaire, ils m'ont rendu vulgaire, et d'une autre façon je suis vulgaire parce que je veux restituer les choses telles qu'elles sont – que ce soit, le couteau qui pénètre la chair, ou bien reluquer le trou de balle d'une putain, c'est là que se trouve la poésie, et j'ai pas plus envie qu'on me prenne pour un con que de prendre les gens pour des cons. Imaginons, même, de manière subconsciente, qu'une part de moi raisonne en termes de SIÈCLES, ce qui facilite pas vraiment la tâche. Une grande part de ma prétendue bêtise, vulgarité ou balourdise sert à *éliminer* la merde de cheval. Peut-être ai-je compris que tout ce bordel sentirait plutôt mauvais si je me contentais de raconter beaucoup de choses que j'estime vraies sans les avoir vérifiées. Je pense que je pourrais me mettre les gars dans la poche. Je pense que je pourrais leur en foutre plein les yeux. Je peux débiter du vocabulaire à la chaîne comme un distributeur de tickets automatique, mais je pense qu'à la fin les

mots qui resteront seront ceux qui ressemblent aux petits cailloux, ceux qu'on pense et qu'on dit. Quand les hommes veulent vraiment dire quelque chose ils n'emploient pas des mots de 14 lettres. Demande à n'importe quelle femme. Elles savent. Je repense souvent à ce poème que j'ai lu dans un recueil vieux de plusieurs siècles, vraiment vieux, et c'est vrai que plus on remonte dans le temps plus les choses deviennent claires, simples et justes, peut-être parce que seul reste l'essentiel, peut-être parce que la postérité ne tolère que ça, ou peut-être étaient-ils de meilleurs hommes en ce temps-là, peut-être que toute la partie onctueuse et contrefaite du 18^e et 19^e siècle était une réaction à la vérité, les hommes se lassent de la vérité tout comme ils se lassent du diable, mais qui sait – bref, parmi tous ces poèmes de l'ancien temps il y en avait un qui, de mémoire, donnait quelque chose comme ça :

oh dieu
avoir mon amour dans mes bras
et retourner dans mon lit
encore !

C'est cru. Ça me plaît.

Et puis j'ai ces gens qui me disent, « Pourquoi vous allez aux courses ? Pourquoi buvez-vous ? C'est destructeur. » Et comment, que c'est destructeur. Tout comme travailler à la Nouvelle-Orléans pour 17 \$ par semaine était destructeur. Tout comme les amoncellements de corps blancs, vieilles chevilles, tibias et filets de merde dégoulinant des draps du County General Hospital de Los Angeles... les morts qui attendent de mourir... Les vieux qui s'accrochent à leur dernier souffle sans autre perspective que des murs et le silence et la tombe, qui les attend comme une fosse à ordure. Ils croient que je m'en fous, ils croient que je ne ressens rien sous prétexte que mon visage est flétri et que les yeux me sortent de la tête tandis que je parcours le journal hippique une bouteille à main. *Ils* ressentent les choses de façon si CHARMANTE, les enculés, les connards, les suceurs de citron de merde aux sourires visqueux, ils ressentent COMME IL FAUT, bien sûr, seulement ça n'existe pas les bonnes façons de ressentir, et ils finiront par s'en rendre compte... une nuit, un matin, ou peut-être un jour sur

l'autoroute, dans un dernier grondement de verre et d'acier, de vessie déchirée, dans le rose grandissant du soleil couchant. Ils peuvent prendre leur lierre, leurs éléments métriques et se les mettre dans le cul... s'il n'y a pas déjà quelque chose fourré là au fond.

Du reste, ça paye d'être grossier, mon pote, ça PAYE. Quand ces femmes qui ont lu ma poésie frappent à ma porte et me demandent de leur servir un verre, et qu'on parle de Brahms de Corrington ou de Flash Gordon, elles savent bien COMMENT TOUT ÇA FINIRA, et ça rend la conversation agréable

car très bientôt le bâtard se contentera
de marcher vers moi pour m'attraper
et me baisera
car il n'est pas né d'hier
c'est une BRUTE

Et donc, puisqu'elles attendent que ça, je fonce, et ça permet d'évacuer rapidement tout un tas de barrières et de discussions superflues. Les femmes aiment les taureaux, les enfants, les singes. Les beaux parleurs et les gentils garçons n'ont aucune chance. Ils finissent dans le placard à se branler.

Il y a un gars au travail, il dit, « Je leur récite du Shakespeare. »

Il est encore puceau. Elles savent qu'il a les jetons. Bon, on a tous les jetons mais à un moment il faut aller au charbon.

[À Marvin Malone]

5 août 1963

Alors, j'ai remonté les escaliers avec la lourde enveloppe, en pensant, ma foi ils sont probablement tous là-dedans, c'est aussi difficile que d'envoyer des éléphants dans la boue, mais j'ai ouvert la chose et découvert que vous en aviez retenu ONZE, ce qui est beaucoup quel que soit le nombre que je vous avais envoyés. Je ne sais pas trop comment vous avez jugé les poèmes restants ; je suis pas accro au fait de relire mes textes après

les avoir écrits. C'est comme s'accrocher à des fleurs fanées. On dit que Li Po brûlait les siens avant de les jeter dans la rivière, mais j'imagine qu'il savait plutôt bien faire son autocritique et qu'il brûlait seulement les mauvais ; et quand le prince se présentait et lui demandait quelques textes il dégainait les bons qu'il gardait bien au chaud – avec la peinture de la poupée mandchoue aux yeux bleus. [...]

J'espère que ça ira mieux pour votre coéditeur une fois de retour en ville... L'écriture est vraiment un drôle de jeu. Les refus sont bénéfiques parce qu'ils vous font mieux écrire ; les admissions sont bénéfiques parce qu'elles vous font continuer. J'aurai 43 ans dans 11 jours. Ça paraît normal d'écrire de la poésie à 23 ans mais quand vous allez sur vos 43 ans il faut croire qu'il y a quelque chose de tordu dans votre tête, mais ça me dérange pas – une autre clope, un autre verre, une autre femme dans le lit, et les trottoirs sont toujours là comme les vers, les mouches et le soleil ; et si un homme préfère triturer un poème plutôt qu'investir dans l'immobilier c'est son problème, et onze poèmes c'est bien, content que vous en ayez retenu autant. Les rideaux ondulent comme un drapeau au-dessus de mon pays et la bière est à marée haute.

1964

[À Jack Conroy]

1^{er} mai 1964

Merci pour ton livre *The Disinherited* que j'ai fini de lire et qui repose à ma droite tandis que je tape ceci, et que j'écoute la 6^e symphonie de Tch[aïkovsky] en buvant une petite bière ; fatigué ; ai parié sur des courses de vitesse aujourd'hui, et c'est la fortune imminente, la déchéance, ou le suicide assuré, dans tous les cas très déprimant – mais le livre, le livre, oui, il m'a bien plu, et ce qui m'a intéressé c'est qu'il montrait bien comment ça se passait pour les gens comme toi et moi, les gens qu'on a connus et qu'on connaît ; comment c'était, et comment c'est encore, me concernant. C'est l'enfer d'être pauvre, ça n'est pas un secret ; c'est l'enfer d'être malade sans une thune, le ventre vide sans un radis ; c'est l'enfer d'être malade et crever la dalle pour toujours jusqu'au dernier souffle. Les maudits boulots que la plupart d'entre nous doivent assumer ; les maudits boulots que la plupart d'entre nous doivent *traquer*, mendier ; les maudits boulots qu'on déteste de tout notre être fatigué et dans lesquels on doit malgré tout s'engager... Mon dieu, les alcooliques, les poètes, les suicidés, les toxicos, les cinglés tout ça me file la gerbe ! Je comprends pas pourquoi on doit vivre de manière aussi horrible, monotone et clairement abjecte dans un siècle où une civilisation a déployé toute son énergie pour mettre au point la force assez grande pour tous nous tuer. Je pense que s'il est possible de détruire complètement la vie alors, par le sang du Christ, il est aussi possible d'autoriser la vie à s'épanouir complètement. Et je dis bien, *complètement* ; pas juste assez pour donner à nos millionnaires et politiciens une chance de se réfugier sur une autre planète une fois qu'ils auront fini de saloper le travail ici-bas... Mais je m'éloigne de ton livre, et c'est un bon moment pour le ressortir car les mêmes boulots sont toujours là, comme la tendance à discriminer les vieux, et ce manque d'humanité qui fait d'un sans-emploi un paria social, sans la moindre excuse, sans la moindre voix, sans la moindre chance. Je sais combien il est presque impossible de survivre. J'ai travaillé pour 17 \$ la semaine en Louisiane et me suis fait virer quand j'ai

demandé 2 dollars d'augmentation de salaire. C'était en 1941. J'ai travaillé dans des abattoirs, j'ai fait la plonge ; ai travaillé dans une fabrique d'éclairage fluorescent ; collé des affiches dans le métro de New York, récuré des wagons de marchandise et nettoyé des trains de voyageurs dans des chantiers de chemins de fer ; j'ai été manutentionnaire, expéditionnaire, facteur, clochard, pompiste, briseur de noix de coco dans une usine de gâteau, chauffeur de poids lourds, contremaître dans un entrepôt de distribution de livres, transporteur de bouteilles de sang et presseur de tubes en caoutchouc pour la Croix-Rouge ; lanceur de merde, parieur hippique, fou à lier, crétin, dieu, je peux pas me souvenir de tous, mais lire ton livre m'a rappelé un paquet de souvenirs. Je me suis engagé comme cheminot pour voir du pays. Comme ça, j'ai pu aller de la Nouvelle-Orléans à Los Angeles ; une autre fois de L.A. À Sacramento. Ils nous filaient des boîtes de conserve froides qu'on devait fracasser contre le dossier des sièges ou dieu sait où parce qu'il n'y avait pas d'ouvre-boîtes. Ces boîtes de conserve froides et dégueulasses nous étaient facturées, déduites de nos chèques de paie en plus, je suppose, des frais de déplacement. Je sais pas – Je sautais toujours du train en marche. Comme la plupart. Mais ceux qui tenaient bon d'après ce que j'ai compris trimaient pendant un certain temps pour bézef. Il y avait toujours quelqu'un avec une bouteille et une paire de dés et un jour, on a pris nos tickets de bouffe qui étaient valables dans un restau sur Main Street L.A et on s'est rétamé à la bière avec 6 ou 7 autres gars puis on s'est serré la main et chacun est parti de son côté. Merde, je m'éloigne de ton livre, là, mais je veux que tu saches que dans l'ensemble j'ai bien accroché, et merci encore de me l'avoir envoyé. Je ne dis pas que tu es Jack London ; Je dis que tu es Jack Conroy, ce qui est déjà pas mal.

[À Walter Lowenfels]

1er mai 1964

[...] Je sais pas qui est Juvénal ; quand je repose *The Daily Racing Form*, mes yeux me font mal.

J'aperçois par la fenêtre une moitié de colline et la glacière compte encore 7 canettes de bière. La vie est belle.

L'écriture, la plupart des écrivains l'abordent comme une partie de jambes en l'air : juste quand ils commencent à penser qu'ils maîtrisent plutôt bien leur affaire ils se rangent des voitures.

J'espère tenir encore quelques rounds mais je sais que cette chose attend là, que cette chose nous déchire les boyaux bien avant qu'on soit mort, ce tigre, cette pute, ce voile noir, cet ongle de pied. Que le seigneur soit avec toi, et la chienlit, et le cerf-volant rose qu'un garçon fait voguer à 2 rues de là vers le nord.

Je sors faire un tour.

[À Harold Norse]

12 mai 1964

[...] Oui, tu as raison : c'est un atout d'être terre à terre et j'entends par là l'incapacité à prendre de la hauteur tandis que tu t'actives sur une femme, un poème ou sur une statue d'Himmler en cire. C'est mieux de rester souple, travailler de façon simple et sauvage et se planter comme tu l'entends. Si tu franchis 5 mètres au saut à la perche ils voudront que tu franchisses 6 mètres et tu pourrais bien finir par te casser la jambe à force d'essayer. L'opinion publique doit toujours être prise comme quelque chose d'aussi insensé qu'une rivière pleine de vomi. Une fois que tu as jeté l'opinion publique dans la corbeille à papier qu'elle ne devrait jamais quitter tu as une chance d'obtenir un bon dix et peut-être des avis partagés. Je ne parle pas de La Culture du Snobisme que pratiquent les richards, les fakirs, les tresseurs de cordes, les électriciens et les rédacteurs sportifs parce qu'ils s'imaginent avoir du POUVOIR. Ils sont aussi dépendants de l'opinion publique que des feuilles accrochées à un arbre. Moi je te parle de la dépendance qui te laisse une liberté d'agir car tu n'as pas besoin d'un bisou sur la joue de la vieille dame d'à côté, tu n'as pas besoin d'un tapis rouge ou d'effectuer une lecture devant la Société des écrivains arméniens de Pasadena. Je veux dire, on s'en branle. Plus de pages, plus de bière, plus de chance, un bon transit, un bout de fesse à l'occasion et du beau temps,

que demander de plus ? Le loyer, bien sûr. Maintenant je ne sais plus de quoi je parlais. C'est le danger de parler. Tu parles tu parles tu t'emballes et très vite tu sais plus ce que tu racontes. Je... Voilà pourquoi je me sens beaucoup mieux quand je peux la boucler.

OceanofPDF.com

1965

Antin a publié un poème de Bukowski dans le n° 1 de some/thing v.2 (1966) où figurait un dessin d'Andy Warhol en couverture.

[À David Antin]
16 janvier 1965

Merci pour l'exemplaire de *some/thing* [v.] uno [n°] 2, que vous m'avez envoyé il y a quelque temps, et qui m'est tombé des mains, mais presque tout me tombe des mains donc il n'y a rien de nouveau, toujours la même chanson, en parcourant votre revue j'ai relevé les mêmes travers qui pourrissent ce siècle – beaucoup trop mignon et malin, trop intelligent et chiant, complexe, recours aux italiques massif & excessif – Il m'est arrivé une fois, peut-être la seule – d'être très heureux, enfin, peut-être pas très heureux, mais disons que j'ai mieux respiré quand Faulkner est mort, non qu'il libérerait de la place mais parce qu'il leur donnerait moins le tournis. On a assez d'emmerdes comme ça, roulés et titillés qu'on est dans nos vies de tous les jours. Beaucoup trop, pour sûr. Et je le pense même en lettres CAPITALES. Les mecs comme vous savent rendre les imprimeurs cinglés mieux que personne. La main sur les couilles. Je vous ai joint la lettre manuscrite que je viens d'écrire dans mon état habituel. Pourquoi s'en vanter ? Je suis imbibé aussi souvent que possible et ne manquerais pas de recourir à d'autres substances si ça n'était pas si difficile de s'en procurer et si les sanctions n'étaient pas aussi radicales quand on se fait choper et puis j'ai assez d'emmerdes sur le dos comme ces serpents qui sifflent sur ma tête bon dieu de bon dieu. ce que je veux dire à propos de la lettre, z'est, merci de me la retourner si vous pouvez pas l'utiliser. Je ne garde pas de copies étant donné que les copies me font bander mou et que j'aime jouir sur la machine.

Le recours aux symboles poétiques pour obtenir un effet poétique me fait plus que jamais grincer des dents : à savoir –

comme ceci

étoile verte ¾ ¾ //
errait
/ j'ai supplié pour
qu'on m'ouvre la porte/
d'entrée

je veux dire, cessons d'enculer les mouches et
commençons à parler.

Franklyn a publié une critique sévère à l'encontre du poème de Bukowski Run with the hunted dans la revue Grande Ronde(1964).

[À Mel Buffington]
Fin avril 1965

[...] Oui, j'ai entendu parler de l'affaire Fred Franklyn par le biais de [R. R.] Cuscaden, et Cuscaden semblait abattu, scandalisé, violé par cette critique qui n'a pas peur de frapper en dessous de la ceinture (Cuscaden a publié *Run with the Hunted*). Bref, à en croire sa lettre, l'affaire Franklyn l'a vraiment affecté. J'ai pas acheté d'exemplaire pour assister au spectacle de ma mise à mort et de mes funérailles. Laissons les chiens se renifler le derrière. J'ai d'autres chats à fouetter, comme dormir, et déloger la morve séchée de mes narines, ou disons comme maintenant – reluquer cette chose en pantalon gris avec des jambes comme des pattes d'araignées et un cul large comme un bac à lessive, elle passe devant ma fenêtre et ma nouille molle se tortille comme un ver de terre devant un oiseau qui chante sous la chaleur écrasante d'un soir à Los Angeles.

Run with the Hunted remonte à un certain temps déjà, il n'empêche que je suis content d'avoir écrit la chose. Je me demande ce que le petit Freddie pourrait écrire sur *If Catches My Heart in Its Hands*, ou sur *Crucifix in a Deathhand*, dont j'ai reçu le premier exemplaire hier, l'un des 3 100 exemplaires, de nouveaux poèmes datant de la période 1963-1964. Freddy va s'en mettre plein la panse.

Il semble que pour certaines personnes la poésie devrait se faire d'une certaine façon. Pour elles, les années qui viennent s'annoncent difficiles. De plus en plus de gens débarqueront pour faire voler leurs théories en éclats. C'est difficile je sais, comme quand quelqu'un baise votre femme pendant que vous êtes au boulot, mais la vie, comme ils disent, continue.

[À Steve Richmond]
23 juillet 1965

[...] Écoute, bébé, tu peux trouver Jeffers dans à peu près n'importe quelle bibliothèque... Essaie son livre *Such Counsels You Gave to Me*, et son *Roan Stallion, Tamar and Other Poems*, mais plus particulièrement *Roan Stallion*. Jeffers est jamais aussi bon que sur les longs poèmes. Je pense aussi que Conrad Aiken, en dépit de son image plus ou moins précieuse et pantouflarde, a réussi à soulever des points intéressants. Son plus gros défaut venait de ce qu'il écrivait trop bien ; les sonorités soyeuses de ses mots éclipsaient presque leur signification, et, bien entendu, c'est la technique employée par la plupart des poètes à chier : apparaître plus profond qu'ils ne le sont, décocher de délicieuses petites flèches délicates et se mettre vite à l'abri dans leur doux logis. Pour moi, la vie devient plus vraie, mais on dirait que dans l'ensemble la poésie reste la même. Je peux piocher dans n'importe quel numéro de *Poetry* Chicago publié ces dix dernières années et j'aurais l'impression de m'être fait escroquer sans que rien ne puisse nous prouver le contraire. L'ennui, c'est qu'on accepte leur apparente supériorité et donc ils DEVIENNENT supérieurs. pourtant ils se retrouvent à écrire dans *The New Yorker* et ils meurent, on se retrouve à bosser dans les mines de charbons et on meurt, alors quelle importance ?

Le couple Webb a publié deux livres de Miller après avoir publié les recueils de Bukowski It Catches My Heart in Its Hands et Crucifix in Deathhand.

[À Henry Miller]

16 août 1965

Bon, c'est mon 45^e anniversaire, et sur ce pauvre prétexte je prends la liberté de vous écrire – même si j'ai bien conscience que vous recevez maintenant assez de lettres pour vous rendre barjo. Moi-même j'en reçois quelques-unes, assez vivantes pour la plupart et même électriques. C'est quand ils viennent à parler poèmes que ça se gâte. d'autant qu'ils joignent les poèmes. j'écoute Chopin – ouais, Zeigneur, je suis un mec réglo dans le fond, et descends ma bière tout doucement. Ai rencontré votre Doc Fink avec ses blagues sur les juifs, et aussi sa conception très laxiste du volume sonore et de l'authenticité. il s'est ramené avec la bière, sa femme, je l'ai laissé parler et lui ai donné un collage ou quelque chose que j'avais fait. C'est votre poulain mais, merde, ça n'est pas nouveau – on est un paquet à l'être.

Bref, il m'a donné un exemplaire du livre de Céline – Comment ça s'appelle ? – *Voyage au bout de la nuit*. maintenant écoutez, la plupart des écrivains me rendent malade. Leurs mots ne touchent même pas le papier. Des milliers de millions d'écrivains et leurs mots, leurs mots ne touchent même pas le papier. Mais Céline, il m'a donné honte du pauvre écrivain que je suis, j'ai eu envie de tout jeter par la fenêtre. Un foutu maître chuchotant dans ma tête. dieu, l'impression d'être redevenu un petit garçon. Tout ouïe. Entre Céline et Dostoïevski il n'y a rien, si ce n'est Henry Miller. Enfin, passé le vertige qui m'a saisi en découvrant combien j'étais insignifiant, j'ai repris la lecture, et je me suis laissé mener par la main, volontiers. Céline était un philosophe qui savait que la philosophie était vaine ; un queutard qui savait que la baise était du vent ; Céline était un ange, il a craché dans les yeux des anges et puis il est descendu dans la rue. Céline savait tout ; je veux dire il en savait autant qu'il y a à savoir quand on a deux bras, deux pieds, une bite, quelques années à vivre ou moins que ça, mais avant toute chose. bien sûr, il avait une bite. vous saviez ça, il n'écrivait pas comme [Jean] Genet, qui écrit très très bien, qui écrit trop bien, qui écrit si bien qu'il vous fait piquer du nez. ah misère, et pendant ce temps, on tire des coups de feu depuis les toits et l'autre nuit ils ont lancé un cocktail Molotov

sur Hollywood Boulevard. et vers Ivar, ce qui est assez proche mais pas assez pour en sentir le souffle sur la joue. Je travaille avec des nègres et la plupart d'entre eux m'ont à la bonne, et alors peut-être que je devrais porter un écriteau autour du cou avec écrit dessus, HEY HEY ! LES NÈGRES M'ADORENT !! mais ça ne marcherait pas non plus parce qu'ensuite un bâtard de blanc viendrait me tirer dessus. Dieu, une femme est ici en train de nourrir son enfant et tandis que je vous écris je me penche et dis, « ooooh, mange la banane, MANGE LA BANANE !! » Moi, le nourrisson difficile, bref, on doit tous passer par là. Elles sont là depuis le début de cette lettre et je fume un cigare bon marché avec ma bière et la radio allumée alors si cette lettre est confuse ça n'est pas parce qu'un singe vert est en train de m'empoigner les noix sous la table.

Bourré, un peu, comme d'habitude, oui. Chopin revit sous les doigts de... qui ? Pennario, Rubenstein ? Pas l'oreille assez bonne. Chopin repose six pieds sous terre et ils tirent des coups de feu depuis les toits et je suis assis en enfer dans une cuisine sale et bruyante écrivant à Henry Miller. une autre bière, une autre bière. Je poursuis ma théorie sur le non-renoncement ; je n'arrêterai pas d'écrire si tout revient à la normale, je n'arrêterai pas même s'ils m'envoient une chorale de putains pour distribuer des coups de pied dans mes globes oculaires pendant qu'un sextuor de batteurs efféminés tambourine un air de La Havane à faire se tortiller mon dieu sur des bongos. J'ai commencé à écrire j'avais déjà 35 ans et si j'attends 35 ans de plus il restera plus grand-chose. alors, ce soir j'ai quarante-cinq ans et j'écris à Henry Miller. ça va. Je crois que Doc Fink m'a pris pour un snob. C'est juste que j'aime pas qu'on frappe à ma porte. J'ai toujours été un solitaire. Je vais être franc ; je n'aime pas la plupart des gens – ils me fatiguent, me pompent l'air, me sortent par les yeux, me détroussent, me mentent, me baisent, me trompent, me donnent des leçons, m'insultent, m'adorent ; mais surtout ils parlent parlent PARLENT jusqu'à ce je me sente comme un chat fourré par un éléphant. disons juste que j'en retire aucun plaisir, à la longue ces choses-là me font du mal. dans les usines et les abattoirs les gens n'ont pas le temps de parler, et rien que pour ça je souhaiterais remercier la bonté de mes patrons pleins aux as. j'entends jamais leurs voix même quand ils me foutent à la porte, et de tous les fils de pute que vous avez rencontrés je suis sans doute celui qui démissionne et qu'on débarque le plus ; mais j'entends jamais leurs voix ; c'est noble c'est délicat c'est courtois, je mets

juste les voiles et ne pense même pas à tirer sur quelqu'un depuis un toit. Je me dis, bon, je vais pioncer une semaine et chercherai ailleurs. Ou alors je rentre chez moi je m'envoie un cul et bois toute la nuit. Ce genre de chose. Je m'adapte parfaitement à ce programme. Je suis une merde. mais un solitaire avant tout. et maintenant j'ai quelques poèmes publiés alors ils viennent frapper à ma porte et j'ai toujours aucune envie de les voir. La différence étant que si vous êtes un solitaire et personne, vous êtes un cinglé ; si vous êtes un solitaire et un peu connu, alors vous êtes un snob. Ils trouveront toujours le moyen de vous atteindre, peu importe la façon dont vous les esquiviez, même la femme qui est là, elle peut pas s'empêcher d'me corriger. Quoi que je dise bordel. Je peux me réveiller le matin et dire, « Bon dieu, il fait chaud. » Et elle dira, « Tu *crois* seulement qu'il fait chaud. Il fait moins chaud qu'hier. Imagine si tu étais en Afrique... » ce genre de chose.

où j'en suis ? une autre bière ? comment donc.

Maintenant la gamine veut taper à la machine. o.k., vas-y bébé, vas-y. Je l'écarte gentiment. et là voilà qui revient, « Bon dieu, je lui dis, ne vois-tu pas que j'écris à Henry Miller ? Ne vois-tu pas que c'est mon 45^e anniversaire ? »

enfin, j'espère que vous avez reçu les 3 exemplaires de *Cru (cifi)* x's. Webb m'en a donné 16 ce qu'il n'aurait pas dû faire car j'ai tendance à les distribuer à tour de bras quand je suis soûl, comme ma peinture, mais les peintures sont nazes, je crois, j'essaie toujours de faire ressortir le jaune par-dessus les autres couleurs, peut-être comme ma colonne vertébrale. Pour sûr, j'suis jaune ; j'suis jaune et j'suis coriace et j'suis crevé et j'suis bourré, et la vie fout le camp comme un pet et je le traverse en marchant. J'arrête pas de penser à [D.H.] Lawrence en train de traire ses vaches, j'arrête pas de penser à sa Frieda, je suis dingue ; j'arrête pas de penser à des visages dans les usines, dans les prisons, dans les hôpitaux. J'éprouve aucune peine pour ces visages ; c'est juste que je peux pas les sortir de ma tête. comme des baies ballottées par le vent, comme de la fiente d'oiseau sur la statue de la vie. bon dieu. une autre bière. bon, Franck à la radio maintenant. on prend ce qui passe. Bien que la Symphonie en ré mineur soit pas une mauvaise chose. Quand j'étais marié à cette millionnaire, j'étais étendu sur ce tapis dans le coltard et j'écoutais la symphonie en ré mineur de F.

(Franck), elle était assise là et m'a dit, « Je trouve que cette musique est affreuse ! » Alors j'ai su que je pouvais dire adieu au million. Elle et moi ça marcherait pas. la preuve en est, cette nuit où je la baisais dans la chambre à coucher toutes les étagères, les pots de fleurs et les bibelots m'ont dégringolé dessus, sur le dos et sur le cul. Je veux dire, je suis un bon coup, mais pas à ce point. Elle a aussi trouvé que c'était affreux quand j'ai éclaté de rire, et recommencé à la besogner en voyant le million s'éloigner s'éloigner... « Je n'aime pas les hommes qui se couvrent de ridicule, je n'aime pas les hommes qui rient d'eux-mêmes. J'aime les hommes qui ont de la fierté », elle m'a dit. Eh bien, j'éprouve le besoin de rire car je suis ridicule ; j'ai une nature éphémère, je chie et me torche le cul, suis plein de morve, de molards, d'insectes et de grands projets... mais en réalité je suis une crotte, rien qu'une crotte. Donc, il y a d'abord eu le gentleman avec l'épingle à cravate violette et la voix distinguée. Mais au bout du compte elle a terminé avec un Eskimo, un pêcheur et professeur japonais, Tami, je crois qu'il s'appelait. Tami a hérité du million ; j'ai hérité de mes couilles. J'imagine qu'ils n'écoutent pas Franck.

enfin, j'espère que vous avez reçu les livres, c'est la femme qui s'est occupé du sale boulot en allant acheter un carton d'emballage qu'elle a découpé elle-même. un ami à vous m'a dit qu'il paierait pour les livres, a dit « Je les ferais simplement passer en notes de frais. » J'ai suggéré que 5 boules par livre feraient l'affaire, et comme je touche pas plus de 10 cents par livre en droits d'auteur sur chacun des 3 000 exemplaires vendus, je me suis dit que c'était de l'escroquerie. J'imagine qu'il en est arrivé à la même conclusion parce que ça fait 2 semaines et je suis sans nouvelles. Mais ensuite je lui ai dit, « Si t'es fauché laisse tomber. » Et j'imagine qu'en somme on est tous fauché. La tombe est toujours là au bout du chemin, et pas moyen de se racheter, jamais. Une fois à Atlanta j'ai vécu dans une piaule à un dollar 25 la semaine. J'ai vécu pendant un mois avec 8 dollars. Et écrit de la poésie dans les marges des journaux dégueulasses que je trouvais par terre. Pas de lumière, pas de chauffage. Je sais pas ce que ces journaux sont devenus. Je me souviens plus ou moins de ce qui m'est arrivé. C'est normal, même quand ça devient anormal. Je brasse beaucoup de vent ce soir. Est-ce que vous lisez toujours ? Je me demande. bref, 45 ans est un âge triste. Le pire, c'était les 30 ans. J'en ai vu le bout. Je n'ai pas la prétention d'avoir du cran. Je me demande juste.

maintenant préparez-vous à la vacherie : bien sûr, j'aimerais vous rencontrer. J'aimerais vous voir assis sur une chaise en face de moi. Manque de bol. Je suis pas très porté sur la parlotte. La plupart du temps je me sens pas bien. ce serait comme un prophète qui rencontre Dieu. et alors vous traverseriez la pièce pour aller pisser, et je dirais, écoutez, Dieu pisse aussi. ne blâmez pas l'adulation. Henry, vous me voyez venir. vous êtes passé par là. je vous appelle seulement « Henry » parce que je reçois ces longues lettres d'étudiants qui radotent et persistent à me donner du « M. Bukowski » à tout va jusqu'à ce que j'aie l'impression d'avoir été kidnappé et tout ce qu'ils veulent en fait c'est me passer sur le corps. n'empêche, si vous décidez un jour de passer, yow, mon téléphone est le N0-1-6385 et l'adresse est sur l'enveloppe. mais voilà maintenant que je vous chie à la gueule, oubliez ça.

Céline, Céline, mon dieu, Céline. qu'ils aient seulement engendré un homme pareil ??

une autre bière.

bon, puisque vous êtes Céline, j'aimerais que vous sachiez qu'en dehors de l'écriture j'ai tout connu – les bancs publics, les usines, les prisons ; gardé l'entrée d'un bordel à Fort Worth, employé dans une fabrique de biscuits pour chien, incarcéré aux côtés de l'ennemi public n° 1 (quelle chance !) ; ai roulé ma bosse et me suis fait rouler ; les hôpitaux avec mes tripes à l'air ; tringlant toutes les putains et les chiennes hystériques d'un bout à l'autre du pays ; tous les boulots atroces, toutes les femmes épouvantables, j'ai absolument tout connu, et juste une partie transparaît dans ma poésie parce que je manque de couilles et ne les aurais peut-être jamais ; ils ont dit dans le dernier *La Grande Ronde Review* que j'étais vulgaire, que j'étais nul en orthographe, et toutes sortes de défauts. Je n'ai pas acheté le numéro. J'ai pas eu le courage, mais l'ai appris par quelqu'un d'autre. Ils m'ont démonté sur 5 pages et demi, peut-être est-ce une forme de consécration ?? Mais ce que la plupart d'entre eux ne réalisent pas, même si je suis effectivement nul en orthographe, c'est que j'écris souvent avec un coup dans le nez et que mes foutus doigts ratent des touches et le matin je suis trop patraque pour me relire, je parcours juste, sors la feuille, exactement comme je ferai pour cette lettre. le matin n'est pas assez fort pour supporter la nuit.

Mais au lieu de continuer, je crois que je vais m'arrêter là ; sûr et certain j'en ai probablement assez dit. Après des débuts chaotiques mon alarme est réglée sur la même heure depuis 8 ans de boulot atroce. Mais l'autre jour j'ai vendu une toile pour 20 \$. À l'aveugle. Quelqu'un m'a jeté un billet de vingt depuis une petite ville de Floride et m'a dit, « Envoyez-moi une de vos peintures. » Alors peut-être que je suis pas tout à fait mort. vous ne mourrez jamais.

[À Henry Miller]
Fin août 1965

non, je ne suis pas le genre à rendre visite, espère que vous pensez pas que j'ai l'intention de vous sauter dessus. J'étais bourré quand j'ai écrit la lettre, si ça peut m'excuser. pour ce qui est de la boisson, si ça détraque ou dévisse la tête de ma créativité, alors tant pis. Je ne peux pas me contenter de vivre minute par minute comme n'importe quelle espèce d'artiste créatif ; ce que je veux dire, c'est que j'ai besoin de quelque chose pour aller de l'avant sinon je traîne, je suis un lâche, aucune envie de franchir les portes.

Livres payés [*Crucifix*] et juste à temps (me concernant). Devais faire une révision complète des freins sur ma vieille Plymouth. Conduisais sans freins. La femme a beuglé en voyant la facture. Elle croit que je suis un pigeon. Je suis un pigeon. La voilà qui passe pour aller pisser, elle laisse la porte ouverte et je contemple ses grosses jambes raides et sans vie. Ensuite elle allume la radio. La radio est toujours allumée. Je me balade avec des bouchons d'oreilles dans ma tête en me demandant si j'aurais pas tout intérêt à sortir prendre une bouteille de vin. Comme n'importe qui – facture de gaz à payer, facture de téléphone à payer, des falaises dégringolant sur ma tête... non, non, j'écris rarement en prose, principalement parce que les refus me tueraient, toute cette énergie gâchée. J'ai pas le courage d'écrire un roman de peur que la moitié de ma vie se retrouve dedans et finisse ensuite dans un tiroir cassé. J'ai dit un jour à un magazine que j'écrirais un roman en échange d'une avance de 500 \$, n'importe où, n'importe quand. Je n'ai pas trouvé d'acheteur et n'en trouverai pas. Si j'ai l'air obsédé par

l'argent, n'allez pas croire que je le suis. C'est une question d'énergie – de transpiration. avec les poèmes je peux m'amuser sans me faire trop mal et rester maître du château, si vous voyez ce que je veux dire. La gosse s'agrippe à moi maintenant – 11 mois, elle veut taper à la machine. Elle attendra, la garce.

Essaierai de mettre la main sur [Jean] Giono ou mettrai la femme sur le coup. en attendant je ne vois personne arriver à la cheville de Céline. Cet homme avait des boulons dorés plein la tête, merde, merde, mon torse et mes bras me font mal ! Je pars demain pour Del Mar en train, ces femmes me tiennent en laisse dans ces deux pièces minuscules, et je dois prendre le large un moment : le ciel, la route, le cul d'un cheval, les arbres morts, la mer, de nouvelles jambes en action – n'importe, n'importe... Les dessins que je vous ai envoyés sont atroces. Un mauvais tour. je travaille en ce moment sur un livre de dessins qu'on m'a commandé et il restait ces deux-là que j'avais mis de côté. cet éditeur veut beaucoup de dessins et une poignée de poèmes – ce qui rend la chose agréable : un peu d'encre de Chine, un max de bière et j'en suis.



Les deux dessins ci-dessus, écartés du livre inachevé *Atomic Scribbles from a Maniac Age* (1966), avaient été envoyés à Miller.

En 1965-1966, Bukowski est apparu dans plusieurs numéros d'Intermission, une revue éditée par Cole.

[À Gene Cole]
 Décembre 1965

Merci, évidemment, pour *Intermission*. J'ai lu 2 exemplaires pour l'instant ; bons articles, mais votre poésie de remplissage aurait bien besoin d'un petit électrochoc. Ça me rend toujours nerveux de lire ces articles sur

la dramaturgie. « Une pièce doit avoir une prémisse », et tout ça. Je crains que les problèmes de nos dramaturges soient les mêmes que pour tous les autres – en clair, ils sont conditionnés, on leur APPREND la bonne façon de faire une chose. Peut-être que ça marche dans certains cas, ça peut aider les médecins ; ça peut aider les mauvais dramaturges à devenir presque bons, mais « comment procéder » ne montrera jamais la voie d'un Art, ça ne secouera jamais la vieille peau, ça nous sortira jamais de là. Si j'étais amené à écrire une pièce je l'écrirais comme bon dieu me semble et ça se passerait très bien. Ceci ne veut pas dire qu'on devrait supprimer les articles sur la dramaturgie ou les ateliers de dramaturgie. Je n'interdirai jamais rien. Laissons les gens faire comme ça leur plaît. Et chance à eux. Et s'ils sont capables de faire de l'Art et du théâtre qui dure avec ces méthodes, je serai ravi qu'on me traite de menteur.

OceanofPDF.com

1966

[À John Bennett]

Fin mars 1966

[...] Parfois quand j'ai un coup dans le nez, l'éditeur qui sommeille en moi se dilue dans mes veines, remonte, tire les ficelles de mon cerveau qui s'affaisse et des idées de magazines me viennent à l'esprit, à savoir :

(et ça n'est pas une blague) !

1 : *A Contemporary Review of Literature, Art and Music* ou et :

A Review of Contemporary Literature, Art and Music

Pas de poésie, pas de textes originaux et modernes – juste des articles, des articles vivants avec du cran sur la scène littéraire, et si possible des reproductions d'œuvres d'art. Bien sûr, j'écrirais certains des articles moi-même pour m'assurer que le canard ait du souffle et du chien. Je pense sincèrement que la demande pour un magazine de ce genre existe mais serais étonné qu'il puisse voir le jour.

2. *The Toilet Paper Review*

Qui serait tapé par mes soins sur du papier toilette (notre devise étant, « On ne s'en lave pas les mains ! ») utiliserais des copies carbone pour taper et collerais ensuite du papier toilette par-dessus du papier ordinaire et ferais un dessin de couverture différent pour chaque mag envoyé.

3 : (sans titre) mais imprimerais manuellement chaque mag à l'encre de Chine, en plus d'illustrations au pastel (toutes différentes), également une illustration originale en couverture de chaque exemplaire. J'ai appris à imprimer très vite à la main quand j'avais pas de machine à écrire et crevais la dalle et envoyais mes textes par vague d'encre. Je peux imprimer à la main plus vite que j'écris au stylo, enfin c'était le cas. [...]

Un zigoto a foutu le camp avec environ 100 de mes dessins à l'encre de Chine qu'il prétendait vouloir faire paraître dans un livre, un livre annoncé

et pour lequel il a récupéré des \$\$\$\$. Maintenant il donne plus signe de vie, mon petit public va penser que je suis un putain d'escroc. C'est pas tant ça qui me dérange, mais plutôt les longues nuits dans le cirage, debout jusqu'au lever du soleil, à rigoler tout seul, à picoler, les couilles à l'air dans la cuisine, barbouillant de l'encre partout sur moi, partout sur les murs,



BUK 165

ELEVATOR

Prévu pour le projet de livre avorté *Atomic Scribblings from a Maniac Age*, ce dessin a finalement été publié dans un magazine littéraire en 1971.

me sentais presque vivant grâce à ça, tu sais, et voir après ce salopard rafler toutes ces nuits, tous ces dessins – enterrés, déchirés. J’aimerais clouer l’un de ces étrons humains à la porte quand ils regardent par le judas mais ils doivent foutrement bien savoir que je peux pas sillonner tout le pays pour leur courir après. Plus simple de faire une centaine d’autres dessins. Donc, voilà une autre histoire triste pour tes archives. Les gens de lettres sont la dernière espèce à qui faire confiance, ne l’oublie jamais. les fourmis, les pygmées, les artistes de la branlette, les suceurs de bites, les morveux qui se mouchent dans les jupes de leurs mères, tous autant qu’ils sont – presque, presque tous. Tu dois garder à l’esprit que j’aurai 46 ans en août et même si j’ai rejoint la partie à seulement 35 ans, j’en ai vu assez en onze ans pour garder au chaud un baiser de napalm à l’intention de chacun d’entre eux. ou presque.

Ferlinghetti a publié une anthologie d’Artaud en 1965. Bukowski en a fait une critique parue début 1966 dans Los Angeles Free Press.

[À Lawrence Ferlinghetti]

19 juin 1966

[...] bon, écoute, je voulais pas m’éloigner du sujet. l’ami Artaud, j’ai trouvé pas mal de ses pensées extrêmement semblables aux miennes, en fait, j’avais le sentiment en les lisant que j’avais écrit certaines phrases–foutaises, bien sûr, mais il est l’un des rares écrivains qui me donne l’impression que je sais pas écrire du tout. Je n’ai pas cette impression très souvent.

Te fais pas de bile pour les critiques français, ces bâtards nous prennent systématiquement pour des ânes – c’est une tactique qu’ils utilisent depuis des siècles, c’est une chasse aux sorcières et un coup de pute.

C’est ton meilleur bouquin, ton meilleur, une massue avec des jambes et des yeux. En attendant, je prends mes couilles cabossées dans la main et

frissonne au soleil.

Jean et Veryl Rosenbaum ont publié la poésie de Bukowski dans plusieurs numéros de la revue Outcast entre 1966 et 1968.

[À Jon et Lou Webb]
11 juillet 1966

Oui, Rosenbaum a reçu le numéro Ole avec le poème qui lui était destiné. Il m'a écrit. J'ai la lettre ici quelque part.

*Gloire à toi Hank ! Roi des canettes de bières,
Je m'attendais vraiment à être insulté par ton poème dans Ole en réponse au défi littéraire et superbe texte que j'ai publié dans Outcast #1. Aussi ai-je été déçu d'apprendre que tu disais seulement Ouch. C'était si faible peut-être n'était-ce même pas un Ouch, mais un pet. Ce n'est pas tellement ton approche superficielle de la situation qui m'a ennuyé mais plutôt le fait que tu aies perdu ton punch. d'ailleurs tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas écrit un poème valable depuis It Catches – en dépit de la campagne médiatique dont tu as bénéficié pour les 2 suivants ! Veryl et moi sommes deux de tes plus grands fans et ton déclin artistique depuis toutes ces années nous inquiète, en dépit de ta divertissante popularité. Je pense que tu es au-dessus du lot. Es-tu au courant que la police d'assurance de ton bureau de poste couvre 50 pour cent des frais d'une psychothérapie ? J'aimerais que tu fasses quelque chose pour te déboucher, sachant que nous avons besoin de toi et attendons des choses fortes pour les futurs numéros de Outcast.*

Jean

Sur papier rose avec un en-tête *Outcast*. dans le dernier numéro de leur maudit *Outcast* ils ont laissé passer mon poème avec 3 mots mal orthographiés ou peut-être juste 2, pas des fautes de mon cru mais un « os » à la place d'un « es » et tout ça. Les autres poèmes (écrits par d'autres)

n'étaient pas mal orthographiés. inutile de ressasser cette histoire indéfiniment, mais voilà encore un épisode au terme duquel me frotter à Jean me laisse un sale goût dans la bouche. et pour un homme qui n'a pas été insulté, seulement déçu par un poème, il affiche dans sa lettre des manières et un rire assez jaunes. je n'ai pas besoin d'être psychiatre pour comprendre qu'il l'a mauvaise. mais j'en ai ma claque de marchander avec cette dinde. au passage, il y a une demi-douzaine de polices d'assurance différentes à la Poste, du moins celles auxquelles les employés ont droit. tous leurs taux varient, y compris la prise en charge des frais de « psychothérapie. » le bon docteur adore amener le sujet de la Poste sur le tapis – il sait que ça me rend malade et ça semble l'amuser. aussi, je ne saisis pas la phrase « Je pense que tu es au-dessus du lot. » ça semble avoir été jeté dans la lettre entre deux phrases qui n'ont rien à voir. suis-je le *seul* à être cinglé ? Um, um, umm. [...]

l'idée d'un possible 3^e livre de Bukowski chez Loujon en 67 ou début 69 est sans doute ce qui m'empêche de tomber raide mort dans la rue. juste l'éventualité que ça se fasse est une motivation suffisante pour continuer à démolir des murs de papier, coucher avec des femmes qui me débectent et marcher sous ce putain de tableau d'affichage au soleil avec des trous dans mon âme et dans mes poches. Umm. En tout cas, c'est bon de recevoir un signal de ce genre aussi tôt. Je peux prendre mon temps, taper des trucs à la machine, recevoir des acceptations de 2 douzaines de revues littéraires, et au courrier aujourd'hui, des lettres de deux mags européens qui veulent voir mon travail, et mes doigts glissent sur le papier, sur les touches. J'écris pas la même chose ou de la même façon qu'à l'époque de *It Catches*. Ça dérange certains d'entre eux, mais pour moi c'est seulement normal. Quoi que j'écrive, bien ou mal, ça doit être moi, aujourd'hui, ce que c'est, ce que je suis. Les piaules d'ivrognes et les poèmes sur les putains étaient très bien en leur temps. Je peux pas continuer encore et encore sur ce mode-là. Les Américains veulent toujours une IMAGE à laquelle se raccrocher, quelque chose à étiqueter, à mettre en cage. Je ne peux pas leur donner ça. soit ils acceptent ce vieil homme avec des trous dans ses chaussettes, se frottant les yeux et rêvant d'Andernach, à 4 h de l'après-midi, soit ils ne prennent rien du tout. Le dernier poème que

j'écrirai de la journée sera le poème que j'ai besoin d'écrire à cet instant précis. Je m'accorde cette liberté. [...]

non, [John] Martin n'est pas du genre à se mettre en avant. J'essaie de le faire parler plus de lui-même et de ce qu'il fait. son éditeur est un vrai cul serré. demandez à Martin de vous dire un mot sur son éditeur à l'occasion. il y avait un de mes poèmes avec le mot « fuck » à l'intérieur. il a tout mis en page à l'exception de ce mot. a dit qu'il pouvait pas le faire. l'avait jamais fait. a suggéré à Martin qu'ils se procurent un petit tampon et le recouvrent d'une marque. mon dieu, le poème est jamais passé. C'était au-dessus de ses forces. il trouve que mes poèmes sont « réellement sadiques ». Dieu tout-puissant, quel monde de sinistres petites frappes.

[À Harold Norse]
2 août 1966

[...] Creeley, oui, difficile d'affecter sa joie de vivre, mais me semble qu'il devient désespéré – a récemment écrit un poème sur la fois où il a regardé une femme pisser dans la baignoire, elle a pas vraiment pissé, elle a commencé à pisser et elle a rougi, pissant juste après qu'il l'avait baisée – à ceci près que Creeley ne baise pas il fait l'amour, mais le poème ne fonctionnait pas car on sentait qu'il forçait le trait dans l'espoir de passer pour un homme. C'est aussi mauvais que moi essayant de me faire passer pour Creeley, disons :

Je, la poussais sur la balançoire
dans le parc, ma fille, le ciel était là,
ma fille sur la balançoire, c'était dans le
parc, et un jour, j'ai pensé, tandis qu'elle s'envolait dans le ciel :
j'irai là-bas avant elle
crac.

[À Michael Forrest]

Fin 1966

[...] Je taille dans la pierre non parce que ça dure mais parce que c'est là et que ça ne répond pas comme une femme. Je taille dans la pierre parce que les 2 ou 3 braves hommes d'un monde à venir me ramasseront et riront. C'est suffisant – mes siècles ne m'ont pas donné cette satisfaction.

J'estime que pour (ou en dépit de) mes 46 années en enfer j'ai conservé le glorieux petit éclat d'un crachat de cancrelat rêveur + un rire fêlé (peut-être) sous mon gros orteil de doigt de pied gauche, ce qui me situe à mi-chemin entre le suicide et la rage de vivre.

C'est un juste milieu. Bien sûr, les intermédiaires ne sont ni vigoureux ni publiquement ou artistiquement fracassants (victorieux) ou sympathiques. La plupart de mes poèmes parlent de moi, traversant simplement une pièce avec le sentiment d'être heureux/triste (ici pas de termes adéquats) tout en sachant que la pièce + moi nous inscrivons dans le moment présent. J'ai lu, je crois, quasiment tous les livres, mais pourtant j'aurais aimé que quelqu'un quelque part *me* le dise. N[ietzsche], Shopenhauer, le prétentieux charmeur de foules Santayana. N'importe qui.

OceanofPDF.com

1967

[À Darrell Kerr]

29 avril 1967

[...] Je veux dire, pour moi, une grande partie de l'action réside dans la Création, roulure de capitaliste. Que tu me parles de baise, de correction, d'écriture ou de peinture, c'est pareil. 2 mecs qui parlent ensemble je vois pas l'intérêt.

écrire un poème est une chose singulière.

Après je suis pas un snobinard qui pense que sa merde ne schlingue pas mais entre les beuveries et les boulots qui me tuent à petit feu, le temps qui reste, ces une ou 2 heures, j'aime les employer à ma sauce.

Donc je fais pas de lectures de poésie, je vais pas aux rassemblements, les Love-Ins, les Freak-outs, et tout ça.

À la base j'ai toujours été un « solitaire ». Il y a des gens comme ça, de nature, par psychose ou je ne sais quoi, qui sont à l'agonie dans la foule et se sentent mieux tout seuls. TU DOIS AIMER c'est un peu l'affaire du moment, et je crois que lorsque l'amour devient une obligation, la haine devient un plaisir, ce que j'essaie de t'expliquer c'est que j'ai perdu assez de cases et qu'une visite de ta part ne résoudrait absolument rien, particulièrement si tu débarques avec un cubi de rouge quand j'ai l'estomac en vrac. J'ai presque 47 ans, 30 ans de boisson derrière moi et plus beaucoup de temps devant moi, des séjours à l'hôpital en perspective. Je suis pas en train de jouer la carte de la pitié, c'est juste que certaines des choses que voient les jeunes aujourd'hui, comprennent maintenant (et tout un tas d'autres qu'ils ne comprennent pas), j'en ai fait l'expérience en 1939 du temps où la Guerre incarnait le Bien, où la Gauche était Belle et tout ça. Quand Hemingway avait fière allure et des gars du coin foutaient le camp pour rejoindre la Brigade Abraham Lincoln. Les jeunes sont toujours excités ; moi, je ne l'étais pas. le cadre de la photo ne cesse de changer et si tu cours en direction de chaque illusion de soleil levant, tu risques de tomber sur un paquet d'étendues de sable et de voies sans issue. Un homme doit pouvoir se forger ses propres opinions s'il le peut ; ce n'est pas en

pépiant comme un singe dans le parc ou dans l'obscurité qu'il y arrivera. En fait, il n'y a pas grand-chose qui l'y aidera. Je n'y arriverai pas avec une machine à écrire et tu n'y arriveras pas avec une librairie. Si le monde venait à changer ce serait parce que les pauvres le sont foutrement trop, qu'ils sont putain de trop nombreux et que le peu de gars pleins aux as qui possèdent le pouvoir prendront peur, parce que si tu as trop de pauvres sur les bras et qu'ils n'en voient plus le bout, tous les journaux de propagandes du monde ne suffiront pas pour les convaincre qu'ils ont de la chance, que la pauvreté est sacrée et que la famine les lavera de tous les péchés. Si ces gens votent en masse, les choses vont être amenées à changer et s'ils n'obtiennent pas la majorité les émeutes seront toujours plus grandes, sanglantes, bouillantes, infernales. Je n'y connais rien en politique mais c'est assez simple à observer. après, les gars au pouvoir ne sont pas débiles, ils tenteront simplement de leur donner de quoi grignoter, juste assez de miettes pour les retenir. ensuite la bombe pourrait aussi résoudre pas mal de problèmes. tout ce que les élus ont à faire c'est attendre qu'il y ait un endroit où se cacher dans l'espace et laisser le bordel faire le reste. là où il faut. ils reviendront quand les équipes de nettoyage auront nettoyé les ossements. d'ici là, je m'assois devant ma machine à écrire, et j'attends. [...]

il est dangereux de trop s'éloigner de la forme du poème, le format poétique (merde, en regardant par la fenêtre à l'instant je viens de voir un petit lot sortir d'un taxi ow ow ow ow jupe taille haute collants en nylon doux jésus sa silhouette oscillait au soleil et le vieux dégueulasse s'est pressé à la fenêtre en écrasant des larmes de sang) rend le texte fort en bouche, soyeux au toucher, une corde de guitare en nylon pour l'âme brisée, o o ouais, mais une fois en passant je m'extrais de la forme poétique pour le plaisir d'ouvrir ma gueule. Je suis seulement humain, « beaucoup trop humain », comme disait jadis un vieux philosophe poussierisant. parfaitement. poussierisant. les vers de terre aussi s'envoient en l'air. [...]

J'ai cru que j'avais gagné le prix Pulitzer. Webb m'a dit l'année dernière que des gens l'avaient contacté, que *Crucifix* avait été nommé pour le Pulitzer. bon, soit Webb était bourré soit quelqu'un d'autre l'a eu. l'ont probablement refilé à quelque prof de fac obèse ayant torché des rondeaux

en rimes dans l'espoir de prouver qu'il avait de l'esprit. écoute, à un moment va falloir que je mette un terme à cette lettre. tu pourrais croire que je suis bourré ; ai même pas bu une bière en 2 jours. très bien. commence à faire nuit. Los Angeles est une Croix. et on est tous cloués là, stupides petits enfants du seigneur. 6 heures de l'aprême. de la musique chinoise à la radio, sobre, sobre, sobre.

[À Ronald Silliman]
Mars 1967

[...] J'ai lu les critiques – Winters, Eliot, Tate, et tout ça, La nouvelle critique, La nouvelle nouvelle critique, les revendications de Shapiro, l'intégralité de la bande de *Kenyon*, la bande de *Sewanee*, j'ai passé la moitié d'une vie à lire les critiques, et même si le contenu me paraissait prétentieux je trouvais d'une certaine façon le style agréable, et maintenant c'est gentil à vous de me dire que les meilleurs d'entre eux essaient de traduire en vers « la dignité humaine, le respect de soi, le genre de fierté qu'on trouve chez un étalon libre et sauvage ». Ça me semble aussi bidon que le trou du cul d'un cheval en caoutchouc mais si c'est votre intuition et/ou votre opinion, elle vous appartient, et très bien.

« SI TOUT LE RESTE EST AFFREUX, EST MORTEL, ALORS N'EST-CE PAS NOTRE *DEVOIR* D'ÊTRE MAGNIFIQUES ? » Me criez-vous en lettres capitales. Ronald, « devoir » est un gros mot, et « magnifique » un mot humiliant. si vous voulez faire mordre la poussière à quelqu'un – demandez-lui juste d'être « magnifique ».

[À John Bennett]
Septembre 1967

le petit monde des revues me fait l'effet d'une bête malade. Il y en a 3 ou 4 bien, et après ça, rien. L'autre jour une revue, *Grist*, a remplacé dans mon poème le mot « maquette » par « jaquette » ce qui dans le contexte me

faisait passer pour une tante. Ils peuvent avoir leur club, leur méthode, mais pourquoi m'obliger à les rejoindre ? Me sens pas très bien, de toute façon. je leur ai écrit à ce sujet. Ensuite il y a des douzaines d'autres revues qui ont accepté mes poèmes, tout ça pour ne jamais sortir le moindre numéro, et ne JAMAIS me renvoyer les textes. Je ne garde pas de copies, je ne pense pas que mon travail soit si précieux, mais c'est une chose dégueulasse, cette manie qu'ont les petits gars des revues aux grands idéaux de se révéler des salopards, des pédés, des fakirs, des chtarbés, des sadiques, et caetera et caetera. Le problème est que la plupart de ces garçons sont très jeunes. une petite revue semble une affaire dramatique à leurs yeux, l'Art, détruire les vieilles barrières, hurrah pour l'audace, et tout ça. Mais pour commencer, la plupart d'entre eux sont de mauvais éditeurs, fauchés, ils s'attendent à ce que leur petite affaire soit rentable ; n'aiment pas travailler, pour la plupart, et sont de mauvais écrivains, pour la plupart ; et puis se lassent, envoient tout chier. J'ai perdu un livre de poèmes et de dessins à cause de petites merdes de ce genre, aux alentours de 300 poèmes, parfois je me dis que je préférerais avoir affaire à la compagnie de téléphone, la compagnie de gaz, la police.

[À Robert head]

18 octobre 1967

[...] Pour en revenir aux poèmes anti-guerre, j'ai été pacifiste il y a très longtemps, à une époque où ça n'était pas très bien vu de l'être. seconde guerre mondiale, il y avait de quoi se sentir très seul pour le coup. il semble que du point de vue intellectuel et artistique il y a les bonnes et les mauvaises guerres. À mon sens, il y a seulement de mauvaises guerres. Je suis toujours anti-guerre et anti tout un tas d'autres choses, mais je repense toujours à l'autre situation, et comment les poètes et les intellectuels passent comme les saisons, et le peu de confiance et d'engagement qu'il me reste, je les garde pour moi, ce qu'il en reste, et quand je vois désormais les longues files de manifestants, je sais que leur courage n'est qu'une sorte de courage semi-populaire, agir pour la bonne cause entouré des bonnes personnes, c'est si facile maintenant, où diable étaient-ils quand on m'a jeté en cellule,

en pleine seconde guerre mondiale ? C'était très très calme à l'époque. Je ne fais pas confiance à la bête humaine, sale Gueule, et je n'aime pas les foules. Je bois ma bière, tape à la machine et j'attends.

[À Harold Norse]

21 octobre 1967

[...] p.s. – lettre à chier, de toute façon, concernant Ginsberg, c'est évident qu'il a accepté la ferveur de la foule (il y a longtemps de ça) et c'est dangereux parce qu'une fois que la foule te donne sa ferveur et que tu l'acceptes, ils commencent à te chier sur la tête. mais Allen ne réalise pas. Il pense qu'il a assez de peps pour surmonter tout ça. aucunement. sa barbe sort du lot et tend à le sauver mais on ne peut pas écrire de la poésie avec une barbe. c'est à peine si j'arrive à lire ses textes maintenant. ses histoires de DIEU autoproclamé et de LEADER à la mords-moi-le-nœud sont simplement rasoirs et orientées. et puis il a fallu qu'il s'affiche avec Leary et Bob Dylan, les faiseurs de gros titres. succession de mauvais choix. tout ça est évident, mais personne n'y trouve rien à redire, principalement parce qu'ils ont un peu peur d'Allen tout comme ils ont un peu peur (encore plus peur) de Creeley. ce milieu est une mascarade, un peu comme un film d'horreur – tu as vraiment envie de te marrer mais l'air est vicié. Je pense que tous ces comportements sauvages et tordus ont quelque chose à voir avec les États-Unis d'Amérique, même si j'en suis pas certain. Seigneur, est-ce que les Européens peuvent déconner à ce point ? J'imagine qu'ils en sont capables, mais pas avec autant de constance et de précision.

[À Harold Norse]

3 novembre 1967

[...] rien que pour ça, *Evergreen* [Review] et Penguin, c'est bon, on a le droit de prendre un peu de lumière de temps en temps juste pour le plaisir d'empêcher les ânes et les escrocs de prendre *complètement* leur pied, on

doit toujours se souvenir d'où on vient et de quoi il retourne, la tête doit rester sur les épaules, un champion doit toujours avoir en tête le combat suivant, le souvenir du précédent ne lui permettra pas de finir le premier round. écrire est une forme de survie, une nourriture, une vitamine, une boisson, une baise torride. en plus d'écrire cette machine nettoie et broie, assainit et prie. personne ne me demandera jamais d'être candidat à la présidence pour un parti du genre De l'herbe pour Tous. j'ai eu ma part de sales boulots, et si c'est une divinité qu'ils veulent ils ont qu'à s'en chercher une à l'église du coin. Tout ce dont j'ai besoin c'est du papier, des rubans de machine à écrire, quelque chose à bouffer et un endroit où squatter – avec de préférence une fenêtre qui donne sur la rue, pas de chiottes sur le palier et une proprio avec de belles jambes qui lui font chuintier les cuisses et derrière laquelle on peut se glisser de temps en temps, elle contre moi, ici et là.

[À Harold Norse]
1er décembre 1967

ai reçu le n° 50 d'*Evergreen* aujourd'hui avec mon court poème à l'intérieur, tout à la fin, la chose tutoie de grands noms, comme tu peux le constater : Tennessee Williams, John Rechy, LeRoi Jones, Karl Shapiro, William Eastlake... mais les textes sont tous mauvais, à l'exception du mien et d'une pièce de Heathcote Williams vraiment bien, *The Local Stigmatic*, qui a été jouée pour la première fois au Théâtre Traverse d'Édimbourg... quel que soit son nom, bref, c'est bien écrit. Mais l'article de Rechy était vraiment mauvais et ceux de Williams et Shapiro presque autant. mais tout ça je l'ai appris il y a longtemps – les auteurs célèbres ont écrit de bonnes choses à une époque mais ne font plus rien de potable depuis des lustres et continuent à vivre sur leurs noms, leurs réputations, et leur public et les magazines mangent leur merde. les dieux m'ont béni en me laissant dans l'anonymat : je continue de tirer les mots du canon – ce qui vaut mieux que des mots dégoulinant d'une bite molle au compte-gouttes. enfin, malgré tout, figurer dans *Evergreen* m'a été profitable car ça m'a

appris que tout ne vaut rien, que rien ne vaut tout, et qu'il faudra toujours lacer ses godasses si on a des godasses et générer sa propre magie si le besoin se fait sentir. Je suis surtout préoccupé par le poème plus long que j'ai fait pour eux sur la corrida et j'espère qu'il rendra sur papier tel que je l'avais imaginé. L'avantage avec *Evergreen* c'est que tu pourrais ramener à la vie quelqu'un que tu n'aurais jamais pu atteindre autrement, mais je m'égare, l'essentiel est bien sûr de pouvoir écrire à sa sauce, assaisonner le plat, quel que soit l'endroit où on le sert. Il y a des vérités élémentaires, parfois, je crois, et la plupart du temps on les oublie. ou on s'en lasse ou on les brade. J'écris probablement toute cette merde au sujet d'*Evergreen* parce que j'ai mauvaise conscience et crains d'avoir un jour à vendre mon âme pour figurer dans leurs pages lisses. d'un autre côté, on éprouve comme une joie enfantine au moment d'ouvrir la grande chaussette de Noël remplie de friandises. c'est pas désagréable. après tout, une fois que le poème est bouclé, on est jamais que des vulgaires marchands de tapis, et qui ne préférerait pas se retrouver dans *Evergreen* plutôt que dans *Epos*, *A Quarterly of Verse* ? peut-être que les véritables hommes d'honneur ne sont pas encore arrivés, peut-être qu'on en est encore au stade de la chrysalide, et pire, qu'on nous arrachera de nos putains de cocons avant même que notre heure soit arrivée, ah. umm. j'ai certainement toutes les faiblesses d'un gang de marins déscolarisés qui descendent de bateau après avoir passé 90 jours en mer sans dormir avec de tout petits yeux. bon, je n'ai pas la prétention d'être une créature à l'image du Christ, et de toute façon ça ne vaudrait pas une crotte de chat d'être une créature à l'image du Christ, tu penses pas ? moi je pense pas.

1968

[À Jack Micheline]

2 janvier 1968

[...] Oui, tu as raison – le monde du poème est du genre à péter dans la soie et dominé par de doux imposteurs, *Poetry* (Chicago), qui, il y a très longtemps, fut un bon magazine est maintenant une fabrique de mensonges et le rade préféré des poètes flasques et bidons, les sales truqueurs, mais ils nous surveillent – ils viennent chez moi et sonnent à la porte, ils veulent jeter un œil à la créature et voir de quoi elle est faite. Mais ils ne voient rien – un pet aux yeux rouges échoué sur le canapé avec une gueule de bois, qui parle comme un vendeur de journaux à la sauvette. [...]

Célébrité + immortalité sont des jeux qu'il faut laisser aux autres. Si on n'est pas reconnu quand on marche dans la rue, c'est une chance. Du moment que la machine à écrire fonctionne la prochaine fois qu'on s'y colle.

Ma petite fille m'aime bien et c'est déjà beaucoup.

[À Charles Potts]

26 janvier 1968

[...] J'aime L'ACTION. Je veux dire, tu sais comme certaines des revues sont lentes à se mettre en place, quelque chose de très étouffant là-dedans – yawn, yawn, oh mama, pourquoi faire ça ? Tu sais. J'imagine que beaucoup d'entre eux attendent des donations ou des miracles, ça n'arrivera jamais ; ils pourraient aussi bien l'admettre et se bouger un peu. C'est une des raisons pour lesquelles je fais cette chronique hebdomadaire pour *Open City*. ACTION, ça saute direct de la machine à la page. Je l'envoie à [John] Bryan, ZAP, ça EXPLOSE, un truc n'a pas besoin d'être taxé de journalisme sous prétexte qu'il s'inscrit dans l'instant, en matière d'art le bon et le moins bon voient le jour en même temps. je veux dire la

dimension temporelle n'a rien à voir là-dedans. l'explique pas très bien, voudrais que cette lettre parte à la levée de 17 heures.

En 1967, Bukowski a postulé sans succès pour une bourse de la National Endowment for the Arts.

[À Harold Norse]
20 avril 1968

[...] ai demandé à Carolyn Kizer un autre formulaire de candidature pour tenter à nouveau, sans trop y croire, de décrocher une bourse. J'ai entendu parler de ceux qui l'avaient touchée et cru comprendre que c'étaient pas forcément des lumières – je veux dire, niveau talent. Certains auraient également reçu des bourses sans avoir postulé, certains les auraient même refusées. J'imagine qu'ils côtoient pas d'aussi près que moi la misère et la folie. un pied dans la tombe. Bon, pas de nouvelles de cette chère Carolyn, je suppose que ça prend du temps, mais on m'avait répondu si rapidement la dernière fois, avec une belle et longue lettre, qu'est-ce qui s'est passé ? On se pose parfois des questions sur des choses qui se passent dans les hautes sphères et en souterrain, des choses dont on n'a pas idée. J'imagine qu'un X a été tracé sur mon dos. Je suis bon pour le boucher. le F.B.I. est venu l'autre jour, pour interroger les voisins et le proprio sur mon compte. il me l'a dit. comme je bois des coups avec lui et sa femme, ils me tiennent au jus. [Douglas] Blazek m'a dit qu'il y a un ou 2 ans le F.B.I. était aussi venu le voir pour lui poser des questions sur moi. tu savais que la National Fondation est financée par le gouvernement ? ça pourrait expliquer le silence de Carolyn et peut-être que je t'ai mouillé aussi. t'ai raconté je crois qu'un gros bonnet de la Poste m'avait fait passer un interrogatoire dans une grande pièce sombre où j'étais installé au bout d'une table immense juste éclairée par cette petite lampe. Un vrai truc de nazi façon Kafka. il m'a dit qu'ils aimaient pas ma chronique « Notes of a Dirty Old Man. ». « Dois-je en déduire que les responsables de la Poste sont les nouveaux critiques de la littérature ? » j'ai demandé. « euh, non, ça n'était

pas notre intention. » sans blague. alors il m'a dit, « si vous vous étiez cantonné à la poésie et aux livres de poésie vous n'auriez eu aucun problème. » « mais ça... » et il a pointé du doigt la revue avec ma chronique, et laissé le silence parler pour lui. c'est l'écriture en elle-même qui les emmerde, même si je suis à peine obscène. Ils savent pas comment me coincer, alors on continue à se serrer la pince comme si de rien n'était. mais je sais qu'au premier faux pas ils me tomberont dessus pour me briser le cou. en attendant, ils espèrent que toute cette histoire me rendra parano, que je sursaute au moindre bruit et fasse tomber par inadvertance mes réserves de chance au fond des chiottes. ça pourrait bien arriver. d'ici là, j'ai dit au peu de personnes que je connaissais qu'elles pouvaient prendre leurs distances si elles le souhaitaient. et c'est incroyable. le peu à qui je l'ai dit j'en entends plus parler. la plupart des gens, ai-je découvert, dans le fond sont des merdes. Je suis le vieux clébard qu'on abandonne sur une aire d'autoroute.

[À d.a. Levy]
16 juillet 1968

[...] Reçu aujourd'hui le paquet avec *The Buddhist [Third Class Junkmail] Oracle*. Mille mercis, sûr. le papier dégage un parfum singulier. je suis sûr que tu as découvert ce que j'ai découvert – que le royaume de la poésie est très bien tel qu'on l'a façonné, mais tellement d'entraves, plus de la moitié des poèmes acceptés sont jamais publiés et simplement enterrés par de petits mécréants assoupis sur les hauteurs de Peoria... Pendant ce temps, ces papiers donnent de l'ACTION IMMÉDIATE que l'on peut VOIR SENTIR... RESSENTIR ENCORE ET ENCORE... qui diable veut pourrir et attendre ??? on travaille de toutes nos mains... chaque minute compte.

OceanofPDF.com

1969

Dombrowski a publié le livre de Hugh Fox, Charles Bukowski. A Critical and Bibliographical Study, paru en 1969. C'était la première étude critique conséquente du travail de Bukowski.

[À Gérard Dombrowski]

3 janvier 1969

[...] le livre que Fox a fait sur moi – bon, j'ai passé quelques soirées avec le gars, et si tu veux du ragot qui pue – il me revient pas. c'est un pur produit universitaire avec les couilles coincées dans la braguette de son enseignement. peut-être mon ressentiment vient de ce que les soirs où on a bu des coups, le salopard a fait toute la conversation, et qu'une grande part était du flan, du vent, la plaie, un pot-pourri de rancœurs et critiques d'un prof d'anglais de seconde zone... le genre à dire qu'il fait l'amour, le genre à s'être jamais envoyé en l'air. je me suis demandé ce que les gars vivant dans des piaules à 5 dollars la semaine, sur des bancs publics ou à l'Armée du Salut en auraient pensé...

Tu sais, le gros problème, jusqu'à présent, c'est qu'il y a toujours eu d'énormes différences entre la littérature et la vie, et ceux qui font de la littérature n'ont pas intégré la vie à leurs textes, et ceux qui sont pleinement dans la vie se sentent exclus de la littérature. Il y a eu quelques exceptions notables à travers les siècles, bien sûr – Dos[toïevski], Céline, le Hem[ingway] des débuts, le Camus des débuts, les nouvelles de Tourgueniev, et il y a eu Knut Hamsun – *La Faim*, tous ces livres – Kafka, et Gorki dans sa période de rodage pré-révolutionnaire... quelques autres... mais la plupart peuvent être rangés dans un terrible sac à merde, et depuis 1955 on sent plus que jamais des relents de ce sac à merde. Bien sûr on nous a jeté tout un tas de crottes au visage et on a eu le temps de les avaler (officiellement), mais on se retrouve maintenant à un stade de flétriiture totale et il n'y a pas eu d'avancées depuis des années parce que tous les bons écrivains écrivent foutrement bien mais de façon très semblable bon

dieu, et donc on entre maintenant dans une nouvelle ère ????... Pas de GÉANTS.

Bon, peut-être qu'on n'a pas besoin de GÉANTS. De toute façon, les géants ne semblent pas nous avoir beaucoup tirés vers le haut. hein ? Mais alors, dans ce cas, la figure de l'écrivain compétent et *humain* commence à sérieusement me fatiguer aussi. j'imagine que la réponse se trouve quelque part là-haut dans le ciel en salami, et je parle de l'esprit, pas de ces idiots qui n'ont que la lune à la bouche. La première atrocité sur la lune, la première guerre ne sera pas longue à venir. Peut-être que la première atrocité fut d'avoir posé le pied sur cette terre immaculée.

enfin, tu m'as demandé ce que je pensais du livre de Fox sur ma gueule. tu veux la vérité ? c'est chiant, cul serré, académique, et sans audace. comme regarder des grenouilles de bénitier prier pour que leurs nénuphars décollent. chiant ; je l'ai dit deux fois ; je le dirai trois fois : chiant, chiant, chiant. LE MESSAGE POÉTIQUE ou sa FORCE était complètement noyé dans le prêchi-prêcha de cela se range ici et ceci se range là – : ceci appartient à telle école, et cela appartient à cette autre. Rien à foutre. de la maternelle à la fac, j'ai dû faire face à des gosses qui me martyrisaient, ils me suivaient, se moquaient de moi, me provoquaient, mais ils n'étaient jamais seuls, moi je l'étais, et ils savaient que j'avais quelque chose enfoui au fond de moi. ça les rendait fous ; ça continue.

Bergé a soumis sa poésie à la revue Laugh Literary and Man the Humping Guns, coéditée par Bukowski et Neeli Cherkovski de 1969 à 1971.

[À Carol Bergé]
25 février 1969

Ah, merde, Carol, ces trucs ne sont pas très bons. Je suis assis là dans le coltard + il pleut, ça fait des jours qu'il pleut, et ces trucs ne sont pas très bons.

Les passages vraiment mauvais de « Edges » :
« Douce poignée de main »

« Faibles échappatoires »

« Couteau vengeur »

Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Carol ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel que tu me donnes ?

Et pas d'enveloppe de retour ?

« Edges » reste le meilleur de tous.

Mais ta dernière phrase horrible. Du romantisme de littérature française du 19^e siècle. C'est quoi ce bordel. Tu sais ça.

J'ai l'intention de faire une bonne revue. Et pour y parvenir il faut parfois se montrer cruel et se montrer cruel signifie parfois être dans le vrai.

Thomas est devenu ami avec Bukowski après avoir accepté deux de ses poèmes pour le n° 2 de la revue Notes from Underground, dont il a été le rédacteur en chef invité en 1966.

[À Harold Norse]

26 février 1969

[...] L'Honorable Honorable John Thomas, le bien élevé, le cultivé, beaucoup trop cultivé, me dit très solennellement après coup, « vous devenez lourd quand vous êtes ivre, Bukowski. » Il *faut* toujours qu'il m'appelle Bukowski comme si on était devant un public et qu'il fallait nous identifier. J.T. a des mots, des idées plein la tête, très bien organisé, mais placide, un art placide, puissant et organisé, mais placide, une mitrailleuse de compétition montée sur un trépied brillant qui tire ses précieuses balles, faites de Pound, Olson, Creeley, toujours le même sable sec, pourtant j'ai écouté le bonhomme parce qu'il peut se montrer comique à sa façon. Le nez dans ma bière, quand je lui dis que la Vie, est tout bonnement horrible, les gens, la société, la mort à la fin, tout le bazar, il me répond, « vous n'avez jamais signé le moindre *contrat*, Bukowski, stipulant que la VIE doit être belle. » Et ensuite il se penche en arrière et s'humidifie un peu les lèvres, il gagne sa vie avec sa langue, ses lèvres et sa bite, une femme des plus magnifiques l'entretient tandis qu'il se la coule douce avec sa grande barbe,

ses grosses miches et ses blue-jeans. il y a de quoi l'admirer, et, dans une moindre mesure, le mépriser. Je lui ai dit que je te considérais comme le plus grand poète vivant et il s'est contenté de renifler (Je pense qu'il veut vraiment m'entendre dire que c'est lui) après quoi il s'est levé et m'a lu d'horribles passages d'Olson et de Creeley, et je suis resté assis là sans moufter, mais c'était écrit de façon si plate, mathématique, automatique et forcée que le vieux Barbe Noire a fini par soupirer, lui-même, avant de retourner s'asseoir dans son fauteuil pour me regarder fixement. C'est agréable de connaître un Thomas et le laisser pointer tous ses flingues vers soi. je suis pas une flèche donc il raconte ses trucs et je finis pas lui dire, « un instant. » après quoi je lui dis quelque chose, histoire de faire la conversation, plus par ennui que conviction. et il dira : « oh, Ojenius Ormegus a dit ça 200 ans avant Jésus-Christ devant ses disciples sur le campement à la périphérie d'Athènes juste avant la guerre des Cyclopes. » Mais au moins Thomas a un bon coup de griffe. Les profs d'anglais qui viennent ici me lécher les couilles, et qui se ressemblent tous, grands, mous, crottillons dégingandés, s'efforçant d'écrire DES TRUCS PUISSANTS SUR LA VIE. Dieu. 3 mois de congé par an pour écrire des romans calamiteux, me sortent du lit pour me montrer leur poésie – des trucs de durs – et partager un pack de 6, me regarder fixement, et se demander pourquoi je suis si gras, fatigué, maigre, usé, malade, enragé, chiant et indifférent. sinon, tu as aussi l'autre genre, le genre snob plein aux as avec une résidence sur la côte en Calif. et une autre en Louisiane, qui te disent « les propriétés appauvrissent l'homme, épuisent ses ressources », et puis qui torchent des romans modernes à partir de tes lettres et qui ne te les retournent pas quand tu leur demandes parce qu'ils t'aideront soi-disant à te maintenir en vie. tu n'as qu'un loyer à payer. tu comprends. t'as de la chance. tant que t'arrives à payer ton loyer, qu'est-ce que ces connards RACONTENT à leurs élèves en COURS D'ANGLAIS ? ce doit être sacrément répugnant. ces doctorants qui n'ont jamais manqué un repas, ne sont jamais tombés par terre ivre morts, n'ayant jamais ouvert le gaz, sans flamme et sans gloire pendant 3 heures... Qu'est-ce qu'ils racontent à ces gosses ???? Qu'est-ce qu'ils PEUVENT bien leur dire ? Rien. Alors, par conséquent, tout le monde fait semblant d'être COOL KOOL ET INTELLIGENT et ça nous donne ces siècles perdus qui sonnent creux et puent le poisson. [...]

je me lasse pas de te dire à quel point tu écris bien et tu dois commencer à en avoir l'habitude. je déteste tous, tous, presque tous les styles d'écriture. c'est donc si bon maintenant de pouvoir dire à quelqu'un qu'il assure. Les Russes avaient ce truc en plus. Dos. Tourgueniev plus que Tchekhov. bien que les deux se soient un peu trop touchés sur la stylistique. Hem avait un style qui tenait la route mais n'a réussi à le faire marcher que sur la première partie de son œuvre. tu es le seul briscard réaliste exalté dans le pur style Norse. Je sais pourquoi W.C. Williams t'a mordu les mollets. tu as enlevé de ta bouche le bâillon qui l'a fait taire *lui*. il a 3 ou 4 trucs sympas. tu es simplement continuellement splendide et immortel. chaque fois que je te lis ma propre écriture s'améliore – tu me montres comment traverser les glaciers et les décharges de putains mal baisées. ça n'est pas très bien dit, mais tu vois l'idée. maudit sois-tu, Norse, je viens juste de cramer un plateau de frites tout occupé que j'étais à ÉCRIRE sur ta pomme ! Et je n'ai pas bouffé de la journée, c'est la fête, oyéé, maintenant ça fait DEUX jours, et dehors un poivrot tape sur une poubelle retournée et bientôt on sera tous en prison, bientôt on sera tous... de petites tranches de betteraves en sauce étiquetées dans une boîte de conserve. oh dieu, quelle merde, oh dieu, quel traquenard... mais je n'ai pas signé de CONTRAT, pas vrai ? Et qu'est-ce qu'un « contrat » –
: leur langage

Picasso n'a pas retenu les poèmes de Bukowski pour son magazine littéraire.

[À Paloma Picasso]
Fin 1969

Merci pour la lettre personnalisée. Je comptais bien vous envoyer des trucs mais c'est juste que j'avais pas envie de balancer de la pisse. [Sinclair] Beiles m'a parlé de votre projet, et je considère ses 3 poèmes que j'ai publiés dans mon propre torchon *Laugh Literary* comme les meilleurs que j'ai vu passer depuis des années dans la manière d'écrire, la forme,

l'humour, la vie, le flot, donc vous savez à quoi vous en tenir pour Sinclair, mais j'ai mes propres soucis. Je suis un des rares à penser que Burroughs n'est pas un genre de dieu vivant. J'estime que ses histoires de cut-up et d'enregistrements ne sont rien de plus que les élucubrations d'un homme sans histoire avide de tromper l'ennui. Le business des caisses enregistreuses lui a permis d'additionner les \$\$\$\$. c'est si facile, mais ne me laissez pas verser dans la débîne. je mange pas de ce pain-là. c'est juste que je dis ce que j'ai à dire et je l'ai toujours fait. Je laisse mon esprit de teigne vadrouiller en liberté. J'ai décidé il y a longtemps dans les ruelles de la Nouvelle-Orléans alors que je vivais de barres chocolatées à 10 centimes de toujours laisser libre cours à mes pensées. ça veut pas dire que je suis « cinglé ». ou peut-être que si. en tout cas, il est 2 h du matin et je suis assis là entre deux lampes en piteux état penché sur la table de bureau que m'ont offert mes parents décédés pour un anniversaire et je martèle le clavier de la machine à écrire qu'on m'a filé pour des clous, tout en écoutant de la mauvaise musique au piano par le biais d'une radio bon marché à 19 dollars, je parle, sachant que j'ai lâché ce soir encore mon job en avance, pour venir ici essayer d'enlever les 3 ou 4 mauvaises phrases des poèmes ci-joints tout en ayant à présent descendu onze (bouteilles de bière) haha – où en étais-je ?

oh.

donc j'ai écrit ces nouveaux poèmes durant ces 2 dernières semaines, et il se pourrait qu'un homme ne puisse simplement pas écrire trop de bons poèmes en 2 semaines. je ne suis pas de cet avis. je crois que tout ce qui est nécessaire est nécessaire, ça dépend de vous, malheureusement ou heureusement. Je sens mon pouvoir de plus en plus, chaque jour qui passe, chaque année qui passe, bien sûr, il y a de légers temps morts durant lesquels je pense sincèrement à me foutre en l'air et passe à deux doigts de le faire, particulièrement avec la gueule de bois. néanmoins, c'est probablement quelque chose qu'on a tous en commun. – Oh, c'était BRAHMS ! – mince, je savais pas qu'il avait écrit des morceaux de piano si minables... oh, on en apprend tous les jours – pour en revenir à Ezra P., je n'arrive pas à lire les *Cantos* ; ils me filent la migraine, me restent sur l'estomac. qu'est-ce qui va pas chez moi ? s'agirait-il simplement d'un problème d'ego à la con ? pourtant, le combat semble équilibré sur le

papier, par exemple, au boulot, comparé aux autres sur le plateau, je suis un grand gaillard – 120 kilos, facile, ne dites rien, la cinquantaine en vue, je sais que ça ne va pas aller en s’arrangeant – ils savent pas que j’écris à côté – cette clique me tape vraiment sur les nerfs – je fais que rigoler – ils saisissent que dalle – un type m’a même accusé d’être un suceur de bite – j’ai juste rigolé – mieux vaut rire de leur colère – c’est beau, vicieux et percutant – une œuvre d’Art – je les apprécie et pourtant ils me dégoûtent – principalement à cause de cette même foutue manie qu’ils ont – peuvent pas s’empêcher de cracher leur haine et c’est usant... usant.

enfin, j’ai découvert que les lettres de motivation pour accompagner les envois de texte étaient presque toujours synonymes de mauvais envois. bon, de toute façon, cette sentence pue l’alcool. je vis dans le dernier quartier prolo de Hollywood. Il y a là des poivrots nuit et jour. des lesbiennes essayant d’être femmes, des femmes essayant d’être lesbiennes. tout ça. il y a cette gosse de 28 ans qui vient taper à ma porte et qui m’écrit chaque jour une lettre de 7 pages. elle avait un numéro de danse avec un cobra de 2 mètres 50. ou est-ce que c’était un boa constrictor ? Je suis vraiment pas aussi fou que j’en ai l’air, j’apprécie la tranquillité, l’ivresse, les courses de chevaux, regarder les jambes des femmes gainées dans leurs collants étroits, leurs fines chevilles qui fendent l’air, et j’aime regarder ce qu’il reste de leur âme et de la mienne dans leur propre regard...

Bien sûr, merde, espère que vous pourrez trouver un poème ou deux dans ceux-là ; sinon renvoyez ceux que vous pouvez pas utiliser, ou la totale. les refus sont les bagages de l’âme. Mon âme est une mule maintenant.

1970

La préface ci-dessous a été initialement publiée dans Dronken Mirakels & Andere Offers, traduite par Belart en néerlandais, mais elle n'a jamais été publiée en anglais.

[À Gérard Belart]

11 janvier 1970

[...] « Préface »

Récapitulatif de ces poèmes – pour dire les choses simplement et peut-être de manière mélodramatique ; ils ont été écrits avec mon sang. Ils sont le fruit de la peur, des bravades, de la folie et du fait de ne pas savoir quoi faire d'autre. Ils ont été écrits tandis que les murs se dressaient, pour retenir l'ennemi. Ils ont été écrits tandis que les murs s'écroulaient et que l'ennemi s'introduisait chez moi pour m'attraper et m'informer de l'atrocité sacrée de mon haleine. Il n'y a pas d'issue ; il n'y a aucun moyen de gagner cette guerre particulière dans laquelle je suis embarqué. Chaque pas m'envoie en enfer. J'imagine passer des journées difficiles et c'est alors que vient la nuit. La nuit tombe et les jolies femmes couchent avec d'autres hommes – des hommes avec des têtes de rats, des têtes de crapauds. Je fixe le plafond, j'écoute la pluie ou le son du néant et j'attends ma mort. Ces poèmes viennent de là. Quelque chose comme ça. Je ne serai pas entièrement seul si une personne au monde les comprend. Ces pages sont à vous.

[À Marvin Malone]

4 avril 1970

[...] Mon espoir est que la *Wormwood Review* vive aussi longtemps que vous. J'ai commencé à suivre les revues vers la fin des années 30, donc je ne peux pas parler de *Blast* ou des premiers numéros de *Poetry*, *A Magazine of Verse*. Mais je rangerais *Wormwood* tout en haut aux côtés de l'ancestral

magazine *Story*, *The Outsider*, *Accent*, *Decade*, rien que pour son aptitude à façonner une littérature vivante et pleine de sens. si ça vous paraît trop lourd à porter, tant pis. Vous avez abattu un boulot titanesque.

laissez-moi rouler une clope. là. oui, je comprends votre souhait de laisser les prima donnas à l'écart mais je voudrais que vous sachiez que je suis pas une prima donna. On vous a peut-être raconté tout un tas de merde sur mon compte mais je vous conseillerais d'ignorer les rumeurs. Je *suis* un solitaire, l'ai toujours été, et je vais pas changer mes manières sous prétexte que j'ai eu quelques madrigaux publiés. Je n'ai jamais aimé le genre littéraire, aujourd'hui comme hier. Je picole avec mon proprio et sa femme ; je picole avec d'ex-taulards, des fous, des fascistes, des anarchistes, des voleurs, mais je m'approche pas des littéraires. Seigneur, comme ils grognent, jactent, médisent et chialent, comme ils fouettent. Il y a des exceptions. Richmond en est une. il n'y a pas d'embrouille avec lui. Je peux boire 5 ou dix bières avec Steve et jamais il me servira le triste baratin littéraire, ou quelque baratin que ce soit. vous devrez l'écoutez rire, mais il y a les autres genres. Bien d'autres genres. Les fils à maman, les marchands de tapis. Les bonimenteurs. Les mauviettes. Les sangsues. Les vicieux petits faons. [...]

Oui, je gagne ma croûte avec ma machine à écrire et mon pinceau, nom de dieu, et c'est une chouette vie – d'autant que je me suis débrouillé pour écrire et peindre exactement comme j'en avais envie. Combien de temps j'arriverai à garder la tête hors de l'eau, je sais pas, votre offre à 10 \$ les 2 poèmes, très généreuse. bon, comme je dois gagner ma croûte, est-ce qu'on peut diviser ça en deux ? 2 poèmes pour 5 \$? on peut faire ça ? une fois publiés, ça nous ferait 20 \$ les 8 poèmes. c'est pas seulement pour la gosse que je marchande – inutile de sortir les violons, hein, même si je l'aime énormément – mais c'est difficile d'écrire quand on vit dans le quartier prolo, vous savez. alors, Malone, si vous pouvez monter jusqu'à 20 je prendrai les 20, quand vous voulez, d'accord ?

[À John Martin]

10 mai 1970

[...] Je suis pas convaincu par ton idée d'inclure un lexique dans le roman (*Post Office*), mais si tu insistes, on fera avec, je continue à noircir du papier. Je persiste à penser que la plupart des termes sont évidents, même pour quelqu'un de l'extérieur. Mais je suis déjà bien content que tu veuilles publier le roman, donc je ferai des compromis si nécessaire. pourtant, je maintiens que le lexique a un effet réducteur et commercial. laisse la question reposer quelque temps.

[À John Martin]
[? Juillet] 1970

[...] Pour en revenir à *Post Office*, j'ai repéré le passage en « parfait Anglais » qui me dérangeait. Si tu voulais le laisser tel quel, très bien. Mais j'ai tout de suite bloqué dessus et peut-être que ça n'était même pas dans le manus original. Page 5 :

3^e ligne : « et je n'ai pas été payé. » Ça me semble un peu précieux. « et j'ai pas été payé » semble moins précieux. néanmoins, dans tous les cas, chaque fois que je jette un coup d'œil au roman il a l'air meilleur. Je crois que j'ai réussi à faire ce que je voulais – c'est pas une parole en l'air mais une parole d'honneur. Ouais, ce serait bien si on vendait les droits ciné et qu'on devenait tous les deux riches, comment on partage 50/50 ? toi qui gères. Je te vois bien dans un grand bureau avec un staff à plein temps. Et moi dans une vieille cabane sur les collines vivant avec 3 jeunes filles en même temps. Ah, le rêve !

[À Carl Weissner]
11 juillet 1970

[...] Concernant *Post Office*, je peux pas dire que ça avance des masses à cause de John Martin, qui est un bon gars mais qui fait beaucoup trop de

choses en même temps. il prétend que j'ai écrit *Post Office* en étant un peu à côté de mes pompes – conséquence logique quand on a passé onze ans sans écrire. bon, c'est vrai, j'avais la tête à l'envers. il dit que c'est un bon roman... peut-être même un grand mais que mes temps partent dans tous les sens et que mes participes ne suivent pas, tout ça. il dit qu'il doit arranger la grammaire et après sortir un tapuscrit. Je suis pas d'accord avec ça. Je pense qu'on devrait le lire exactement tel qu'il a été écrit. Je sais que je dois énormément à John, mais il peut se montrer très vieux jeu. il ne l'admettra jamais mais à une exception près, les auteurs qu'il publie n'ont rien de sulfureux ; ils sont même plutôt inoffensifs, mais Martin fait de l'argent, donc zob... la preuve en est, il a même voulu que je rédige un genre de petit lexique en introduction pour expliquer des termes de la poste. J'étais contre cette idée et j'ai tenté de l'en dissuader, mais il m'a répondu en m'expliquant que j'étais seulement patraque parce que j'avais perdu aux courses. le bonhomme me traite souvent comme une sorte d'idiot. J'étais invité à une émission de radio un soir et il m'a téléphoné pour essayer de me dicter ce qu'il fallait DIRE. « écoute, John », j'ai dû lui dire, « lequel d'entre nous est Bukowski ? » mais les écrivains doivent se farcir les éditeurs, ça a toujours été comme ça, c'est sans fin et c'est un tort.

John dit qu'il veut retarder la sortie de *Post Office* jusqu'à ce que *The Days [Run Away Like Wild Horses Over the Hills]* soit épuisé. Il dit que lorsqu'un nouveau livre sort les anciens cessent de se vendre, donc maintenant on doit attendre. « Je t'assure », écrit-il, « que les Allemands n'accepteront pas *Post Office* dans sa forme actuelle. » qu'est-ce que c'est que cette histoire ? personne n'a corrigé la grammaire dans *Notes [of a Dirty Old Man]*. J'ai signé un contrat avec lui et il a une option sur mes 3 prochains livres, donc il y a ça. Et je ne pense pas qu'il veuille lâcher les tapuscrits tant qu'il sera pas prêt à faire lui-même le livre en Anglais. bien sûr, si je suis encore en vie et que toi et Meltzer êtes là aussi, je t'enverrai à toi et à quelques autres un exemplaire du tapuscrit par bateau et alors on pourra espérer que quelqu'un l'accepte et fasse monter les enchères ? seigneur. et dire que je vais devoir me coltiner sa version grammaticalement correcte pour remettre un peu de moi dedans. il dit que le livre sortira à l'Automne ou à l'Hiver ou quelque chose, mais au fond je sens qu'il joue la montre. les livres qu'il a publiés jusque-là sont relativement propres sur eux

et dans *Post Office* il y a pas mal de baise, de glande et sans doute un peu de folie. Je pense que ce livre est supérieur à *Notes* et j'ai fait des petits chapitres façon mitraillette dans l'espoir de donner de la verve et du rythme et m'éloigner de l'atmosphère des romans que je déteste.

Ne te méprends pas, John est quelqu'un de bien mais là je sens qu'il a un peu peur de publier le livre. c'est beaucoup plus brut que littéraire et j'imagine qu'inconsciemment il craint de nuire à sa réputation, donc voilà où on en est – une affaire au point mort et je me sens coincé à l'intérieur [...]

Au passage, j'ai vendu 3 ou 4 chapitres du roman à des revues porno, dont un qui est sorti l'autre jour ; ai déjà été payé pour les autres. c'était avant que j'envoie le tapuscrit à Martin, ce qui revient à envoyer un de ses gosses au putain de cimetière. enfin, j'ai recopié les histoires directement depuis le tapuscrit et j'ai pas entendu la moindre plainte concernant des participes dépassés. Je devrais vraiment envoyer cette lettre à Martin plutôt qu'à toi, mais il se contenterait de me répondre par un conseil paternaliste. Je lui ai même dit une fois, « Bon dieu, tu te comportes comme mon père. » Après quoi je lui ai dit, « Peut-être que je devrais te créditer comme coauteur de *Post Office*. »

« Oh, non, non, tu ne comprends pas. Je ne change pas ton style ou quoi que ce soit. Je veux juste que tu apparaises tel que tu es. Mais je t'assure que les Allemands n'accepteraient jamais... »

« Oui, père. »

« Écoute, J'ai essayé de t'appeler, Bukowski, mais tu n'es jamais là. Est-ce que tu étais aux chiottes ou aux champs de course ? »

« Les deux. »

Donc voilà le résultat, Carl, un bordel relativement complexe et poisseux. J'ai des scènes avec des pots de fleurs qui tombent sur le cul du mec en train de tirer sa crampe, du vécu. ma femme. un endroit sordide sur la colline avec des mouches et un clébard idiot. dans le livre. ma femme qui dégueule en bouffant des trous de balle d'escargots Chinois, et moi qui beugle, « Tout le monde a un trou de balle ! Même les arbres ont des trous de balle, il y a que toi pour pas les voir ! » et tout et tout.

Un gars m'a téléphoné. « J'ai lu ce chapitre dans la revue porno, est-ce que c'est extrait de ton roman ? »

« Oué. »

« Bon dieu, c'est grandiose ! Quand est-ce que le roman sort ? »

« Il y a des contretemps techniques. »

« Dis-lui de le sortir. Je peux pas attendre. »

« Je crains », je lui ai dit, « que tu n'aies pas le choix. » [« ai dit » – ha ha ha ! rajouté à la main] [...]

très bien, j'imagine que je crache un peu trop de bile ce soir. J'suis juste un type d'Andernach. qui d'après ce qu'on m'a dit est une ville bien merdique. bon, on n'a qu'à dire du mal d'Andernach pendant qu'on y est. Andernach est un participe dépassé, une chatte sèche, une mouche dans le verre d'eau... Mais c'est là que je suis né et quand quelqu'un dit, « Andernach », je fais risette et dis, « oué. » Si ça leur plaît pas, qu'ils me pendent. Et on en parle plus.

[À Robert Head et Darlene Fife]

19 août 1970

Il me semble que certaines membres de The Women's Lib. essaient d'imposer une censure à la liberté d'expression, une censure qui surpasse même les ambitions d'une ville, d'un comté, d'un État ou de groupes gouvernementaux tout en appliquant les mêmes méthodes et résultats. Un homme peut écrire une histoire qui met en scène une partie de baise ou même des femmes dégueulasses sans être pour autant misogyne. Les frangines doivent bien comprendre que les restrictions sur certaines formes d'écriture mèneront tôt ou tard au contrôle et aux restrictions sur toutes les formes d'écriture à l'exception de celles choisies par un organisme ratifié. Un écrivain doit avoir la possibilité de traiter tous les sujets. Céline fut accusé d'être antisémite et lorsqu'on l'interrogea sur un passage en particulier – « Le pas lourd du Juif... », il déclara, « je n'aime pas les gens, c'est tout. Dans ce cas précis, ça s'avère être un Juif. » Certains groupes sont plus sensibles au fait d'être mentionnés que d'autres. Certaines personnes s'opposent à ce qu'on les prenne comme modèles. Après le premier roman de Thomas Wolfe, il était devenu indésirable dans son pays. Jusqu'à plus tard. Jusqu'à ce qu'il devienne légitime et reçoive l'aval des

critiques. Jusqu'à ce qu'il soit plein aux as. Alors ses compatriotes furent fiers de figurer dans ses romans. Sous le joug de la censure, la création ne peut pas tenir le coup. Dites aux frangines de garder leurs culottes au frais. On a tous besoin les uns des autres.

[À Harold Norse]
15 septembre 1970

il n'y a rien à dire. Je suis pendu par les couilles. les histoires me reviennent en moins de temps qu'il faut pour les écrire. c'est fini. bien sûr, j'arrive à placer des poèmes. mais tu ne peux pas payer le loyer avec des poèmes. j'ai le moral à zéro, c'est tout. Il n'y a rien à dire. pas d'espoir. aucune chance. finito. Neeli me dit qu'elle voit *Notes of a Dirty Old Man* et Penguin 13 de partout. maintenant *Notes* a été traduit en allemand, avec une bonne critique dans *Der Spiegel* – le Newsweek allemand – tirage d'un million, mais pour ce que ça vaut, mes textes pourraient aussi bien avoir été écrits par Jack l'Éventreur. très difficile de continuer. premier chèque en 2 mois aujourd'hui – une misérable nouvelle à 50 \$ pour une revue porno sur un type enfermé chez les dingues qui fait le mur, monte dans un bus, tire le sein d'une femme, se fait la malle, se rend à l'épicerie, attrape un paquet de clopes, s'en grille une, dit à tout le monde qu'il est Dieu, finit par trouver son public, soulève la robe d'une petite fille et lui pince les fesses. imagine que c'est mon futur. Fini fini fini. Hal, j'suis au bout du rouleau. arrive pas à écrire.

[À Lafayette Young]
25 octobre 1970

[...] je suis bien obligé de picoler et parier de l'argent si je veux m'éloigner de cette machine à écrire. Non pas que cette vieille machine me déplaise quand elle fait le boulot. Mais savoir quand s'y mettre et quand lui tourner le dos, c'est ça la clé. Je veux vraiment pas être un écrivain

professionnel, je veux écrire ce que j'ai envie d'écrire. Le reste, c'est du temps perdu. Je veux pas passer pour un illuminé ; il n'y a rien de sacré dans ce que je dis – ça ressemble plus à Popeye le Marin. Mais Popeye savait quand il fallait décoller. Tout comme Hemingway, jusqu'à ce qu'il commence à parler de « discipline » ; ou Pound jusqu'à ce qu'il commence à parler de faire une « œuvre ». C'est des conneries tout ça, mais j'ai eu plus de chance qu'eux parce que j'ai connu les usines et les abattoirs, parce que j'ai dormi sur des bancs publics et je sais que les mots ŒUVRE et DISCIPLINE sont des mots obscènes. Je comprends ce que Hemingway et Pound voulaient dire, mais en ce qui me concerne, ça doit être un jeu différent. c'est pareil avec une bonne femme : si tu la baises 3 fois par jour, 7 jours par semaine, il y a des chances pour qu'à la longue ça soit plus une partie de plaisir. tout est une question de perspective. bien sûr, je me souviens d'une, avec qui ça marchait comme ça. bien sûr, nous buvions du vin et crevions la dalle et n'avions rien d'autre à faire que nous soucier de la mort, du loyer et du monde en acier, donc ça marchait pour nous. (Jane.) mais maintenant je suis si vieux, à faire peur, et les filles dans mon lit se font de plus en plus rares, donc mon programme est simple : c'est bière et chevaux. et attendre. attendre la mort. attendre devant la machine à écrire. c'est facile d'être grande gueule et brillant quand on a 20 piges. je ne l'étais pas car j'ai toujours été assez demeuré dans mon genre. aujourd'hui je suis plus fort et plus faible, mais avec une lame de rasoir sur la gorge, maintenant mon choix est là, le faire OU pas, tout simplement. Et je n'ai pas beaucoup aimé la vie ; dans l'ensemble ça a été un jeu très vicieux. Né pour mourir, un compte à rebours au-dessus de la tête. nous ne sommes rien que des quilles de bowling, mon ami. [...]

Guy Williams a essayé de soutirer une subvention au département d'Anglais pour une lecture. Auden touche 2 000 \$. les autres reçoivent d'ordinaire entre 3 et 500. pauvre Williams. il a dû se ramasser un wagon de merde sur la tête. le département d'Anglais n'a pas voulu de Bukowski. ok, peut-être qu'ils ont raison. J'ai eu deux « D » en Anglais quand j'étais au City College de L.A. enfin, Williams a obtenu 100 \$ de subvention du département artistique pour m'organiser une lecture de poésie ! J'espère que ça va pas se retourner contre lui. me semble t'avoir dit que les lectures étaient pour moi la pure incarnation de l'enfer, mais je me suis condamné à

une vie de VRP le jour où j'ai envoyé valser ces foutues lettres à la Poste, et puis personne ne va payer le loyer à ma place sous prétexte que je préférerais rester allongé toute la journée, à boire de la bière en écoutant Shostakovich, Handel, Mahler et Stravinsky. alors, je lirai. Ma dernière lecture, à Cal State Long Beach, j'ai commencé par dégueuler, après quoi j'ai lu au rythme des gouttes de sueur qui s'écrasaient sur la table, que j'essuyais du bout des doigts. mais il y a une autre partie de moi qui tient le coup. bon, si Auden vaut 2 mille, peut-être qu'il nous apprendra quelque chose. Probablement comment se faire baiser.

La nouvelle dont parle Bukowski ci-dessous est « Christ with Barbecue Sauce », publiée dans un journal à scandale en 1970.

[À William et Ruth Wantling]

30 octobre 1970

[...] Je vous ai envoyé la nouvelle parce que j'ai pensé que vous deux seriez capables de *voir*. que les cannibales sont des humains aussi, tout comme les araignées sont des araignées. Je veux dire, tout ce qu'il nous faut, c'est implanté là-haut. la morale est simplement un agglomérat d'esprits démocratiques ou fascistes qui voient la même image, formule, code ou je ne sais quoi. C'est complètement basique ; il n'y a aucun argument. les braves types sucent pas leurs propres queues, pas vrai ?

L'histoire est issue d'un fait divers dans le journal que j'ai pas lu mais dont quelqu'un m'a parlé alors que je buvais des coups avec lui et sa femme. maintenant il est prof et je lui ai dit que ça valait pas le coup d'écrire là-dessus, qu'ils finiraient par lui couper les couilles, pas tout de suite mais à coup sûr. évidemment, cette histoire plaît à sa femme et sa femme me déplaît pas, ce qui rend tout ça confus. Il y a un tas de profs à qui je n'ouvre même pas la porte ; je leur dis que j'ai la grippe et c'est généralement le cas, attrape leur foutue bière, dis merci, m'assois dans le noir et croise les doigts pour que passe du Mozart, du Bach ou du Mahler, spécialement du Mahler, et je descends le bordel. où en étais-je ? oh ouais,

le fait divers. Je tiens l'histoire de là. voilà comment ça s'est passé, je crois, ils ont arrêté des gens au Texas et alors qu'ils les obligeaient à se garer sur le côté, l'un d'entre eux mâchouillait des phalanges sur lesquelles restait juste un bout de chair. bon, j'avais un coup dans le nez quand j'ai entendu ça et j'ai trouvé que c'était très drôle. Je veux dire, oui, vous savez, les chéris, j'ai travaillé deux fois dans un abattoir, et quand vous avez vu de la viande saignante à ne plus savoir où donner de la tête vous savez que la viande n'est rien que de la bidoche et que la viande est d'une certaine façon prise au piège. C'est tout. Maintenant je suis pas en train de prier pour qu'on m'attrape, me rôtisise et me dévore. Je suis vieux mais je garde toujours dans ma poche gauche une bonne lame et à moins que je sois victime de l'ivresse ou d'un excès de confiance (voyez César) celui qui voudra me tomber dessus aura l'assurance de voir couler son propre sang. où en étions-nous ? bref, j'ai trouvé que c'était une histoire très amusante. Des cannibales au Texas. Je crois qu'un paquet de médecins, particulièrement les chirurgiens, sont cannibales mais n'ont pas les couilles de l'admettre, alors ils se contentent de baiser et taillader à tour de bras. l'histoire, l'histoire. J'écluse. raide. Commence à être raide. Lla lllaa, la la, tout ce que j'essayais de faire c'était dire les raisons pour lesquelles ça s'était produit et montrer que, fondamentalement, ça n'était pas un CRIME mais une FONCTION causée par QUELQUE CHOSE.

c'est une histoire drôle car elle peut s'appliquer à toutes les variables humaines dépourvues de culpabilité ; l'aspect comique de tout ça étant qu'on nous enseigne seulement les conceptions et possibilités décentes de ce triste système mathématique qu'on appelle la Vie.

[À John Martin]
[? Novembre] 1970

Texte bâclé ci-joint. Il faut appeler un chat un chat. Maintenant que j'ai ces 4 colonnes dans *Candid Press*, on va voir ce qu'ils font. Ça me dérange pas de faire des modifs à la va-vite. Je sens que je suis trop vieux pour être détruit – créativement parlant – c'est enraciné comme la mort, aucune chance que ça s'envole. Mais, dans l'ensemble, écrire est une galère sans

nom et j'aime bien voir des \$\$\$\$ débouler sur mon compte. Bon pour le moral.

Entends-moi bien. Quand je dis que dans l'ensemble l'écriture est une galère sans nom, je ne dis pas que c'est une mauvaise vie, du moment qu'on peut se démerder. C'est le miracle des miracles de gagner sa vie par le biais de sa machine à écrire. Et ton aide m'a vraiment sauvé la mise. Tu sauras jamais à quel point. Mais écrire requiert une discipline comme tout le reste. Les heures passent très vite, et quand j'écris pas je me gélifie, c'est pourquoi j'aime pas que des gens s'invitent chez moi pour boire des bières et papoter. Ils me bouchent la vue, me font perdre le rythme. Bien sûr, je peux pas non plus rester assis jour et nuit devant la machine, donc le champ de courses est un bon endroit pour RECHARGER les batteries. Je peux comprendre pourquoi Hemingway avait besoin de son arène – c'était un shot d'adrénaline pour remettre les compteurs à zéro. En ce qui me concerne, c'est la même chose avec les chevaux. Il y a tous ces gens autour de moi dans l'arène et je dois effectuer les mouvements d'une chorégraphie. C'est pourquoi ça m'affecte autant quand je perds. D'une, je peux pas me le permettre ; deux, je réalise que j'ai fait des faux mouvements. On peut vaincre les chevaux si on en fait tout un art, mais dans le même temps, les chevaux dévorent ton temps libre, et c'est ce dont un écrivain a besoin. Alors, j'essaie toujours de jouer selon les circonstances – le loisir quand le temps s'y prête, batteries rechargées, la machine se remet à chanter. Quand la machine est silencieuse, je retourne dans l'arène. pour tester la justesse de mes mouvements. J'imagine que je suis pas très clair là. Ah, bref.

[À Curt Johnson]
3 décembre 1970

La signature en conclusion o.k.

Content d'avoir pu en placer une chez vous. Dans tous les cas ce chèque de 45 \$ est arrivé à point nommé et m'a permis de faire réparer ma vieille Comet 62, de sorte qu'elle redémarre et me permette d'assurer ces lectures de poésie merdiques où je lis à moitié bourré pour empocher quelques dollars. Écoute présentement Haydn. Je dois être fou. Enfin, me suis bien

amusé à écrire l'histoire. Ai lu dans le journal qu'ils avaient arrêté des cannibales quelque part – Texas je crois – et lorsqu'ils se sont approchés de la voiture cette nana nettoyait la chair qu'il restait sur les doigts d'une main, en mâchouillant... Je le tiens de là.

[À Gérard Belart]
4 décembre 1970

[...] Quelqu'un l'autre soir m'a refilé un exemplaire de *D'un château l'autre*, donc pas la peine de l'envoyer, mais merci. Je suis en train de le lire. Pas du niveau de *Voyage*... Il a quelques bons coups de gueule dans le bouquin mais il reste trop proche de son personnage. Il manque l'humour macabre qu'on trouvait dans *Voyage*... La vérité fait toujours rire particulièrement si on la présente sous un certain jour et dans un certain style.

Mais j'imagine qu'il s'est juste fait botter le cul trop souvent ; à force de fléchir un homme finit par s'esquinter et perdre cette petite touche de magie. Le grand Art c'est du chahut dans une cage dorée. Ici Céline se contente de nous balancer des pommes pourries et des filets de morve à la gueule. D'un autre côté, si *Château* avait été écrit par n'importe qui d'autre que Céline, j'aurais dit, « Attendez un peu, regardez, ce truc est pas mal du tout ! » Mais c'est comme pour Beiles – on compare seulement les meilleurs aux meilleurs. Il n'y a rien à faire. Quand un homme a sauté 6 mètres en hauteur et qu'il revient avec un bond de seulement 5 mètres, on peut pas s'empêcher d'être déçu.

[À Norman Moser]
15 décembre 1970

Bon, on est bien obligé de faire le dos rond sinon c'est la mort assurée. Ou une vie de mort vivant – « La morte vie de cet homme / la vie mourante

de cet homme » Spender the Steven quand il tenait la grande forme... Maintenant, j'veais pas te mentir, j'ai perdu ce truc que tu m'as envoyé, où tu me demandais d'écrire quelque chose sur je sais plus quoi, donc j'essaie de faire amende honorable sous forme de lettre personnalisée. Fais en ce que tu veux. On en a fait du chemin, pas vrai ? Depuis le jour où je t'ai filé ce billet de dix ou de vingt alors que t'avais ton sac de couchage et ta liasse de poèmes sous le bras, je t'ai dit que ce poème était correct et que cet autre me plaisait moins, et le type à côté a désigné l'un de tes plus mauvais en disant, « Ça, c'est un *poème*... » J'ai pas compris ce qui lui prenait, j'imagine qu'on buvait des coups, et on en est venu à parler de ce poème, toi et le type vous êtes embrouillés, alors il t'a foutu à la porte, et je me souviens de tes larmes... Te revois en train de remballer tes chaussettes sales et tes carnets dans un baluchon. C'était triste, oui bon dieu, c'était triste. Et on a descendu les escaliers ensemble et tu as dit, « Bukowski, j'ai nulle part où dormir. » Et j'ai dit, « Écoute, gamin, j'suis un solitaire. Je supporte pas les gens, qu'ils soient bons ou mauvais c'est pas le problème ; j'ai besoin d'être seul... Seigneur, va te prendre une chambre... » et je t'ai glissé un billet avant de détalier dans la nuit. Bukowski, le grand humaniste était un lâche. T'ai soudoyé, voilà ce que j'ai fait. Juste pour me retrouver seul avec ma vieille carcasse. T'avais meilleure mine la dernière fois que je t'ai vu, après ma lecture à l'U[niversité de] N[ew] M[exico], même si j'étais un peu bourré tu semblais, j'ai remarqué, à l'aise et assez calme, tu as parlé des jours anciens, le billet que j'ai glissé dans ta main, et alors il y a eu un petit moment de malaise, tant de kilomètres et d'années nous séparaient du jour où ça s'était produit, on était plus âgé, surtout moi, on était encore en vie. Bref.

Revenons-en à la lettre que tu m'as envoyée et les questions auxquelles tu m'as demandé de répondre, méditer ou ce que tu veux... bien sûr, il y a des époques fondatrices... toutes nos époques ont été fondatrices car chaque vie l'est à sa façon, 1970, 1370, 1170... Évidemment, il y a de grandes chances que le niveau soit monté d'un cran. Il est possible que pour la première fois de l'histoire nous ne soyons pas engagés dans une guerre entre nations mais dans une guerre de couleurs – Blanc, Noir, Brun, Jaune. Il y a de la tension dans les rues, une haine. L'ennui avec la race blanche c'est que beaucoup trop d'entre eux se haïssent les uns les autres ; c'est

aussi le cas parmi les autres races mais pas à ce point. Il nous manque cette cohésion propre aux fraternités.

La seule chose qu'on ait c'est une certaine force intellectuelle, une ingéniosité, et cette capacité à se battre au moment opportun, se surpasser dans l'escroquerie, la pensée, et même dans l'envie d'écraser l'adversaire. Peu importe combien l'homme Blanc se déteste, il est tout simplement *doué*, mais pour une raison ou pour une autre ça pourrait ne pas durer... *Le Déclin de l'Ouest*, écrit par Spengler il y a tant d'années... les symptômes sont là... Soit le Blanc Bec se décide enfin à se doter d'une ÂME ou bien toute son intelligence n'aura été qu'un paquet de foutre éparpillé dans le vent...

Peut-être que ta lettre parlait de toute autre chose. J'ai dû encaisser trop de nuits à picoler et de journées à déprimer depuis sa réception. Et puis je perds toujours tout – les boulots, les femmes, les stylo-billes, les bagarres, les demandes de bourse, et tout ça... où j'en étais ?

Oh oui, je dois dire, de toute façon, qu'il est dangereux pour un poète de se poser en prophète, pareil pour les poètes/écrivains. Ici, aux États-Unis, la plupart des auteurs sérieux écrivent pendant des années avant d'être lus ou reconnus, si jamais. Malheureusement, de nombreux imbéciles obtiennent la reconnaissance parce que leurs esprits sont proches de l'esprit du public. Généralement un auteur de grand talent a entre 20 et 200 ans d'avance sur sa génération, alors il crève la dalle, tente de se foutre en l'air, vire marteau, et la reconnaissance, il l'obtiendra seulement si des portions de son œuvre sont découvertes plus tard, bien plus tard, dans une boîte à chaussures ou sous le lit d'un bordel, tu vois.

Très bien, alors. Disons qu'un grand écrivain américain parvienne à s'en sortir. Par là j'entends qu'il n'aura plus à se demander comment payer son loyer et qu'il aura même de quoi se payer du bon temps avec un tas de femmes bien roulées. La plupart (les auteurs, pas les femmes) doivent endurer quelque chose entre 5 et 25 ans de non-reconnaissance – et quand ils finissent par en obtenir un bout, ils ne peuvent pas le contrôler. Faire le singe ? Bon dieu, oui ! Cette chaîne de télé ? Ok ! De quoi vous voulez que j'cause ? Ouais, j'vais causer. Qu'est-ce qui vous intéresse ? L'histoire du monde ? Le sens de la vie ? L'écologie ? L'explosion démographique ? La

révolution ? Kess vous voulez savoir ? Le photographe du magazine *Life* ? Sûr, faites-le entrer.

Voilà un gars qui a picolé pendant 15 ans du vin bon marché dans une piaule minuscule, qui a dû se coltiner des chiottes sur le palier. Et qui, chaque fois qu'il tapait à la machine, entendait les petites vieilles du dessus et d'en dessous cogner avec un manche à balai, lui foutant le trouillomètre à zéro...

« Mets-la en sourdine, imbécile ! »

Et soudain par je ne sais quel miracle, le voilà connu... Son œuvre est frappée d'interdit, ou alors il a descendu Broadway la bite à l'air pendant la parade du Père Noël ou alors ils ont découvert qu'il était un poète. Tout fait l'affaire. Le talent aide mais ça n'est pas toujours nécessaire. Une des plus grandes phrases de l'histoire, on la doit non pas à un philosophe mais à un joueur de baseball qui avait toujours du mal à garder sa moyenne de batte proche des .250... Leo Durocher : « Je préfère avoir de la chance que du talent... » C'est parce que Durocher savait combien dix ou douze rebonds chanceux sur le terrain pouvaient faire la différence entre les joueurs mineurs et les joueurs majeurs.

Donc tu as ces bons vieux U.S.A. À l'heure actuelle il y a probablement une douzaine d'auteurs à tout casser qui peuvent écrire avec un brin de verve et le feu sacré. Parmi eux, disons que deux ont été reconnus (la chance, d'une certaine façon), 8 finiront les deux pieds dans la tombe sans avoir jamais été publiés nulle part. Les 2 autres seront découverts et déterrés plus tard par chance ou par accident.

Alors que se passe-t-il quand par chance un des douze grands (auteurs) arrive enfin sous les feux des projecteurs ? Facile. Ils l'assassinent. Il a vécu dans ces piaules minuscules et crevé la dalle pendant si longtemps qu'il estime mériter tout ce qui lui arrive – alors il vend son âme, essayant de combler tous les manques de ces années de solitude...

« Cher M. Evans :

Auriez-vous l'amabilité de nous faire un article sur la question des Noirs et des Blancs, sur les Hippies ou alors sur le thème « Où va l'Amérique » ? Quelque chose dans l'air du temps. Tout ce que vous écrivez sera accepté. Nous vous paierons, à la remise du texte, une somme allant de

1 000 \$ à 5 000 \$ selon la longueur de l'article. Nous avons toujours admiré votre travail. Soit dit en passant, saviez-vous qu'une de nos rédactrices adjointes, Virginia McAnally, était votre voisine de classe en 2^e année d'Anglais à l'Université de... ? »

Donc, l'homme qui a su conserver son style, son énergie et son intégrité dans le domaine de l'Art reçoit soudainement la visite de la fortune. On lui propose des lectures dans les universités pour des forfaits compris entre 2 000 et 5 000 \$ hors frais annexes, sans compter tout ce qu'il voudra bien fourrer s'il est assez sobre pour y parvenir après la lecture ou après la soirée... Il est quasiment impossible pour un homme ayant vécu dans une piaule à 8 dollars la semaine, haï par sa proprio, de ne pas céder à la facilité. Auparavant, il était un pur artiste capable de sublimer la douleur et la folie, la vérité, maintenant tout le monde veut l'écouter baragouiner alors qu'il n'a plus rien à dire. Un nom. *Un nom !* C'est tout ce qu'ils veulent. Et une barbe si possible. L'Artiste Américain, pour ce que j'en sais, à l'exception de Jeffers et de Pound, est toujours tombé dans le panneau. Aucun nom me vient immédiatement à l'esprit. Mais balancer des noms ne prouve rien. C'est la vérité ! Ils sont floués, pris au piège, et, à la fin, bien qu'ils refusent de l'admettre, on les jettera à la poubelle. Parce que c'était leur énergie initiale et leur authenticité qui avaient séduit le grand public de toute façon...

Je doute que ce soit exactement ce que tu voulais. Norm. J'ai une cervelle de cabillaud, et ne prétends pas être exceptionnel, bien que je le sois probablement, disons, pour un mec louche. Le jour où je serai embauché pour travailler à la rédaction de *The New Yorker*, tu seras le premier informé. D'ici là, les couilles à l'air, sur le trône, j'ai toute une gamme de cirages sous la main. Le premier qui entre ici, je lui cire les pompes... par petites touches... J'ai toutes les couleurs, toutes les teintes... oh attends, il en manque une... Oh, merde, *celle-là* je l'ai en double...

Bonne chance pour ton numéro sur les gourous. Même si je pense que ça va être bien lourd et prétentieux... toutes ces gueules qui l'ouvrent pour dire tout et n'importe quoi. enfin, tu l'auras voulu.

1971

[À Lawrence Ferlinghetti]

8 janvier 1971

Pendant que tu sillonnes le pays avec Corso et Ginsberg, enchaînant les lectures dans les universités, baisant toutes les jeunes étudiantes, et que moi je reste vautré dans mon lit à faire de l'Art, il se passe des choses... oh, pardonne-moi, je ne voulais pas sous-entendre que Ginsberg se tapait des poules. Je sais qu'il mange pas de ce pain-là... Écoute, j'ai entendu parler d'un type qui est censé payer des avances considérables sur les recueils de nouvelles... alors je lui ai envoyé quelques échantillons et je suis censé avoir un retour bientôt, mais quelque chose me dit que la réponse sera « non ». Je crois que mes trucs vont lui filer les jetons, enfin, attendons de voir. O.K. ? J'aimerais vraiment voir quelqu'un faire un livre de mes nouvelles, et je pense que ce gars va se dégonfler. Donc je viendrai bientôt frapper à ta porte avec mes histoires de sales enfoirés cradingues et bedonnants sous le bras... on a des tas d'opportunités de bosser sur QUELQUE CHOSE ensemble, doux jésus, ça semblerait si...

[À Steve Richmond]

Mars 1971

o.k. bonne chose qu'il t'ait plu, ce *Post Office*. J'ai tenté de mettre de l'ALLURE là-dedans, la plupart des romans me font chier, même les plus grands. Pas d'allure. J'aime les courants d'eaux vives. O.k.

oué, *La Métamorphose* est un livre fascinant. Non, je trouve pas que Kafka creuse beaucoup ses personnages féminins ; il est bon dans ce qu'il fait, cela dit. Jeffers, bien sûr, n'ignorait rien du flux sanguin, il était donc capable de se mettre dans la peau des femmes et décrire le monde tels qu'elles le voyaient – quelque chose que je n'ai pas encore été capable de faire, et que je serai peut-être jamais capable de faire. D.H. Lawrence n'y

est jamais arrivé, au diable sa réputation, sa mère était juste une grosse vache envahissante et toutes ses observations lui sont venues de la relation qu'il avait avec elle – j'imagine sans mal que Lawrence était plus attiré par les nibards que les jambes de femmes – en tout cas, il avait cette VACHE qui a alimenté toute son œuvre, les personnages, les réflexions, les messages, les nuances, de sorte qu'il ne pouvait pas être dans le vrai. Une vache : un message.

[À Lawrence Ferlinghetti]

22 avril 1971

merci pour la carte. J'ai de la fumée qui me sort par les oreilles à cause du livre. YOW ! Arrivais pas à dormir cette nuit donc me suis levé pour feuilleter des *Open Cities*, des numéros en grand format, publiés pour la plupart après que *Notes* (le livre) soit sorti... et donc, en triant, je suis tombé sur tout un tas de nouvelles. Bonne came, Larry. Avant que je me replonge dans la pile, laisse-moi te dire ON VA AVOIR ENTRE 25 et 50 HISTOIRES EN PLUS ! La came la plus *sauvage* depuis Boccaccio et Swift ! Tu SAIS même pas sur quoi tu viens de tomber, mec. Tu vas être crédité comme le plus grand éditeur de tous les temps. D'abord *Howl*, maintenant ça. Tu vas voir. [...]

Excuse mon enthousiasme. Mais ça va être une bombe, ça va être la fin de la lune. par les couilles du seigneur. Oui. Je dois faire une lecture demain à S.C. et quelques parties de jambes en l'air ce week-end, mais un jour de la semaine prochaine toutes ces histoires atterriront entre tes mains. Joyeuse lecture. [...]

O.K. Le livre est infiniment plus grand que le ciel !

On va faire avancer les choses en éliminant les réalités stupides et les fictions sans saveur bang bang ! Tous les poissons voleront, tous les oiseaux nageront, le lac sera de la soupe à l'oignon et le sang deviendra éternel.

Bukowski a envoyé à Ferlinghetti les deux textes de présentation ci-dessous ; Ferlinghetti a utilisé le premier pour la quatrième de couverture de Erections, Ejaculations, Exhibitions and General Tales of Ordinary Madness, tandis que le deuxième n'a jamais été publié auparavant. Le projet de livre de poèmes et prose, Bukowskiana, n'a jamais abouti mais est finalement devenu Erections.

[À Lawrence Ferlinghetti]

30 décembre 1971

Merci pour la lettre et ta demande de dossier de presse... J'imagine que ça devient sérieux *Bukowskiana*. Je suis toujours chaud bouillant pour le livre. Je crois vraiment que ce sera mon meilleur.

Oui, la photo en couverture est très bien. Sur la quatrième... bon, je sais pas. Au fait, c'est « Roi des poètes à grande gueule... » Si tu veux utiliser ça, c'est à toi de voir. La plupart de mes textes ont été publiés dans *Open City*... pour en revenir au dossier de presse. on est pas obligé d'en envoyer au *L.A. Free Press*... Je sais pas quelles citations de cracks on pourrait utiliser... J'en ai ma claque de celle où Sartre et Genet disent que je suis le meilleur poète d'Amérique. Je sais même pas comment cette histoire a commencé. M'étonnerait qu'elle soit vraie. Je crois que c'est quelque chose que Jon Webb a inventé de toutes pièces et que les autres ont repris. Je sais pas.

Si tu veux quelque chose pour le verso du livre, je peux te faire un résumé vite fait :

Charles Bukowski, né le 16-08-1920, Andernach, Allemagne. Arrivé en Amérique à l'âge de 2 ans. 18 ou 20 livres de prose et de poésie à son actif. Bukowski, après avoir publié de la prose dans *Story* et *Portfolio*, cesse d'écrire pendant dix ans. Il atterrit au pavillon des miséreux du L.A. County General Hospital, une hémorragie en guise d'apothéose pour ces dix années de beuveries incessantes. Certains disent qu'il n'est pas mort. Après avoir quitté l'hôpital il récupère une machine à écrire et se met de nouveau à écrire – de la poésie, cette fois.

Plus tard il revient à la prose et acquiert une certaine célébrité grâce à sa chronique « Notes of a Dirty Old Man », publiée principalement dans *Open City*. Après 14 ans à la Poste il démissionne à l'âge de 50 ans, pour éviter, dit-il, de perdre la tête. Il prétend être maintenant inemployable et se nourrit de rubans pour machine à écrire. Marié une fois, divorcé une fois, des tas d'histoires sans lendemain, il a une fille de 7 ans... Ces histoires obscènes et immorales sont apparues pour la plupart dans des magazines underground, dont notamment *Nola Express*. D'autres sont apparus dans *The Evergreen Review*, *Knight*, *Adam*, *Pix* et *Adam Reader*. Avec Bukowski, les votes ne sont jamais arrêtés. Il ne semble pas y avoir d'intermédiaire – soit on l'aime soit on le déteste. Les contes de sa propre vie et de ses agissements sont aussi sauvages et bizarres que toutes les histoires qu'il écrit. En un sens, Bukowski est une légende de son temps. Un fou, un reclus, un amant... Tendre, vicieux... jamais le même. Ce sont là des histoires exceptionnelles dictées par le martèlement de sa vie violente et dépravée... horribles et sacrées... vous ne pourrez pas en sortir indemnes.

Eh bien, Lawrence... Quelque chose dans ce genre... Je sais pas... Qu'est-ce que t'en penses ?

(Second texte de présentation)

« Un dictionnaire de la douleur et de la folie »

Erections, Ejaculations, Exhibitions and General Tales of Ordinary Madness

Par Charles Bukowski

Depuis le *Howl* de Ginsberg aucun livre à City Lights n'a suscité autant d'excitation que ce recueil mastoc de Bukowski – 478 pages. Bukowski est le Dostoïevski des années 70. Bukowski n'écrit pas seulement des histoires – il y met toute son âme aimante et dérangée. L'écriture est brute mais comme peut l'être un rire dans la douleur. Si beaucoup de ces nouvelles sont des histoires d'amour, ce sont rarement des histoires d'amour ordinaires. C'est une écriture qui vient du sang, de l'agonie plutôt que de l'intellect. Bukowski dépeint aussi la tragédie avec humour – les villes

constellées de sang, les murs dégoulinant de solitude, les relations foireuses, autant de sujets traités par le biais d'une grâce comique relevant presque du saint-esprit. Il pourrait y avoir de la haine et/ou de l'indécence dans certains de ces contes mais Bukowski est avant tout un joueur – il ne s'aligne jamais pour plaire, que ce soit dans ses textes ou de vive voix. Beaucoup de nos critiques considèrent Charles Bukowski comme un des plus grands poètes de notre époque. Ce recueil constitue donc un événement de notre temps – actes d'horreur et de génie de la part d'un homme de 51 ans demeuré tranquillement à l'écart du milieu littéraire pendant des années et qui demeure aujourd'hui encore un ermite et une énigme... Si vous voulez vous donner la peine de visiter ce cabinet de curiosités, ce trou noir où l'amour est roi, c'est derrière le portail en canettes de bière que ça se passe.

OceanofPDF.com

1972

Dans le numéro de Nola Express daté du 4 août 1972, Alta, poète et éditrice de la revue féministe Shameless Hussey Press, admit avoir été « choquée et blessée » par les « fantasmes de viol » de Bukowski – publiés par Fife dans Nola Express.

[À Darlene Fife]
13 août 1972

Votre Alta confond tout. Il y a des hommes qui violent et des hommes qui pensent au viol. Écrire là-dessus ne signifie pas que l'auteur cautionne le viol, même si c'est écrit à la première personne. Le droit à la création c'est le droit de mentionner ce qui existe. Je connais même des femmes – personnellement – dont le plus grand désir est de se faire violer. La création n'est jamais que de la création. Par exemple, ça n'est pas parce qu'un homme est noir qu'il ne peut pas être un fils de pute et ça n'est pas parce qu'une femme est une femme qu'elle ne peut pas être une garce. Ne nous éloignons pas de la réalité pour contenter les béni-oui-ouis. Du reste, par rapport aux passages que cite Alta de ma chronique je peux voir qu'elle est si farouchement vertueuse (à la limite du fanatisme religieux) qu'elle passe complètement à côté de la morale de l'histoire – en vérité je me moque des hommes et de leur attitude envers les femmes. Je suis navré qu'Alta ait souffert dans le lit conjugal (comme elle l'a mentionné). Mais laissez-moi rappeler à cette chère fillette que les *hommes* aussi souffrent dans le lit conjugal. Parfois ce sont même *eux* qui font la messe. Vraiment. Je devrais dire qu'Alta est une truie chauviniste. Les hommes aussi recherchent des femmes capables d'accepter l'amour. Le préjudice fonctionne dans les deux sens. Mais c'est presque inutile de contrer une attaque comme celle d'Alta. Ça ne fera que la conforter dans ses raisonnements de béni-oui-oui. Mais, quand même, parfois ces gens méritent qu'on leur réponde. Vous savez, on avait coutume de dire dans le temps, comment une personne aimant les animaux, les enfants et les chiens pourrait être une mauvaise personne ? Maintenant ce serait plutôt, comment une personne étant contre la guerre,

l'eau frelatée, l'air pollué, comment une personne luttant pour le droit des femmes pourrait être une mauvaise personne ? Sinon, il y a pas si longtemps c'était, il a les cheveux longs, il a une barbe, il est réglo. Enfin, merde, vous voyez, c'est souvent une posture... Je me réserve le droit de créer librement selon ce que me dicte la réalité, l'humour ou même une lubie.

D'accord.

[À William Packard]

13 octobre 1972

cette forme d'écriture, la poésie, mieux vaut la pratiquer avec modération. Je suis content de pouvoir picoler, m'embrouiller avec des femmes et travailler un peu en prose histoire de faire redescendre la pression. Parfois je tombe sur ces interviews d'écrivains qui parlent de leurs méthodes de travail et j'ai l'impression que ces gens poncent des meubles. Je suppose que c'est la conséquence d'avoir trop étudié et trop peu vécu. Hemingway a mené la grande vie mais il s'est aussi retrouvé pris au piège de son savoir-faire et au bout d'un moment son savoir-faire s'est transformé en cage et l'a tué. Je suppose que le seul moyen de s'en sortir est de ne pas trop réfléchir. Avancer à l'instinct. C'est comme ces galeries de miroirs où on se paumait dans les foires quand on était gamins. C'est assez facile de s'y perdre, de tout perdre. Et je ne dis pas que je suis au-dessus de tout ça, loin de là. Trinquons à la chance en espérant que les dames aiment encore nos âmes ridées et nos cuisses desséchées, o, comme c'est poétique. Merde.

Plus de poèmes ci-joints. J'essaie de constituer une réserve et je ferai sauter le monde avec mes poèmes. Oué.

[À David Evanier]

Fin 1972

[...] J'ai jamais été plus fasciné que ça par l'écriture, la création. Je veux dire, ce que les autres gars ont fait. Ça me semblait assez maigre et prétentieux, ça me semble toujours être le cas. J'ai continué à écrire non parce que je me trouvais bon mais parce que les autres me paraissaient si mauvais, y compris Shakespeare, tous ces gars. Le formalisme guindé, comme l'impression de mâcher du carton. J'étais un peu paumé quand j'avais 16, 17, 18 ans, alors je suis allé à la bibliothèque et il n'y avait rien à lire. J'ai parcouru tous les rayons, tous les livres. Ensuite je suis retourné dans la rue et j'ai vu le premier visage, les immeubles, les bagnoles, tout ce qui avait été dit dans les livres n'avait rien à voir avec ce qui se trouvait sous mes yeux, c'était une imitation, une farce. Personne pour me venir en aide. Hegel, Kant... Un branleur du nom d'André Gide... Des noms, des noms, et des baudruches. Keats, quel sac à merde. Rien à sauver. J'ai commencé à voir quelque chose en Sherwood Anderson. Il a failli me montrer la voie, il était stupide et maladroit, *mais* il te laissait combler les vides. Impardonnable. Faulkner était aussi bidon qu'un tas de cire. Hemingway a démarré très fort, puis il a commencé à se tripoter la nouille et s'est transformé en cette grosse machine qui te pétait à la gueule. Céline a écrit un livre immortel qui m'a fait rire pendant des jours et des nuits (*Voyage*), ensuite il a viré vieille mémère en colère. Saroyan. lui, comme Hem, savait l'importance de la racine et du mot clair, le vers naturel et facile, mais connaissant le vers, gamin, Saroyan mentait : il disait : MAGNIFIQUE, MAGNIFIQUE, et ça n'était pas MAGNIFIQUE. Je voulais entendre ce que c'était, toutes ces angoisses à la con, les soucis, la folie ; je m'en battais les reins des grands discours. Je ne trouvais rien de semblable à ce que j'éprouvais. J'ai baisé et picolé, j'ai pété des câbles dans les bars, fracassé des vitres, me suis fait tabasser, ai vécu. Je savais pas trop quoi. Je cherche toujours à comprendre. J'ai pas encore trouvé les mots justes. Je les aurai peut-être jamais. Je suis même amoureux de mon ignorance. J'aime ma bedaine d'ignorance barbouillée de beurre. Je me lèche l'âme avec la langue de ma machine à écrire. Je veux pas uniquement de l'art. Je veux du divertissement. D'abord. Je veux oublier, je veux un vrombissement, des cris parmi les lustres étourdis par le vin. Je veux. Enfin, si on peut faire intervenir l'art après qu'on ait suscité *l'intérêt*, bien. Mais évitons de verser dans le sacré, tra la, tra la.

[À Steve Richmond]
24 décembre 1972

[...] c'est ton droit de me critiquer et la plupart de ce que tu dis est probablement correct, mais tu apprendras une chose, au final, il me semble que la création ne relève pas de la photographie ou même nécessairement de la vérité générale. La création contient sa propre essence, mensonge ou vérité, seules les années pourront l'identifier. Les gens ne comprennent pas. Ça n'est pas parce que quelque chose *semble* parler d'eux que ça parle nécessairement d'eux, ça peut être une part d'eux – ce moment – et une part de tous les hommes qu'on fusionne en quelque chose qui doit être dit. J'ai lu des poèmes qui semblaient parler de moi, des personnages intitulés Bullshitski et d'autres choses, mais ça m'a fait rire parce que je savais que ça représentait qu'une partie du tableau.

Je pense parfois que se prendre au sérieux, c'est se retrouver pris à son propre piège.

Je crois qu'un jour tu finiras par trouver ton éditeur, et peut-être que pour toi le plus tard sera le mieux. en attendant, merci de ne pas te sentir poignardé. si j'ai quelque chose à te dire, sur toi ou qui que ce soit d'autre, ce sera toujours en face.

tu as le droit d'avoir le cafard de temps en temps, je te jette pas la pierre. Mais ça n'a pas été facile pour moi, ça ne l'est toujours pas. Comme je dis, faisons notre TRAVAIL. Tu as trop de talent et d'honnêteté, j'aimerais autant ne pas être ton ennemi, ne me considère pas comme tel.

OceanofPDF.com

1973

Bukowski a étrillé Robert Creeley dans un poème intitulé « On Creeley » publié dans une petite revue en 1971.

[À Michael Andre]

6 mars 1973

[...] Je ne déteste plus Creeley. Il a travaillé dur sur un certain type de forme d'écriture que je ne comprends pas. mais il y a mis toute sa vie et son énergie. il va devoir essuyer de nombreux coups. il en a probablement tellement encaissé qu'il prend maintenant un malin plaisir à les recevoir. Un homme se doit de répondre aux attaques ou bien les vers gluants finiront par dominer le monde. Je n'avais pas l'intention de me comporter en ver gluant face à Creeley. Je l'ai jouée facile. J'ai juste assuré mes arrières sans vraiment étudier son profil. C'est juste le coup standard (automatique) qu'on assène pour faire face aux leaders, aux suiveurs, aux feux de la rampe. C'était petit et j'aurais dû y réfléchir à deux fois. Mais je suis lent à la détente, M. Si je meurs à l'âge de 80 ans j'aurais probablement 14 ans d'âge mental. comprends-tu quelque chose à ce que j'essaie de te dire ? o.k. alors.

[À Robert Head et Darlene Fife]

23 mai 1973

Voilà une autre proposition. Écoutez, je comprends ce que vous voulez dire, mais *Notes of a Human Being* c'est beaucoup trop précieux. *Notes of a Dirty Old Man*, ça enlève la pression et me permet d'en dire plus. Dans l'histoire, les types qui se voyaient comme des êtres humains sont probablement ceux qui ont fait le plus de mal. Plus que tous les autres. Je veux dire, éloignons-nous du sacré et peut-être qu'avec un peu de chance on accédera au sacré. L'effort et le dévouement ça suffit pas.

En plus de ça, les règles ne cessent de changer, le bien et le mal, la droite et la gauche ; c'est plus une histoire de saison que de loi (morale). Je préfère m'en tenir aux saisons. Je pense que c'est ce que beaucoup de révolutionnaires n'arrivent pas à voir dans mon travail ; je suis plus révolutionnaire qu'eux. Seulement, on leur a bourré le crâne. La première étape de l'apprentissage ou de la création consiste à se défaire de l'enseignement. Et pour y parvenir il est bien plus facile d'être un vieux dégueulasse plutôt qu'un être humain, d'accord ? bon, comment allez-vous aujourd'hui ?

[À Darlene Fife]
[? Juin] 1973

Oui, la difficulté de travailler pour le gouvernement ou d'accepter une bourse du gouvernement... La difficulté de rester en vie, d'une manière ou d'une autre. Je connais les arguments.

Je suis pas un vrai révolutionnaire. Je ne fais que coucher des mots sur le papier. Mais à mes yeux l'idée de remplacer un gouvernement par un autre ne changera pas grand-chose. Il faut d'abord s'attaquer à l'individu. Il faut remplacer l'individu qui prédomine actuellement par un autre genre, ou sinon le rafistoler un peu, dans tous les cas. Et pour ça, je ne sais pas ce qu'il faut. Plus de mots, probablement. Des mots, des mots, des mots, des mots. l'élaboration d'un courant.

Il y a un domaine dans lequel on se plante tous de façon lamentable. Les relations hommes-femmes. J'ai vu plus de mauvaise foi, de manque et d'inconsistance dans ce domaine que dans n'importe quel autre. Les gens n'ont juste pas les épaules assez larges pour s'engager sérieusement, et si l'homme et la femme ne peuvent pas se trouver l'un et l'autre comment peuvent-ils se trouver un gouvernement ?

Ah tiens, les oiseaux chantent encore...

Henderson, fondateur de la maison d'édition Pushcart Press et à l'époque rédacteur en chef adjoint chez Doubleday, n'a jamais eu l'occasion de publier la poésie de Bukowski.

[À William Henderson]

2 juillet 1973

Sûr, c'est bien que vous soyez intéressé par un recueil de mes poèmes. Cependant, j'ai un de ces contrats en cours avec Black Sparrow Press, du type, « vos 3 prochains livres... » Et John Martin imprime livre sur livre et il a toujours été réglo et splendide avec moi. En fait, mes poèmes les plus récents ont été rassemblés dans un livre intitulé *Burning in Water, Drowning in Flame* qui devrait paraître en automne.

En même temps, ce serait un grand honneur d'être publié par Doubleday et John a toujours dit qu'il ne ferait pas obstacle si une bonne opportunité se présentait. Je le crois. C'est vraiment un bon gars.

Ce que je pourrais suggérer c'est une collection de poèmes choisis. Je veux dire on peut l'appeler *Selected Poems* mais je pourrais aussi lui donner un titre ? Et je comprends bien que si je vous envoie un manuscrit, c'est une proposition. Vous avez tous les droits de le refuser. J'ai connu un ou deux écrivains qui s'étaient mépris sur les modalités de ce genre et qui avaient l'impression de s'être fait enfiler sous prétexte que ça n'avait pas marché. Je ne suis pas de ceux-là. Vous pouvez être tranquille avec moi.

Je n'ai jamais eu de « *Selected Poems* » et j'aimerais vous soumettre le meilleur de ce que j'ai produit. Ça pourrait être une sacrée locomotive. Tout comme ça pourrait être un énorme bâillement à la con. C'est vous l'éditeur.

Néanmoins, Martin est en vacances, ne sera pas de retour avant le dix juillet, donc voilà. Je devrai attendre qu'il soit revenu pour lui demander mon bon de sortie. Avez-vous lu mon roman *Post Office* ? ah, ça vous intéresse pas ? ah bon, je comprends.

En ce moment je vis sous le toit d'une jeune femme et ça part un peu dans tous les sens parfois – elle appelle ça de l'amour et moi je dis que l'amour est source d'emmerdes ; en tout cas, je vous laisse ma présente adresse ci-dessous et une autre où je peux être joint si d'une manière ou

d'une autre l'amour me fout à la porte. Très bon d'avoir de vos nouvelles.
Oui, oui.

[À Rochelle Owens]
8 septembre 1973

J'ai vu le poème que t'as écrit sur moi et le reste dans [Unmuzzled] Ox, et c'est pas mal, oui, ça fait des années que la poésie me gonfle, depuis des siècles, mais j'ai continué à en écrire parce que les autres s'y prenaient tellement mal – des tresses de lavande au clair de lune – (ce genre de merde théâtrale), et je n'accorde toujours pas plus d'importance à l'écriture que ça mais ils écrivent toujours aussi mal, alors je continue de m'y coller, les mots devraient déchirer le papier en morceaux, générer des sons, être simplement clairs et audacieux, drôles et suicidaires.

O, ça fait un peu parole d'évangile, mais tu vois ce que je veux dire.

Maintenant la journée j'aime me laisse aller, je me laisse aller tandis que dehors le monde et ses broyeuses continuent de tourner, j'ai tellement souffert de ces broyeuses mais il y a des murs autour de moi maintenant alors j'espère que la chance continuera de me sourire histoire de ne pas être encore plus réduit en miettes. J'estime que j'ai gagné mes galons. J'estime que j'ai pas volé mes jambes, mes yeux et mon ruban de machine à écrire. Qu'on me laisse en profiter un peu.

Maintenant je vais aller bouffer un hamburger et fumer 3 ou 4 cigarettes. Quelqu'un est en train de défoncer l'escalier à coups de marteau. Il y a des trous du cul de partout. Penses-y la prochaine fois que tu vas dehors.

Tu as écrit un poème pas mal du tout.

Oui, oui.

Plusieurs lecteurs de Nola Express, dont le poète Clayton Eshleman, ont demandé aux éditeurs Fife et Head de ne plus publier les nouvelles de

Bukowski dans Nola Express.

[À Darlene Fife]
8 novembre 1973

[...] Certains pensent que la révolution devrait seulement se jouer dans la rue, pas dans les Arts. Comprenez que tous les nouveaux mouvements dans les Arts ont toujours (à quelques exceptions près) été accueillis avec dérision, hostilité, pour ne pas dire de la haine. Le fait que j'explore sous forme de poème la sexualité ou je ne sais quelle maniabilité du corps humain ne signifie pas nécessairement que je cautionne l'action des personnages en question. Ou, à l'inverse, ça peut signifier que je cautionne l'action des personnages en question. À l'heure où je vous parle je n'en ai aucune idée. Je suis un récepteur, pas un penseur. J'ai souvent tort. J'écris beaucoup de merde, et la nature de mon travail dans l'ensemble n'est qu'une spéculation. Mais tout ça me donne une petite marge pour balancer des coups de pied dans le vide, et dans les airs. Je ne réclame aucune immunité sacrée, d'ailleurs j'en ai déjà trop dit. Si les lecteurs de *Nola* veulent que je dégage je dégagerai. Mais je n'irai pas chez mon psychiatre pour lui raconter mes mauvais rêves, j'irai aux courses de trot attelé mercredi prochain, descendrai une bière au rabais et miserai gagnant sur les six chevaux, ah, lalala lala lalala lalalala la.

OceanofPDF.com

1975

Une nouvelle de Bukowski, illustrée par Robert Crumb, a été publiée en 1975 dans Arcade, The Comics Revue, coéditée par Griffith.

[À Bill Griffith]

9 juin 1975

Désolé d'avoir été si long à répondre mais je sors d'une rupture avec cette femme et suis dans un sale état, les boyaux qui pendent, la totale. J'essaie de recoller les morceaux histoire d'être prêt pour la prochaine guerre, donc, en attendant, l'écriture comme tout le reste est restée au point mort et je n'ai pas de matériau en trop. Mon problème est que je n'essuie pas le moindre refus. Merde, c'est horrible. Pourtant Martin a une armoire entière remplie de mes trucs et il pourrait en tirer quelque chose. Il semble avoir des masses de trucs – comme des bouts de romans inachevés, des notes de l'asile, des notes de cellules de dégrisement, et tout ça.

Crumb, on le sait, TRANSPIRE LA BD, comment il dessine ses personnages, comment ils traversent la page, tout chez lui n'est que panache et fluidité. Je l'ai rencontré une fois chez Liza Williams du temps où je vivais avec elle, et il s'avère être une des personnes les plus simples que j'ai jamais rencontrées. Ce serait plus qu'un honneur pour moi de le voir illustrer un de mes personnages en vrac. J'espère sincèrement que ça va marcher, et regrette de me trouver dans un si sale état. Néanmoins, j'ai survécu à d'autres femmes qui avaient tenté de me clouer sur la croix et je descendrai probablement de celle-là aussi.

OceanofPDF.com

1978

[À John Martin]

29 août 1978

Viens de lire tes lettres à l'attention de *Wormwood [Review]*, du *N[ew] Y[ork] Q[uarternly]* et de moi-même. Je pense que tu t'es enflammé pour rien. Et j'ai aussi le sentiment que parfois quand tu m'écris tu me prends légèrement pour un idiot.

Clarifions certains points à mesure qu'ils apparaissent dans ta lettre. « Les livres que nous publions ici constituent vraiment le gros du travail, puisque c'est de là que provient ton vrai salaire. »

Précision : le salaire que tu me verses s'élève à 500 \$ par mois, ce qui nous fait un total de 6 500 \$ par an. De cette somme il faut soustraire la pension alimentaire que je verse, et qui n'est pas déductible d'impôts. J'ai beau être le cador de ta maison d'édition, je me trouve probablement en dessous du seuil de pauvreté, éligible aux coupons alimentaires, et ce depuis des années. Bien sûr, tu sais qu'en des temps pas si éloignés j'ai vécu de moins, beaucoup moins. Je m'en suis jamais plaint parce que je suis assez fou pour juste vouloir m'asseoir à ma machine et écrire. Mais ce qui me dérange c'est t'entendre dire à quel point les affaires marchent pour Buk et Sparrow. Ce n'est pas si prospère et ça ne l'a jamais été, pour *moi*. Je parle d'un point de vue économique seulement.

« Si je n'avais pas publié tes livres ici dans un premier temps, alors il n'y aurait pas de traduction allemande et française. » Ça me rappelle une déclaration faite par mon père quand j'ai refusé d'aller faire la seconde guerre mondiale. « Mais, mon fils, si je n'avais pas été à la guerre je n'aurais pas rencontré ta mère et tu ne serais pas né. » Ceci, me semble-t-il, n'était pas un très bon argument en faveur de la guerre. Ta déclaration n'est pas nécessairement vraie. Certains de mes textes traduits et apparus dans des publications étrangères n'ont jamais été publiés par Black Sparrow. Et, qui sait ? Quelqu'un pourrait avoir suggéré une traduction de livre ? C'est tout l'intérêt d'apparaître dans les magazines. Je pense que la principale

raison pour laquelle mon travail a été traduit est que, jusqu'à présent, mes textes ont été assez forts et intéressants pour le justifier.

Marvin Malone publie depuis des années des éditions spéciales et des cahiers détachables d'écrivains dans son magazine. Il l'a fait plusieurs fois par le passé pour moi et ça ne t'a jamais dérangé.

Et la référence à une « laisse » autour du cou de Malone... mon dieu, s'il te plaît. Tu me demandes d'éviter de distribuer « de larges pans de mon travail, à la demande de Malone. » John, tous les auteurs soumettent leurs textes aux journaux à mesure qu'ils les écrivent, surtout les poètes, les romanciers parfois, les auteurs de nouvelles et d'articles, toujours. Il n'y a rien de criminel ou stupide à procéder de la sorte. J'envoie de larges segments de textes à *Wormwood* et la *NYQ* parce qu'ils sont les deux meilleurs magazines de poésie en activité. J'écris 5, 6, 7, non, je dirais même dix fois plus de poésie qu'en écrit le poète moyen. Si je divisais tous les poèmes en petits lots de 4 ou 5 et les envoyais à chaque petite revue merdique d'Amérique je n'aurais plus le temps d'écrire, je collerais des enveloppes jour et nuit. Je pense que tu deviens méfiant et possessif à outrance. Il n'y a pas tant de fantômes que ça dans le placard – tu as déjà des milliers de poèmes à trier et ils continuent à jaillir de cette machine à écrire comme des diabolins.

Ensuite dans ta lettre à Malone tu demandes dix plaquettes pour les vendre à tes clients. Je ne pense pas qu'il réagira trop bien à cette demande. C'est comme si tu cherchais la petite bête. Prenons les 75 (en vérité 150) dessins que je fais pour chaque édition spéciale. Ça me prend un mois durant lequel je ne peux *rien* faire d'autre de créatif. Disons que tu vends 75 de ces livres (signés) pour 2 625 \$, ce qui ne fait plus que 3 875 \$ à me payer si tu les soustrais aux 6 500 \$ de salaire annuel que tu me verses. Tu te retrouves avec du travail au noir sur les bras. Et un jour tu m'as dit au téléphone, « Réfléchis un peu, pour chaque dessin que tu fais, tu touches 35 \$. » C'est à ce moment que je me suis dit pour la première fois, cet homme me prend vraiment pour un idiot.

« Laisse-moi gérer le lancement des livres. »

C'est ce que tu fais, John. Mais tu te comportes souvent comme une cocotte jalouse.

Je me souviens du recueil de correspondance Bukowski-Richmond qu'on avait en projet. Tu étais très enthousiaste. Et Richmond encore plus.

Tu dis aussi, « tout le secret consiste à être assez grand pour que les textes circulent et soient lus par un nombre décent de personnes, tout en restant assez petit pour éviter que l'administration fiscale américaine ne rapplique et demande des comptes pour chaque centime depuis 1971. »

John, s'ils rappliquent, je n'ai aucun souci à me faire. Je me souviens d'un jour quand ton bureau était encore à L.A., où je venais pour signer des papiers et tu as dit tandis que j'entrais. « Voilà le grand homme, voilà le grand écrivain. » O.k. J'ai offert une bière à ton expéditionnaire. Après on a parlé de tout de rien et ton gars s'est montré insolent, alors tu t'es tourné vers moi et m'as dit, « Regarde cet expéditionnaire à 90 \$ la semaine qui essaie de m'apprendre la vie. » J'ai trouvé que ça sonnait assez bien parce que tu me payais entre 250 \$ et 300 \$ par mois, je sais plus exactement. Et c'était même pas un expéditionnaire renommé.

Je t'ai jamais lâché. J'ai reçu des offres d'éditeurs à New York. J'ai reçu des offres de concurrents. Je suis resté à tes côtés. Des gens m'ont dit que j'étais stupide, beaucoup de gens. Ça m'a pas dérangé. Je me fais ma propre opinion selon mes propres critères. Tu étais là quand personne d'autre l'était, tu m'as aidé à toucher de l'argent sur mes archives. Tu m'as acheté une bonne machine à écrire. Personne ne frappait à ma porte. J'ai le sens de la loyauté. J'imagine que ça vient de mon sang allemand. Mais je te demande de me laisser l'esprit tranquille pour écrire : tout ce que je veux c'est taper à la machine, boire mon vin et faire de petites choses. Les lettres comme ça sont une perte d'énergie. Laisse-moi juste écrire et poster mon bordel comme n'importe quel autre écrivain. Ne sois pas trop mère poule. J'ai eu la chance d'écrire de bons poèmes cette année, un paquet de bons poèmes. Je suis heureux qu'ils arrivent et fourmillent de partout. *Women* est mon meilleur livre. Il va générer une belle quantité de haine, des tas de réactions, comme l'a toujours fait n'importe quelle excellente œuvre d'art. Bien. Et on devrait rencontrer plus de succès en Europe avec ce texte qu'avec aucun autre. Mais je veux continuer, je veux écrire et continuer à jouer ma partition sans fausse note. J'aimerais juste que tu ne me traites pas toujours comme le dernier des idiots. *Je sais ce qui se passe*. C'est pourquoi je suis capable de l'écrire noir sur blanc.

Tu es juste comme tous les autres que je côtoie dans ma vie privée. Les gens ont tendance à vouloir me diriger, me mener par le bout du nez. De temps en temps je suis obligé de leur mettre une tape sur la main. Mon vieux chat noir, Butch, fait ça de temps en temps. Je le comprends de plus en plus. Espérons que tu me comprennes. Je sais pas si j'arriverai jusque-là, mais 80 c'est encore loin, alors dégageons la route de manière à ce qu'il n'y ait pas de foutaises sur le chemin. Je veux me rendre à tes funérailles et pouvoir verser une larme avec un petit bouquet de fleurs. Ok ?

OceanofPDF.com

1979

[À Carl Weissner]

15 janvier 1979

J'espère que tu n'as pas encore commencé à traduire *Women*. John Martin et moi sommes dessus – je maintiens qu'il a trop injecté de son écriture dans le roman. Quelques pages ci-jointes pour le prouver. Je fais photocopier le script d'origine et te l'enverrai bientôt par courrier. John prétend qu'entre-temps je lui ai envoyé 100 pages de modifications. Quand il me les aura données je te les enverrai. J'ai vraiment le sentiment qu'il a trop changé mon style, parfois même des phrases entières. C'est irrespectueux vis-à-vis de moi. Je n'ai rien contre de légères modifications de grammaire et l'harmonisation des temps, passé, présent, mais à trop foutre les phrases en l'air ça altère le flot naturel de mon écriture. Mon écriture est rêche et tranchante. J'aimerais qu'elle le *reste*, je ne veux pas qu'on l'*adoucisse*. Aussi, de larges sections du roman ont été supprimées. Quand tu auras l'ensemble du manuscrit tu pourras choisir ce que tu veux dégager ou non. De toute façon ton choix est restreint ; ça ne changera rien à la manière dont le roman se lit maintenant.

John plaide l'innocence. Il va venir chez moi pour qu'on reprenne tout du début. Il m'a dit que parfois quand le dactylo était fatigué, ça lui arrivait d'ajouter des mots à lui. Son dactylo devait vraiment être claqué.

En tout cas, les pièces jointes montrent de *légères* modifications qui n'étaient pas dans le script original que j'ai entre les mains. J'espère que tu n'as pas commencé à traduire. J'ai demandé à John, « Est-ce que t'aurais fait ça à William Faulkner ? » Il aurait certainement pas fait ça à un prof de fac, encore moins à Creeley, à qui il n'aurait même pas changé une virgule. Comme je viens des bas-fonds, du royaume des cloches, il doit penser que je sais pas vraiment ce que je fais. Mais *instinctivement* je le sais et il devrait s'en rendre compte. Tu l'imagines retoucher un Van Gogh ? Bon, merde...

Linda Lee et moi t'envoyons des ondes d'amour à toi, Mikey et Waltraut.

p.s. – Je me demande ce que penseront les Frenchies et les Italiens ? On dirait qu'en plus des 100 pages de modifications, je vais devoir leur envoyer des copies du texte original par courrier. Maintenant c'est un bon roman mais j'ai le sentiment que ça aurait été un roman superbe et déchaîné sans les rajouts lourdingues et les passages supprimés. À la place d'un truc immense qui aurait pu marquer les siècles à venir, il faudra se contenter de cette version ratatinée et biberonnée au lait...

[À John Fante]
31 janvier 1979

Merci pour cette précieuse lettre. C'est une sensation singulière, très étrange, de recevoir une lettre de vous. Ça fait des décennies maintenant que j'ai lu *Ask the Dust*. Martin m'a envoyé une version photocopiée du roman, je viens de le recommencer et ça se lit mieux que jamais. C'est tout simplement mon roman préféré, à égalité avec le *Crime et Châtiment* de Dos et le *Voyage* de Céline. Pardonnez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt mais en ce moment j'ai un paquet de trucs à gérer : écrire un scénario, corriger le scénario de quelqu'un d'autre, pondre une nouvelle, mais aussi picoler, jouer au tiercé, me bagarrer avec ma copine, rendre visite à ma fille, me sentir bien, me sentir mal, et tout le reste. En plus de ça j'ai perdu votre lettre alors que j'en étais tellement fier et la nuit dernière je l'ai retrouvée, je m'étais servi du dos de l'enveloppe pour suggérer des corrections sur le scénario de ce gars (l'adaptation de mon premier roman *Post Office*). Voilà qu'il se met à pleuvoir donc je vous écris rapidement car je dois me rendre à la banque pour déposer ce chèque histoire que je puisse aller aux courses demain.

Vos livres ont vraiment changé ma vie, m'ont donné l'espoir qu'un homme pouvait coucher des mots sur le papier tout en laissant les émotions prendre le dessus. Personne n'a fait ça aussi bien que vous. Je vais lire le livre doucement, je vais le savourer encore une fois en espérant que je puisse écrire une préface décente. [H.L.] Mencken avait l'œil, entre autres,

et je pense qu'il est grand temps qu'un talent tel que le vôtre refasse surface. Même si Black Sparrow n'est pas New York c'est une maison qui a du prestige, une force de frappe et de tels livres sont plus enclins à durer et séduire des lecteurs, indépendamment du grand public qui ne fait que bouffer toute la merde que New York leur jette en pâture.

C'est bon d'avoir de vos nouvelles, Fante, vous êtes de très loin le numéro un. Pardonnez mes fautes de frappe. Dès que j'aurai terminé le livre et rédigé la préface je vous l'enverrai par courrier pour approbation, en croisant les doigts. Mes hommages à votre femme et votre fils. Le ciel est humide aujourd'hui et demain le champ de course sera boueux mais je penserai à vous et à la chance que j'ai de pouvoir dire aux gens pourquoi *Ask the Dust* est si bon. Merci, oui, oui, oui...

[À Carl Weissner]
6 février 1979

[...] Pour en revenir à *Women*, les 100 pages de corrections sont perdues quelque part. De toute évidence certaines d'entre elles ont été intégrées... par exemple à la fin j'ai donné au chat une fourrure noire et des yeux jaunes... Quoi qu'il en soit, c'est un beau bordel et j'imagine que John Martin a tout simplement pété un boulon. Je pense que c'est assez honteux d'avoir procédé de la sorte – réécrire à sa « façon ». Je veux dire. Ça nous arrive à tous de partir en vrille. Enfin, le 2^e tirage se lira mieux. J'imagine que lorsque les gens compareront les 2 éditions ils ne sauront jamais la véritable histoire. Ils seront plus à même de croire que la sénilité m'a rendu confus et qu'on a dû repasser derrière moi pour faire les corrections.

C'est assez dur à encaisser parce que je me contrefous des critiques sur ma façon d'écrire, mais se faire démonter à la place d'un autre c'est une autre histoire. Dans tous les cas, il faudra que je surveille John de plus près la prochaine fois qu'il se penche sur un de mes textes. Je doute qu'il essaie à nouveau de me la faire à l'envers. Il y a des jours où les pratiques et méthodes de Martin me rendent malade. J'aimerais que tu sois mon putain d'éditeur, mais grâce à dieu je t'ai au moins comme traducteur, agent, et

ami. (Oh ouais, John a réellement dit, « De temps en temps le dactylo s'ennuie et rajoute des choses. » Me demande si Faulkner et J. Joyce ont dû supporter ça ?) [...]

J'ai commencé le scénario du film [*Barfly*] avec Barbet [Schroeder], 30 pages ou plus ; mais je suis sur le cul – il veut une intrigue et une évolution de personnage. Merde, mes personnages évoluent rarement, ils sont trop à l'ouest. Ils peuvent même pas taper à la machine. J'aime leur lâcher la bride et parfois il n'y a rien à expliquer, ils sont juste sans foi ni loi. Je veux bien qu'on me donne quelques indications sur la manière dont on fait les films mais lorsque quelqu'un commence à tirer sur les ficelles de mes marionnettes, elles dansent de travers, ne savent plus rien faire. ah bon, ah bon.

[À John Fante]
2 décembre 1979

C'était bon d'entendre la fin de votre roman au téléphone ; ça sonnait plus Fante que jamais, la grande classe, comme toujours. Ça m'a enlevé un sacré poids de savoir que vous étiez toujours de la partie. Quand j'ai commencé vous étiez comme un phare et voilà que vous m'en mettez à nouveau plein la vue après toutes ces années.

Je suis en pleine période d'impuissance et ça ne m'est pas arrivé souvent. Je ne dis pas que mon écriture a toujours été exceptionnelle, je dis juste que les mots venaient naturellement. Ça n'est plus le cas ces derniers temps. Bon, quelques poèmes l'autre soir mais ça n'avait pas la même saveur. Je me surprends à envoyer chier Linda et l'autre soir j'ai même filé un coup de pied au chat. Je n'aime pas me comporter en petite prima donna mais lorsque les mots sortent pas c'est comme si j'étais empoisonné, j'oublie comment on rit, j'en oublie d'écouter mes symphonies à la radio et quand je regarde dans le miroir je vois un homme très méchant, petits yeux, visage jaune – je suis une figue desséchée, inutile, ratatinée. Je veux dire, quand l'écriture fout le camp, qu'y a-t-il, que reste-t-il ? La routine. Des gestes de routine. Des pensées en forme de crêpes. Je ne peux pas supporter cette danse macabre.

Vous avoir au téléphone, écouter Joyce me lire la fin de votre roman, entendre le rythme et la passion des Fante m'a sorti de ma léthargie. Le vin est ouvert et la radio allumée, je m'en vais coller des feuilles de papier dans cette machine et les mots jailliront à nouveau, à cause de vous. Ils jailliront à cause de Céline et Dos et Hamsun mais principalement à cause de vous. Je ne sais pas d'où vous tenez votre talent mais les dieux vous en ont assurément bien doté. Vous avez représenté, et représentez pour moi plus que n'importe quel homme mort ou vivant. Il fallait que je vous le dise. Maintenant je recommence à sourire un peu. Merci, Arturo [Bandini].

OceanofPDF.com

1980

[À John Martin]

[? Juin] 1980

[...] Henry Miller. Ça ne m'a pas fait grand-chose quand il est mort parce que je m'y attendais. Ce que j'aime c'est que lorsqu'il a été sur le point de disparaître il s'est mis à peindre, et du peu que j'en ai vu ces toiles sont très bonnes, très chaleureuses, colorées. Pas beaucoup de vies comme la sienne. Dans son écriture, il a fait ce truc, comme ça, quand personne n'osait y aller, s'y frotter. Il a brisé les tabous comme des coquilles de noix. J'ai toujours eu du mal à le lire parce qu'il partait dans des délires sur la contemplation des étoiles et l'esthétique du sperme mais ça rendait les bons passages d'autant plus savoureux quand tu y arrivais, après je vais pas te mentir, j'abandonnais la plupart du temps. Lawrence était différent, il savait garder le cap mais Miller était plus moderne, moins bohème, jusqu'à ce qu'il parte dans ses délires à la Star Trek. Il y a juste un problème avec Miller (et ce n'est pas de sa faute), c'est qu'à ses débuts, en poussant ses textes à la manière d'un VRP il a laissé croire aux autres que c'était la voie à suivre, donc maintenant on se retrouve avec ces bataillons d'aspirants écrivains qui viennent frapper aux portes, racolent et proclament leur génie sous prétexte qu'ils ne sont pas « reconnus » et le simple fait qu'ils soient méconnus les rend sûrs de leur génie car bien entendu « le monde n'est pas encore prêt pour eux. »

Pour la plupart d'entre eux le monde ne sera jamais prêt ; ils ne savent pas comment écrire, ils ne sont simplement pas touchés par la grâce du mot ou du reste. Enfin, pas ceux que j'ai lus ou rencontrés. J'espère qu'il y en a d'autres. On a besoin d'eux. C'est un peu le désert, en ce moment. Mais même parmi ceux qui se pointent avec leurs guitares, j'ai constaté que les moins talentueux étaient ceux qui braillaient le plus fort, ceux qui s'imposaient le plus et débordaient le plus d'assurance. Ils ont dormi sur mon canapé, dégueulé sur mes tapis, descendu mes bouteilles, et tous, continuellement, ne m'ont parlé que de leur grandeur. Je ne suis pourtant pas éditeur de chansons, de poèmes, de romans et/ou de nouvelles. Le champ de bataille a une adresse ; quémander l'aide des potes, des copines

ou des autres c'est comme se masturber face au ciel. Oui, j'ai bu pas mal de vin ce soir et j'imagine que les visiteurs me soûlent. Les écrivains, protégez-moi s'il vous plaît des écrivains ; la conversation des putes d'Alvarado Street était bien plus intéressante, et plus originale. [...]

Henry Miller. Une sacrée bonne âme. Il aimait Céline comme j'aime Céline. Comme j'ai dit à Neeli Cherry, « le secret se trouve dans la ligne. » Et je voulais dire une ligne à la fois. Les lignes contiennent des usines, une canette de bière à côté d'une chaussure dans une chambre d'hôtel. Tout est là, c'est un éclair qui va et vient. Ils ne pourront pas nous atteindre, même dans la tombe. Armé d'un sourire en coin ; on traverse l'existence la tête haute ; ils ne peuvent rien contre nous.

[À Mike Golden]

4 novembre 1980

J'ai connu un autre éditeur qui s'était mis dans l'idée de sortir un numéro spécial « refus », avec des textes rejetés et les réactions de leurs auteurs, je ne lui ai rien envoyé, lui expliquant qu'à mon avis tous mes trucs refusés l'avaient bien mérité.

Le numéro n'a jamais vu le jour. Je suppose que lorsque le rédac' chef a reçu tous les textes en question agrémentés de lamentations il a réalisé qu'il avait engendré un monstre.

Bien sûr, il y a des mauvais textes publiés de partout, que ce soit dans les magazines à grand tirage, les petites revues, ou dans les livres. Les mauvais éditeurs continueront à éditer et les mauvais écrivains continueront à écrire. La plupart des publications se font par le biais de la politique, des amitiés et de la stupidité naturelle. Le peu de bonne littérature qui en ressort est généralement accidentel, ou le fruit d'une rareté mathématique : quand un bon écrivain frappe à la porte d'un bon éditeur.

Il est inutile d'encourager les mauvais écrivains à continuer d'écrire en dépit des refus ; ils continueront à le faire de toute façon. Les petites revues publient environ 15 % de textes qu'on peut qualifier de décents ; les plus grandes, peut-être 20 %.

Il se passe de tristes choses dans le petit monde des revues. Je connaissais un auteur qui écrivait des choses relativement vivantes. On l'a publié ici et là, par-ci par-là. Il a eu 2 ou 3 plaquettes publiées par des éditeurs de presse indé, disons des tirages de 200. Cet auteur avait un boulot horrible, il rentrait chez lui chaque soir les intestins en bouillie, marqué au fer rouge, et il noircissait du papier. Un livret ou 2 en plus, de nombreuses apparitions dans les petites revues – chaque fois qu'on en ouvrait une, il y avait son nom. Alors il décida qu'il était un écrivain, il vint s'installer à l'Ouest avec femme et enfants, sa femme trouva un boulot puis il s'assit devant sa machine à écrire et tapa dessus comme un sourd. Sa bibliothèque était pleine de plaquettes et petites revues et il donnait des lectures de poésie devant des groupes de 9 ou 11 personnes, où on se faisait passer un chapeau pour lui faire la quête. Sa poésie se ramollit graduellement mais il avait toujours sa bibliothèque pour se consoler. Bien sûr, ça ne payait pas l'électricité, mais dans la mesure où c'était un génie il y avait sa femme pour s'en occuper, régler cette facture, les autres, le loyer et tout ça. J'espère qu'il s'est remis à bosser. Peut-être qu'il est temps pour sa femme de s'asseoir à la machine à écrire. C'est un cas particulier mais je crois qu'il pourrait s'étendre à 50 ou 1 000 autres.

On peut perdre la boule à démêler le vrai du faux.

Je me souviens quand j'avais vingt ans, du temps où je me nourrissais d'une barre chocolatée par jour histoire d'avoir du temps pour écrire, je pondais 5 ou 6 nouvelles par semaine et on me les renvoyait toutes en pleine gueule. Mais quand je lisais le *New Yorker*, *Harper's*, l'*Atlantic*, je n'y voyais rien que de la littérature du 19^e siècle, précieuse et artificielle, élaborée de façon fastidieuse, l'ennui débordant de chaque page centimètre par centimètre, des noms d'écrivains, des imposteurs, me faisant bâiller jusqu'à devenir chèvre. J'avais la sensation d'être d'un assez bon écrivain mais il n'y avait aucun moyen d'en être sûr, j'étais nul en orthographe et ma grammaire était à chier (ça n'a pas changé) mais je le sentais, il y avait quelque chose que je faisais mieux : je crevais la dalle comme personne.

Ça n'est pas parce qu'on te refuse un texte que tu es nécessairement un génie. Peut-être que tu écris juste mal. J'en connais qui publient leurs propres livres et qui brandissent les 2 ou 3 exemples de grands écrivains du passé qui ont fait pareil. Ow. Ils citent aussi des gars qui n'ont pas été

reconnus de leur vivant (Van Gogh et cie), et cela veut dire, bien sûr, que... Ow.

Les refus qu'envoient les revues à gros tirage sont généralement des lettres types et donc dépourvus d'âme. Mais j'ai reçu des lettres d'éditeurs de fanzines qui se prenaient pour des dieux. Un qui me revient en mémoire : « Qu'est-ce que c'est que cette merde ? » Pas de signature, juste ce gribouillage à l'encre qui prenait toute la page. Plus d'une fois, des choses de ce genre. Qu'est-ce qui me dit que ça n'est pas un gamin de 17 ans avec de l'acné, accro à Yeats, qui utilise la machine à photocopier de son père laissée à l'abandon dans le garage ? Je sais : lis la revue. Mais qui en a envie ? Quand on écrit 30 poèmes par mois il n'y a pas de temps pour lire. S'il y a du temps, et de l'argent, on picole.

Les écrivains à succès sont comme les présidents : ils obtiennent les suffrages car la foule déchaînée se retrouve en eux.

C'est perturbant, Mike, je sais pas quoi te dire. Je m'apprête à sortir pour aller parier sur les courses de sprint.

1981

[À Carl Weissner]

23 février 1981

[...] Je devrais me remettre aux nouvelles quand j'aurai bouclé *Ham* [*on Rye*]. *Ham* a été plus long et plus difficile à écrire que les autres romans parce que là où je pouvais me lâcher, cette fois j'ai dû me montrer prudent. L'enfance, le passage à l'âge adulte, tous ces trucs ont été douloureux à vivre et à surmonter pour la plupart d'entre nous, et il y a une tendance à en faire des tonnes. J'ai lu très peu de littérature sur cette période de la vie qui ne m'ait pas un peu foutu la gerbe à cause de son côté guimauve. J'essaie de trouver le bon dosage, peut-être par exemple que l'horreur et le désespoir peuvent susciter un léger rire en arrière-plan, même s'il sort de la gorge du diable. [...]

Suis en train de lire la correspondance d'Hemingway. Atroce. Du moins dans les lettres de jeunesse. Il se comporte comme le dernier des politiciens. Toujours enclin à jouer avec les forces en présence, rencontrer les gens qui comptent. Bon, peut-être que c'était la chose à faire ? Il y avait pas des masses d'écrivains à l'époque. De magazines. De livres. De choses. Maintenant il y a des centaines de milliers d'écrivains et des milliers de revues littéraires et des tas d'éditeurs et des tas de critiques, mais principalement, des centaines de milliers d'écrivains. Imaginons que t'appelles un plombier demain. Il viendra chez toi avec son serre-tube dans une main, son déboucheur dans l'autre, et un petit livret de ses madrigaux choisis rangé dans la poche arrière près de son trou du cul. Même un kangourou au zoo, va le voir, tu peux être sûr qu'après t'avoir reluqué un moment il sortira une liasse de poèmes de sa poche, dactylographiés, interligne simple sur papier imperméable 21 x 29,7 /format A4.

La pièce dont il est question ci-dessous, intitulée Bukowski, We Love You, a été jouée pour la première fois à Rome en 1981. Galiano a produit

Storie di ordinaria follia [Tales of Ordinary Madness], réalisé par Marco Ferreri en 1981.

[À John Martin]

24 février 1981

Tu as probablement reçu quelque chose de la part de Silvia Bizio concernant une demande droits sur la moitié des livres de Bukowski chez Black Sparrow dont ils veulent faire une foutue pièce de théâtre. Ils n'offrent pas le moindre \$\$\$ et prétendent être un petit groupe à but non lucratif mais la vérité c'est qu'ils vont jouer la chose pendant deux ans dans un tas de villes différentes. J'espère que tu n'as pas donné ton accord, mais si tu l'as fait... bon, ils sont pas très clairs sur le reste de l'entourloupe qui englobe de nombreuses histoires extraites de livres publiés chez City Lights.

Bizio me tanne constamment pour que je cède les droits par écrit. J'ai fait une interview pour elle et l'ai laissée me filmer pendant que je débitais je ne sais quelles conneries. Mais maintenant elle me sort par les yeux avec ses combines. Il est évident qu'elle se sert de ces escrocs comme couverture et je lui ai dit que je ne voulais pas avoir affaire à toute cette clique.

« Mais ils préparent ce spectacle depuis deux ans ! »

« Ils t'aiment ! »

« Ils veulent te payer le billet pour que tu viennes les voir jouer »

Je lui ai dit, « Mes couilles ! Pourquoi est-ce qu'ils ont pas essayé d'obtenir l'autorisation avant de commencer ? »

J'aime pas les Italiens, ils sont sournois, toutes leurs magouilles me rendent malade. Comment peuvent-ils piller mon travail et le mettre en scène sans me le demander ? [Sergio] Galiano essaie en ce moment de faire un *film* à partir de ces mêmes histoires. S'il paie, ils s'arrêtent quand ?

Et puis il y a un autre problème, Galiano. Supposé payer 44 000 \$, il a envoyé 4 000 et prétend que le reste de l'argent a été transféré il y a un mois. Que du vent. Et maintenant il est en *Georgie* avec Ben Gazzara, pour le tournage du film. Les Italiens... Hitler non plus leur faisait pas confiance et je peux comprendre pourquoi, ils se défilent, mentent et t'embobinent à tout bout de champ.

Je suis sûr que la même chose est arrivée à d'autres écrivains. Un écrivain est juste perçu comme un type qui couche des mots sur le papier. C'est une proie facile. Il pense seulement à la prochaine ligne et ne veut pas qu'on l'emmerde avec des problèmes extérieurs qui tireraient son moral un peu plus vers le bas. Ce qui est vrai mais il n'aime pas se faire violer pour autant.

Les enfoirés connaissent aussi les coûts d'une procédure judiciaire et savent qu'ils peuvent sauter dans un avion pour aller se planquer dans un hameau italien, tout en nous faisant un doigt.

Enfin bon, John, deux poèmes ci-joints.

OceanofPDF.com

1982

[À John Martin]

3 janvier 1982

Bon, leurs histoires à la con sont maintenant derrière nous, et tandis qu'ils retournent à leur triste vie on va pouvoir s'y remettre.

L'écriture n'a jamais été un boulot pour moi, et même quand les mots sortaient de travers, j'aimais l'action, le son de la machine à écrire, une façon de vivre. Et même quand j'écris mal et que les textes me reviennent en pleine gueule, j'y jette un œil et ça me touche pas plus que ça : j'ai une chance de m'améliorer. D'où l'intérêt de s'accrocher, continuer à taper, car une fois mis bout à bout, les erreurs et l'inspiration semblent fusionner jusqu'à ce que la chose sonne, rende et se lise bien. Ne pas se demander ce qui est important ou pas. Se contenter de taper taper taper. Bien sûr, il est préférable que quelque chose d'intéressant ressorte de tout ça, et de telles choses n'arrivent pas tous les jours. Tu dois parfois attendre deux trois jours. Et tu dois savoir que même les cracks qui ont fait ça pendant des siècles n'ont pas complètement réussi, bien que tu t'en sois inspiré, que tu n'aurais jamais pu commencer sans eux, tu ne leur dois toujours rien.

Donc, tape tape tape...

Bref, j'espère que toi et moi on va continuer à se serrer les coudes encore un bout de temps. Ça a été un voyage magique, tu t'es occupé de tes affaires et je me suis occupé des miennes et il y a eu très peu d'embrouilles entre nous. Je pense qu'on est tous les deux de la vieille école où les choses se faisaient d'une certaine façon et on a su conserver la recette ; ce qui veut dire qu'on mélange le meilleur de la modernité avec le meilleur des temps passés – les années 30 et 40 et peut-être même un soupçon d'années 20. Je pense que ce qui fait principalement défaut aux nouveaux c'est un style à toute épreuve, un plan d'action, une technique pour braver la douleur et la réussite. On est plutôt bon, John. Continuons sur cette voie. Le onzième round arrive, et je crois que le branleur dans le coin opposé commence à fatiguer.

Le poème « Dangling in the Tourne-fortia » a été critiqué par Peter Schjeldahl dans The New York Times Book Review en janvier 1982.

[À Carl Weissner]

13 février 1982

[...] Mon critique au *N.Y. Times* est sans doute un type assez sympa, érudit, instruit, et tout. Mais ça m'étonnerait qu'il ait jamais raté un repas, ou se soit cassé une jambe ou se soit fait pisser dessus par une pute, ou qu'il ait jamais dormi sur un banc public, et tout le bazar. Je dis pas que ces expériences sont nécessaires, mais on est jamais à l'abri, et quand ça t'arrive tu as tendance à voir les choses de façon un peu différente. Personnellement j'aime « Dangling ». J'estime qu'après toutes ces années mon rapport au MOT s'améliore sans pour autant perdre son grain de folie. *Ham on Rye* est mon roman préféré. Martin prétend que j'ai jamais rien écrit d'aussi bon. « Il y a là tout la hargne et l'audace des maîtres russes du 19^e siècle. » Bon, ça serait pas pour me déplaire. J'ai vraiment aimé ces gars. Ils pouvaient se jouer des pires agonies, par la grâce d'un sourire en coin.

[À Jack Stevenson]

Mars 1982

[...] Ça commence presque toujours pareil. Les poètes, je veux dire. Ils démarrent plutôt bien. Seuls dans leur coin, ils s'en remettent aux mots parce qu'ils sont plus ou moins mal dans leur peau, ils sont innocents, tu vois. Ils sont portés par un souffle au début. Ensuite ils se prêtent au jeu. Ils donnent de plus en plus de lectures, ils rencontrent d'autres spécimens de leur espèce. Ils discutent entre eux. Ils commencent à s'imaginer qu'ils ont des cerveaux. Ils font des déclarations sur le gouvernement, l'âme, l'homosexualité, le jardinage bio... Tout le bazar... Ils savent tout sur tout à l'exception de la plomberie et pourtant ça pourrait leur être utile vu la

merde dont ils bourrent les tuyaux. C'est vraiment décourageant de les voir évoluer. Des voyages en Inde, des exercices respiratoires – ils améliorent la capacité de leurs poumons dans le seul but de pouvoir jacter plus. Bientôt les voilà devenus *profs*, ils se tiennent debout devant d'autres personnes en leur disant *comment s'y prendre*. Non seulement pour écrire mais pour *tout*. Ils tombent dans tous les pièges imaginables. Ceux qui étaient il y a pas si longtemps dotés d'un esprit relativement original deviennent souvent l'incarnation même de ce qu'ils combattaient au début. Et tu devrais les voir faire des lectures : ils ADORENT ça, le public, les petites étudiantes, les petits gars, cette congrégation d'imbéciles qu'on croise aux lectures de poésie – une ribambelle de gens avec des trous du cul en gelée et des nouilles chinoises à la place du cerveau. Comme ils aiment lire, ces poètes. Comme ils aiment laisser leur voix flotter. « Maintenant », disent-ils, « Je vais vous lire 3 poèmes supplémentaires ! » Comme si, nom de dieu, quelqu'un en avait quelque chose à foutre ? Et bien entendu, les 3 poèmes durent des plombes. Et je suis pas en train de généraliser : ils se ressemblent tous à ce stade. Il y a de légères différences : certains sont noirs, d'autres sont homos. Certains sont noirs et homos. Mais ils sont tous chiants comme la pluie. Et j'suis un nazi. Sûr. Merci de me le rappeler.

Ma conception de l'écrivain c'est quelqu'un qui écrit. Qui s'assoit devant sa machine à écrire et noircit du papier. Ça devrait être la base. Ne pas dire aux autres comment s'y prendre, ne pas garnir les rangs des séminaires, ne pas lire devant des foules déchaînées. Pourquoi ces gens sont-ils aussi extravertis ? Si j'avais voulu être un acteur j'aurais tenté ma chance à Hollywood. Sur la cinquantaine d'écrivains que j'ai rencontrés, seulement deux m'ont semblé à peu près humains. J'ai rencontré le premier 3 ou 4 fois – il est aveugle avec les deux jambes amputées, 72 ans, il continue d'écrire, bon an mal an, dictant ses phrases à sa merveilleuse femme depuis son lit de mort. L'autre est un ermite à moitié fou qui tape ses trucs à Mannheim, en Allemagne.

Autrement, la dernière personne avec qui j'ai envie de boire des coups ou tailler une bavette est un écrivain. J'ai trouvé plus de fougue chez les vieux marchands de journaux, les concierges, chez le gamin qui bosse la nuit sur le stand de tacos. Il me semble que l'écriture fait ressortir le pire, non le meilleur, il me semble que les presses à imprimer du monde entier ne

font que presser la pulpe d'âmes insuffisantes que des critiques insuffisants appellent littérature, poésie, prose. C'est inutile, à l'exception peut-être de cette étincelle qui jaillit, de temps en temps, et qui parfois subsiste, dieu sait comment.

Comme j'entame la 2^e bouteille de vin je jette un œil en arrière et constate que cette lettre pourrait laisser penser que Bukowski a mentionné les Noirs et les Homosexuels comme s'il avait une dent contre eux. Par conséquent, laisse-moi mentionner : les femmes, les Mexicains, les lesbiennes, les Juifs.

Laisse-moi préciser, que c'est l'humanité tout entière qui me dégoûte et plus particulièrement, l'écrivain créatif. Ce n'est pas seulement l'époque maudite de la bombe H, c'est aussi l'âge de la Peur. Une Peur Immense.

Je n'aime pas non plus les Blancs-Becs. Et je suis un Blanc-Bec.

Qu'est-ce que j'aime ? J'aime entamer la 2^e bouteille de vin. Fallait que j'oublie cette journée. Perdu dix dollars aux champs de course aujourd'hui. Quelle chose inutile. Ferais mieux de me fourrer la queue dans une crêpe au sirop d'érable.

En revanche j'ai toujours eu de l'affection pour les Chinois. Je suppose que c'est parce que la plupart d'entre eux sont si loin.

>La nouvelle intitulée « *The Hog* » demeure inédite.

[À Carl Weissner]

29 mai 1982

Ham on Rye ça a été dur de s'y coller, écrire le premier mot. Après, c'est devenu plus facile. Je pense que j'ai eu assez de recul pour le mener à bien. J'y ai réfléchi pendant un mois si ce n'est plus avant de commencer. Après tout, qui veut lire des trucs sur l'enfance ? Ça donne lieu au pire genre d'écriture.

J'espérais faire ressortir le sens du ridicule et de l'humour.

Mes parents étaient étranges. Oh, oui. Ça n'est pas dans le livre mais un jour alors que j'étais SDF et pesais 63 kilos ils m'ont facturé le gîte, la table

et les frais de blanchisserie. Peut-être que j'en ai parlé dans *Factotum*. Je me souviens pas.

Maintenant je recommence à tâter du poème. Mais *Hustler* m'a récemment demandé une nouvelle donc je me suis retroussé les manches et leur ai tapé une petite comptine intitulée « The Hog ». J'ai bien aimé leur lettre de refus : « ... Le sujet abordé est trop litigieux pour qu'on puisse le traiter. Précisément, c'est la bestialité et surtout la violente sous-jacente que nous ne pensons pas pouvoir accepter. »

Du coup je l'ai envoyée au *Playboy* allemand. Ça devrait leur faire chier une *escalope panée* crue mais je pense pas qu'ils l'acceptent.

OceanofPDF.com

1983

[À Loss Pequeño Glazier]

16 février 1983

Je sais pas exactement comment ça marche. Ce que je veux dire, c'est que j'écris pas beaucoup mieux aujourd'hui qu'il y a quelques décennies du temps où je crevais la dalle dans ces petites piaules, ces asiles de nuit, sur ces bancs publics, ou quand j'ai failli laisser ma peau dans ces usines et à la Poste. L'endurance a quelque chose à voir là-dedans : j'ai survécu à pas mal d'éditeurs qui m'ont rejeté, et à quelques femmes aussi. La seule différence qui me vient à l'esprit aujourd'hui, c'est que je prends plus de plaisir à écrire. Mais la roue tourne très vite – tu peux être un clodo bourré qui se bagarre avec des ivrognes, des drogués, des foldingues dans un appartement miteux, et la seconde d'après tu te retrouves en Europe à traverser un couloir au bout duquel 2 000 personnes en furie attendent que tu leur lises des poèmes. Et tu as 60 piges...

Maintenant je vais sur mes 63 et je n'ai plus à faire de lectures pour payer le vin et le loyer. Si j'avais voulu être un acteur, j'en aurais été un. Aucune envie de gesticuler devant la foule pour gagner ma croûte. J'ai d'autres plans. Ai récemment été contacté par un brave type qui m'avait déjà écrit l'an dernier : « ... parmi les personnes ayant déjà accepté de participer figurent John Updike, Czeslaw Milosz, Stephen Spender, Edmund White, Jonathan Miller, Dick Cavett, et Wendell Berry. Donc, vous voyez, vous seriez en bonne compagnie... »

Je lui ai dit, non. Bien que les « honoraires » étaient pas vilains.

Qu'est-ce qui pousse ces gens à faire ça ?

Bon, en tout cas, ce que j'essaie de te dire c'est que, pour moi, avoir les poches assez pleines me permet de vivre actuellement dans cette petite ville, San Pedro, où les gens sont tout à fait normaux, faciles, braves et inintéressants, et où tu aurais toutes les peines du monde à trouver un écrivain, un peintre ou un acteur. C'est l'endroit où je peux vivre avec mes 3 chats et picoler presque tous les soirs en tapant à la machine jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Et le jour d'après il y a les courses de chevaux. C'est tout ce qu'il me faut. Et les ennuis trouveront toujours le moyen de te trouver (moi). Il y a toujours des bons et des mauvais moments avec la

femelle. Mais la configuration me convient. Je suis content de pas être Norman Mailer ou Capote ou Vidal, ou Ginsberg lisant avec The Clash, et je suis content de pas être The Clash.

Là où je veux en venir c'est que lorsque la Chance croise ton chemin tu ne peux pas la laisser t'Engloutir. Devenir célèbre quand t'as la vingtaine est une chose difficile à surmonter. Quand tu deviens à moitié célèbre et que tu as dépassé la soixantaine, c'est plus facile de s'adapter. Le vieux Ez Pound avait coutume de dire, « Fais ton *travail*. » Et je savais exactement ce qu'il voulait dire par là. Même si l'écriture est pas plus un travail pour moi que ne l'est la boisson. Et, bien sûr, je picole à l'instant même où je te parle et donc si tout ça devient un peu confus, eh bien, c'est mon *style*.

Je sais pas, tu vois. Prends les poètes. Certains démarrent très fort. Il y a un éclair, une brûlure, un pari dans leur façon de coucher les mots sur le papier. Un bon premier livre ou un second, ensuite ils semblent se d i s s o u d r e. Tu jettes un œil alentour et découvres qu'ils enseignent l'ÉCRITURE CRÉATIVE à l'université. Maintenant ils s'imaginent qu'ils savent comment ÉCRIRE et qu'ils vont dire aux autres comment s'y prendre. Ceci est une maladie : ils se sont épris d'eux-mêmes. C'est incroyable qu'ils puissent faire ça. C'est comme si un type venait me voir et essayait de me dire comment on baise sous prétexte qu'il pense baiser décemment.

S'il existe de bons écrivains, je ne pense pas que ces écrivains triment, marchent, discutent et s'accouplent en pensant, « Je suis un écrivain. » Ils vivent parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Ça s'empile : les abominations, les réjouissances, les pneus crevés, les cauchemars, les hurlements, les rires, les morts, les longues enfilades de zéros et tout le reste, ça commence à peser alors ils voient la machine à écrire et ils se posent devant et ça leur sort par les doigts, il n'y a pas de planning, ça leur tombe dessus : s'ils sont toujours en veine.

Il n'y a pas de règles. Je ne peux plus lire les autres écrivains. Je suis un solitaire. Mais j'emprunte aux autres dans mes périodes de néant. J'aime un bon championnat de foot ou un match de boxe ou une course de chevaux durant lequel tous les concurrents sont à peu près du même niveau. Ces confrontations mettent souvent le miracle du courage à l'honneur et ça me fait du bien de voir de telles choses, ça me donne un peu de jus.

Si tu veux tenir bon dans ce jeu la boisson peut être d'un grand recours, bien que je déconseille d'en abuser. La plupart des ivrognes que j'ai connus ne sont pas très intéressants. Bien sûr, la plupart des gens sobres ne le sont pas non plus.

Pour ce qui est des drogues, j'en ai consommé, bien sûr, mais j'ai laissé tomber. L'herbe bousille la motivation et te rend complètement à l'ouest. Je peux comprendre les drogues plus dures à l'exception de la coke qui te mène nulle part et t'en laisse aucun souvenir. Ce que j'entends par « comprendre » les drogues dures c'est que je peux comprendre ceux qui seraient tentés par cette voie : le trip rapide et lumineux, et par ici la sortie. Autant opter pour un suicide divertissant, tu crois pas ? Mais je suis un alcool, ça permet de vivre plus longtemps, taper plus... Rencontrer plus de femmes, fréquenter plus de prisons...

Pour le reste, oué, je reçois des courriers d'admirateurs, pas tant que ça, 7 ou 8 lettres par semaine, heureusement que je suis pas Burt Reynolds, et je peux pas répondre à toutes mais dans la mesure du possible j'essaie, surtout si ces lettres proviennent d'un asile ou d'une prison, ou comme cette fois où la tenancière d'un bordel m'avait écrit avec ses filles. Je peux pas m'empêcher d'aimer l'idée que ces gens ont lu mon travail. L'espace d'un instant je m'autorise un brin de fierté grâce à eux. Je reçois de nombreuses lettres de gens qui disent à peu près la même chose : « Si tu t'en es sorti peut-être qu'il y a une chance pour moi. » En d'autres termes, ils savent qu'on m'en a joliment fait baver mais que je suis toujours là. Ça me dérange pas que les gens m'écrivent du moment qu'ils ne viennent pas frapper à ma porte et s'invitent dans mon salon pour me cracher leurs problèmes au visage par-dessus un pack de 6. Je ne suis pas là pour sauver les Gens. Je suis là pour sauver mes sales fesses de pétachard. Et coucher des mots sur le papier en levant le coude semble me maintenir à flot. D'accord ?

Je suis pas si isolé que ça. J'ai mes béquilles : F. Dos, Tourgueniev, un peu de Céline, un peu d'Hamsun, la plupart des John Fante, une grande part de Sherwood Anderson, le Hemingway du début, tout ce qu'a fait Carson McCullers, les longs poèmes de Jeffers ; Nietzsche et Schopenhauer, le style de Saroyan sans le contenu ; Mozart, Mahler, Bach, Wagner, Eric Coates ; Mondrian ; e. e. Cummings et les putains d'Hollywood East ; Jack Nicholson ; Jackie Gleason ; Charlie Chaplin à ses débuts ; Baron Manfred

Von Richthofen ; Leslie Howard ; Bette Davis ; Max Schmeling ; Hitler... D. H. Lawrence, A. Huxley et le vieux barman au visage rouge cadmium de Philly... Et puis il y avait cette actrice particulière dont le nom m'échappe, qui tout bien réfléchi, fut la plus belle femme de notre époque. Elle s'est soulée jusqu'à la mort.

Il m'arrive d'être romantique, sûr. J'ai connu cette poule une fois, elle était bien roulée. Avait été la petite amie de E. Pound. Il la mentionne dans certaines strophes des *Cantos*. Bon, un jour elle est allée voir Jeffers. Elle a frappé à la porte. Peut-être qu'elle voulait devenir la seule femme sur terre à s'être tapée Pound et Jeffers à la fois. Bref, ce n'est pas Jeffers qui a ouvert la porte. C'est une vieille peau. Une tante, une gouvernante, n'importe, elle brillait pas par ses charmes. Cette poule magnifique dit à la vieille peau. « Je veux voir le maître. » « Attendez un moment », lui dit la vieille peau. Quelque temps s'écoule et alors la vieille peau revient, sort sur le perron et dit, « Jeffers vous fait savoir qu'il a bâti son église, allez bâtir la vôtre... » J'ai aimé cette histoire parce qu'à cette époque les belles femmes me causaient pas mal d'emmerdes. Mais maintenant quand j'y pense, peut-être que la vieille peau n'a jamais parlé à Jeffers, peut-être qu'elle s'est contentée d'attendre là, puis a rouvert la porte dans le seul but d'éclabousser la beauté de sa sagesse. Bref, je ne l'ai pas tirée non plus et n'ai toujours pas bâti mon église, bien qu'elle soit là parfois quand il n'y a rien d'autre à la ronde.

Ce que j'essaie de dire ici c'est que personne n'est jamais vraiment bon ou célèbre, ces choses-là se conjuguent au passé. Peut-être que tu peux devenir bon et célèbre après ta mort mais tant que tu es vie, pour ce que ça vaut, si tu sais faire des miracles au point de pouvoir changer le monde, ça doit être celui d'aujourd'hui ou demain, ce que tu *as* fait avant ne vaut pas plus qu'un sac en papier rempli de trous de balle de lapins découpées. Ce n'est pas une règle, c'est un fait. Tout comme c'est un fait que je ne peux pas répondre aux questions qu'on me pose dans les lettres. Ou je me retrouverais à donner un cours d'ÉCRITURE CRÉATIVE.

Je me rends compte que je commence à être bien bourré mais ce qui aurait pu finir dans un mauvais poème, tu le trouveras ici. Je me revois toujours en train de lire les critiques dans le *Kenyon [Review]* et le *Sewanee Review* du temps où je passais mes journées sur les bancs publics et même

si je savais que c'était bidon j'aimais leur maniement de la langue, mais tous nos mots sont bidon quand on y pense, pas vrai, Barman ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Pas grand-chose. Devenir veinard peut-être. Ce qu'il nous faut c'est du rythme et un minimum de divertissement avant que n'arrive le moment où ils nous trouveront raidis dans un coin, inutiles, aux yeux de ceux qui restent. Ça me rend terriblement triste de nous savoir si limités. Mais tu as raison, à quoi bon chercher des points de comparaison ? Ça n'aide en rien. Levons nos verres. Et trinquons encore... En essayant de nous frayer un chemin dans toute cette merde au moyen d'une petite fourchette en fer-blanc.

[À A.D. Winans]
23 février 1983

[...] J'ai été invité à Naropa il y a quelque temps, pas pour l'école [Jack] Kerouac [de la Poétique désincarnée] mais pour un four de 2 semaines, je veux dire un cours... D'abord, j'ai eu affaire à une poétesse [Anne Waldman] et je lui ai dit « non. » Ensuite j'ai été contacté par Ginsberg et j'ai dû lui dire simplement que je fais pas ce genre de choses. Le seul truc que je pourrais dire à la plupart des gens concernant l'écriture serait, ABSTENEZ-VOUS. C'est surpollué maintenant...

J'ai jamais aimé les Beats, ils donnaient trop dans l'autopromotion et les drogues ont fait d'eux des traînées ou leur ont refilé des bites en bois. Je suis de la vieille école. Je crois aux vertus du travail et à la vie de reclus ; les foules affaiblissent tes intentions et ton originalité... Quand tu traînes avec des écrivains tu n'entends ou ne vois plus que ça. Ou peut-être est-ce ma nature de prendre racine à l'écart. Je me sens bien sans personne autour.

[À Jack Stevenson]
5 mars 1983

[...] Kafka, tu as raison... Il est là. J'ai toujours aimé le lire quand j'étais suicidaire, il semblait m'apaiser, son écriture ouvrait ce trou noir

dans lequel tu tombais tête la première, il pouvait te montrer d'étranges petits tours, il te faisait un peu oublier la réalité. J'ai eu la chance de connaître ça aussi avec D.H. Lawrence, quand je me sentais comme une merde je me jetais sur ses phrases à ressort et c'était comme quitter le foutu comté, peut-être même le pays. Hemingway te donne toujours l'impression d'avoir été roulé comme si quelqu'un t'avait joué un tour avant de te passer à tabac. Sherwood Anderson était un drôle de type et moi aussi j'aimerais pouvoir me perdre dans ses déambulations étranges et assoupies.

Le poème avec la faute d'orthographe dont parle Bukowski est « Waiting for Christmas », publié dans Blow en 1983.

[À John Martin]
3 octobre 1983

IO-3-83

Hello John:

enclosed new poems....

Also, mimeo poetry booklet with some of my poems and a nice review of HAM ON RYE. The thing is, in case I mailed you these poems, see first page in mag. 4th word first line should read "trugs". There isn't such a word as "turgs". For the record.

I hope HOT WATER MUSIC arrives soon. I get the idea that printers and binders tend to set their own pace. Probably akin to trying to get a roofer to come by and fix a leaky roof.

all right,
your boy,



P.S.- I WILL BE JUMPING BETWEEN THE NOVEL, THE SHORT STORY AND THE POEM, AND I DON'T KNOW WHY MORE DON'T DO THIS. IT'S LIKE HAVING 3 WOMEN - WHEN ONE GOES SOUR YOU TRY ONE OF THE OTHERS.



Salut John

Nouveaux poèmes ci-joints...

Aussi, un livret de poésie ronéotypé avec certains de mes poèmes et une chouette critique de *Ham on Rye*. L'ennui, au cas où je t'aurais envoyé ces poèmes, regarde la première page à l'intérieur du mag. Le 4^e mot de la

première ligne devrait se lire « Paniers. » Il n'existe pas de mot tel que « Napiers. » Pour information.

J'espère que *Hot Water Music* sortira bientôt. J'ai dans l'idée que les imprimeurs et les relieurs travaillent un peu quand ça leur chante. Probablement comparable à essayer de faire venir un couvreur pour réparer un toit qui fuit.

P.S. – J'alternerai à l'avenir entre le roman, la nouvelle et le poème, et je ne sais pas pourquoi plus d'auteurs n'en font autant. C'est comme avoir 3 femmes – quand une vire à l'aigre tu te réconfortes auprès des autres.

OceanofPDF.com

1984

[À William Packard]

19 mai 1984

Bon, puisque tu l'as demandé... sans quoi, parler de poésie ou de son absence c'est juste « du vin à faire danser les chèvres », une expression fruitée qu'on utilisait dans le temps pour manifester son dégoût. Ce qui constitue une phrase d'intro assez merdique, mais je n'ai bu qu'une gorgée de vin. Le vieux F. N[ietzsche] avait vu juste le jour où on lui demanda son avis (il y a longtemps aussi) sur les poètes. « Les poètes ? » Dit-il. « Les poètes mentent trop. » C'était un de leurs défauts, et si on veut trouver ce qui cloche ou ne tourne pas rond dans la poésie contemporaine il faudra aussi se tourner vers le passé. Quand les gamins refusent de lire de la poésie à l'école, vont même jusqu'à s'en moquer, considérer ça comme un sport de lavette, tu sais qu'ils n'ont pas entièrement tort. Bien sûr, il y a un changement de sémantique au fil du temps qui rend l'absorption des œuvres passées plus compliquée mais ça n'est pas ce qui a repoussé les gamins. C'est juste que la poésie était à côté de la plaque, ça sonnait faux, ça ne faisait rien. Prends Shakespeare : tu pourrais crever d'ennui en le lisant. Il débarquait juste avec une trouvaille de temps en temps, t'en mettait plein les yeux puis se remettait à bosser pour arriver au point suivant. Les poètes dont ils nous ont gavés étaient immortels mais ils n'étaient ni dangereux ni intéressants. On les recrachait puis on passait aux choses sérieuses : les bagarres après l'école avec le nez en sang. Tout le monde sait que si tu n'arrives pas à marquer les esprits dès le plus jeune âge, ça s'annonce compliqué pour la suite. Les gens chargés de recruter des patriotes et des fidèles en sont très conscients. La poésie n'a jamais eu beaucoup de consistance et n'en a toujours pas. Oui, oui, je sais, il y a eu Li Po et certains des anciens poètes chinois qui avaient cette capacité à condenser en quelques lignes une grande émotion et une grande vérité. Il y a d'autres exceptions, bien sûr, l'espèce humaine n'est pas boiteuse au point de n'avoir jamais fait quelques pas en avant. Mais la vaste majorité de papier, d'encre et de lignes est méchamment vide, presque comme si

quelqu'un nous avait joué un sale tour, pire que ça, et les librairies sont une farce.

Et les modernes empruntent au passé et perpétuent cette erreur. Certains prétendent que la poésie ne s'adresse pas à la masse mais à quelques rares élus. Tout comme la plupart des gouvernements dans le monde. Tout comme les bourgeoises et les soi-disant dames de la haute. Tout comme les chiottes sur mesure.

La lire et l'oublier, voilà le meilleur moyen d'étudier la poésie. Parce qu'il n'y a aucun mérite à pondre un poème sans queue ni tête. Parce que la plupart des poètes écrivent depuis leur tour d'ivoire et que leur champ de vision est limité. J'aime autant parler à un éboueur, un plombier ou un commis de cuisine plutôt qu'à un poète. Ils en savent tout simplement plus sur les difficultés et les joies élémentaires qu'on éprouve à rester en vie.

La poésie *peut* être divertissante, elle peut être écrite avec une clarté stupéfiante, je ne sais pas pourquoi il faudrait que ce soit l'inverse, mais ça l'est. Lire de la poésie c'est comme s'asseoir dans une pièce qui sent le renfermé avec les stores baissés. Et rien n'est fait pour laisser entrer la moindre parcelle d'air, de lumière. Il se pourrait que la discipline ait attiré les pires coupeurs de mou. Il semble si facile de s'autoproclamer « poète ». Il n'y a plus grand-chose à faire une fois que tu as pris cette posture. Il y a une raison pour laquelle les gens ne lisent pas de poésie. La raison étant que la chose est faite avec les pieds. Peut-être que les créateurs énergiques s'en sont allés dans la musique ou la prose ou la peinture, la sculpture ? Au moins dans ces domaines il arrive parfois que quelqu'un fasse voler les murs en éclat.

Je reste à distance des poètes. Quand je vivais dans mes piaules des bas-quartiers c'était plus difficile. Une fois qu'ils avaient trouvé mon adresse ils venaient se répandre en ragots et taper dans ma gnôle. Certains de ces poètes étaient relativement connus. Mais leur rancœur, leurs pleurnicheries, et leur jalousie à l'encontre de n'importe quel autre poète à qui souriait la chance était incroyable. Voilà des hommes qui étaient supposés coucher sur le papier des mots empreints de verve, de sagesse et d'exploration mais c'étaient juste des trous du cul malades, même pas foutus de boire correctement, de l'écume aux coins des lèvres, ils bavaient sur leurs chemises, tanguaient après quelques verres, dégueulaient et fulminaient. Ils

balançaient des saloperies sur tous ceux qui n'étaient pas là et c'était évident que j'en ramassais tout autant quand ils allaient s'épancher ailleurs. Je me sentais pas menacé. Le plus emmerdant c'était après leur départ : leurs mauvaises ondes s'étaient incrustées sous le tapis, sur les stores et sur tout le reste et il fallait parfois un jour ou deux avant que je me sente à nouveau bien dans mes pompes – Je veux dire, bon dieu de bon dieu :

« C'est un Juif italien qui suce des bites et sa femme est chez les dingues. »

« X est tellement radin qu'en bagnole lorsqu'il aborde une descente il coupe le moteur et met la vitesse au point mort. »

« Y a baissé son pantalon et m'a supplié de lui raboter le cul puis m'a fait jurer de jamais le dire à personne. »

« Si j'étais un homosexuel noir je serais célèbre. En l'état je n'ai aucune chance. »

« Lançons un magazine. T'aurais pas un peu de fric ? »

Ensuite il y a les lectures. Si tu fais ça pour payer le loyer, très bien. Mais beaucoup trop le font par vanité. Ils seraient prêts à lire gratuitement et d'ailleurs certains ne s'en privent pas. Si j'avais voulu être sur scène j'aurais été acteur.

À quelques-uns venus chez moi siffler mes bouteilles j'ai fait part de mon antipathie pour les lectures de poèmes en public. Ça pue le narcissisme, je leur ai dit. Tous ces dandys qui bombent le torse pour zozoter leurs vers limpides, c'est tellement chiant, et le public semble aussi plat que le lecteur : des morts-vivants qui tuent le temps.

« Oh non, Bukowski, tu as *tort* ! Les troubadours descendaient dans les rues pour régaler le public ! »

« Qui nous dit qu'ils étaient pas mauvais ? »

« Hey, *mec*, qu'est-ce que tu racontes ? Madrigaux ! Chansons du cœur ! Un poète c'est la vie ! On n'a jamais *assez* de poètes ! On a besoin de *plus* de poètes, dans la rue, au sommet des montagnes, partout ! »

Je suppose qu'il y a des contreparties à tout ça. Après l'une de mes lectures dans le Sud, lors d'une soirée, chez le prof qui avait organisé la lecture, je sifflais la bibine de quelqu'un d'autre pour changer quand le prof a débarqué.

« Bon, Bukowski, laquelle tu veux ? »

« Tu veux dire, laquelle des femmes ? »

« Oui, tu sais, l'hospitalité du Sud. »

Il devait y avoir entre 15 et 20 femmes dans la pièce. J'ai jeté un œil alentour et dans l'idée que ça sauverait peut-être un petit morceau de mon âme damnée j'ai choisi la vieille en robe rouge qui dévoilait beaucoup de jambe. Elle était barbouillée de gnôle et de rouge à lèvres.

« Je prendrai Grandma Moses là », je lui ai dit.

« Quoi ? Sans déconner ? Eh bien, elle est à toi... »

Je ne sais pas comment mais le mot est passé. Grandma était en train de parler à un type. Elle a regardé par-dessus son épaule et m'a souri, en faisant un signe de la main. J'ai souri, clin d'œil à l'appui. Je comptais bien enrouler cette robe rouge autour de mes couilles.

Là-dessus la grande blonde s'est pointée. Elle avait un visage d'ivoire, les pommettes saillantes, les yeux vert foncé, les hanches, le mystère, la jeunesse, ah, tout ça, tu sais, elle s'est approchée en gonflant son énorme poitrine et m'a dit : « Tu veux dire que tu vas te taper ça ? »

« Oh oui, m'dame, je vais graver mes initiales dans l'une de ses miches. »

« ESPÈCE D'IDIOT ! » Elle m'a craché au visage et fait volte-face pour aller parler à un jeune étudiant aux cheveux bruns dont la fine nuque penchait avec lassitude sous le poids de son mal-être imaginaire. Elle était sans doute la baiseuse en chef de poètes dans cette ville ou peut-être la seule suceuse de poètes en activité mais j'avais gâché sa soirée. Ça paie parfois de faire des lectures, même pour 500 et des poussières...

Ce qui nous mène au point suivant. Durant cette époque où je parcourais le pays avec mon petit sac de voyage et mon fourreau toujours plus large de poésie j'ai rencontré d'autres gars de mon espèce. Ils s'en allaient parfois quand j'arrivais ou l'inverse. Mon dieu, ils avaient l'air aussi miteux, hagards et déprimés que moi. Ça me donnait de l'espoir pour eux. On se démerde comme on peut, je pensais, c'est un sale boulot et on le sait. Parmi eux quelques-uns écrivaient de la poésie qui prenait quelques risques, hurlait, semblait œuvrer à quelque chose. Je sentais qu'on essayait de refourguer notre came à l'encontre tous les pronostics, tâchant de nous tenir loin des usines, des lavages de voitures, peut-être même des asiles. Je sais juste qu'avant de voir la chance tourner un peu en ma faveur j'envisageais

d'aller braquer des banques. Autant se faire chevaucher par une vieille en robe rouge... Là où je veux en venir, c'est que parmi ces auteurs à avoir si bien démarré... disons, avec presque le même impact que le jeune Shapiro dans *V-Letter*, j'ai fait un tour d'horizon et ils ont tous été ingérés, digérés, suggérés, molestés, abusés, réduits en fumée. Ils enseignent, ce sont des poètes-en-résidence. Ils portent de beaux vêtements. Ils sont sereins. Mais leur écriture a les 4 pneus à plat, aucune roue de secours dans le coffre et pas d'essence dans le réservoir. MAINTENANT ILS ENSEIGNENT LA POÉSIE. ILS ENSEIGNENT COMMENT ÉCRIRE DE LA POÉSIE. Où ont-ils été pêcher l'idée qu'ils en savaient quelque chose ? Pour moi ça relève du mystère. Comment sont-ils devenus si sages si vite, si cons si vite ? Où sont-ils allés ? Et pourquoi ? Et à quoi bon ? L'endurance est plus importante que la vérité car sans endurance il n'y pas la moindre vérité. Et la vérité exige d'aller au bout des choses comme tu l'entends. De cette façon, la mort en personne paraît dérisoire quand elle te met le grappin dessus.

Ah, la barbe, j'en ai déjà trop dit. Je parle comme ces poètes qui débarquaient sans prévenir et dégueulaient sur mon canapé. Et mon avis n'est qu'un avis parmi tant d'autres. Laisse-moi juste te dire que j'ai un nouveau chaton. Un mâle. J'ai besoin d'un nom. Pour le chaton, je veux dire. Et il y a eu des noms bien. Tu crois pas ? Comme Jeffers. E.E. Cummings. Auden. Stephen Spender. Catullus. Li Po. Villon. Neruda. Blake. Conrad Aiken. Et il y a Ezra. Lorca. Millay. Je sais pas.

Ah, merde, peut-être que j'appellerai ce fils de pute « Baby Face Nelson » et comme ça ce sera réglé.

[À A.D Winans]

27 juin 1984

[...] Je pense qu'une des meilleures choses qui me soit arrivée fut d'avoir été un écrivain sans succès pendant si longtemps et d'avoir dû bosser pour gagner ma vie jusqu'à mes 50 piges. Ça m'a tenu éloigné des autres écrivains, leurs mondanités, leurs médisances et leurs pleurnicheries,

et maintenant que ma chance a tourné j'ai bien l'intention de garder mes distances.

Qu'ils continuent à m'attaquer. Je continuerai mon travail, ce qui n'est pas quelque chose que je fais pour l'immortalité ou même une célébrité mineure. Je le fais parce que je le dois et je m'y tiendrai. Je me sens bien la majeure partie du temps, surtout quand je suis devant cette machine, d'autant que les mots me donnent de plus en plus l'impression d'en sortir grandis. Réalité ou pas, vrai ou faux, je fais avec.

[À Carl Weissner]

2 août 1984

[...] C'est une des choses les plus épatantes qu'il m'ait été donné de voir, le travail que tu as accompli au fil des ans pour moi et Sparrow, tes traductions et tes efforts incessants pour toujours obtenir le meilleur en notre faveur. Deux des plus belles choses qui me soient arrivées dans la vie, c'est le jour où Martin m'a découvert et le jour où tu as décidé d'être mon traducteur, agent, et ami. Et puis aussi, je pense au vieux Jon Webb qui m'a publié dans ces splendides éditions quand j'étais tout bonnement inconnu. Il y a des gens magiques dans le monde, et tu es très certainement l'un d'entre eux. [...]

Maintenant, bon, j'ai tellement de livres traduits dans tellement de langues, je sais à peine ce qui se trame. La bibliothèque ne peut pas tous les contenir. Il y en a partout sur le tapis. Ai besoin d'une autre bibliothèque dans la chambre à coucher. Peut-être bientôt. C'est très étrange. De penser que des gens sont assis aux quatre coins du monde en train de lire *Women*, *Factotum*, *South of No North*, *Ham on Rye*, et caetera et caetera... Je reçois des lettres d'amour venues de contrées lointaines. Une femme en Australie m'a envoyé la clé de sa maison. D'autres se contentent de longues lettres. Et ici, aux É.-U., des gamines de 19 à 21 ans proposent de venir me voir. Je leur dis, surtout pas. Rien n'est gratuit. Chaque chose a un prix. Je leur dis d'aller se taper quelqu'un de leur âge [...]

Martin m'a demandé de faire des peintures pour *War All the Time*. J'essaie de lui expliquer que les peintures viennent de la même source qui m'alimente en écriture et que je préférerais écrire. J'arrive pas à lui faire comprendre ça. Alors je me retrouve assis là, torché, pressant des tubes de peintures sur des feuilles de papier que je fais sécher par terre et les chats marchent dessus. Je les laisse faire.

OceanofPDF.com

1985

Le livre retiré de la vente par la librairie Nijmegen, aux Pays-Bas, était Erections, Ejaculations, Exhibitions, and General Tales of Ordinary Madness.

[À Hans van den Broek]

22 janvier 1985

Merci pour ta lettre m'informant qu'un de mes livres était retiré de la librairie Nijmegen. Qu'il était accusé d'être discriminant vis-à-vis des noirs, des homosexuels et des femmes. Et qu'on me reprochait de faire du sadisme gratuit.

Les seules choses que j'ai peur de discriminer sont l'humour et la vérité.

Si les noirs, les homosexuels et les femmes sont malmenés dans mes livres, c'est parce que ceux que j'ai rencontrés le méritaient. Il y a toutes sortes de « mauvais » – mauvais chiens, mauvaise censure ; il y a même de « mauvais » mâles blancs. Seulement quand tu écris sur les « mauvais » mâles blancs ils ne s'en plaignent pas. Ai-je besoin de préciser qu'il y a de « bons » noirs, de « bons » homosexuels et de « bonnes » femmes ?

Dans mon travail, en tant qu'écrivain, je me contente de photographier, avec des mots, ce que je vois. Si je parle de « sadisme » c'est parce que ça existe. Je ne l'ai pas inventé, et si un acte effroyable est commis dans mon livre c'est parce que de telles choses peuvent arriver dans nos vies. Je suis pas du côté du diable, si tant est que le diable existe. Dans mes livres je suis pas toujours d'accord avec ce qui se produit, pas plus que je me roule dans la boue pour le plaisir. Aussi, il est curieux que les gens qui s'insurgent contre mon travail semblent omettre les passages qui comportent de la joie, de l'amour, de l'espoir, et de tels passages existent. Mes journées, mes années, ma vie entière, ont connu des hauts et des bas, la lumière et les ténèbres. Si j'écrivais seulement et continuellement sur la « lumière » et ne mentionnais jamais le reste, alors en tant qu'artiste je serais un menteur.

La censure est l'outil de ceux qui éprouvent le besoin de passer certaines réalités sous silence. Leur crainte vient seulement de leur

incapacité à regarder la réalité en face, et je ne peux même pas déverser la moindre colère sur eux, j'éprouve seulement une immense tristesse. Il faut croire, d'une certaine façon, que leur éducation les a complètement soustraits des faits de notre existence. On leur a seulement enseigné à raisonner d'une façon alors qu'il en existe beaucoup d'autres.

Je ne suis pas consterné qu'un de mes livres ait été pris pour cible et délogé des étagères d'une librairie locale. En un sens, je suis honoré d'avoir écrit quelque chose ayant sorti ces gens de leur coma. Mais je suis blessé, oui, comme à chaque fois que le livre de quelqu'un d'autre est censuré, et ce ne sont pas forcément des grands livres car rares sont ceux-là. Je sais juste qu'au fil des siècles ce type de livre a souvent généré un classique, et ce qui fut autrefois immoral et choquant est maintenant inscrit aux programmes de lectures obligatoires de nos universités.

Je dis pas que mon livre est de ceux-là, mais je dis qu'à notre époque, à l'heure où la plupart d'entre nous vivent peut-être leur dernier instant, c'est foutrement irritant et infiniment triste que nous ayons toujours parmi nous les petits, les gens aigris, les chasseurs de sorcières et les contestataires de réalité. Pourtant, ces gens sont dans le même bateau que nous, ils font partie d'un tout, et si je n'ai pas écrit sur eux, je le devrais, c'est peut-être ce que je viens de faire d'ailleurs, et ça suffit.

Puissions-nous tous devenir meilleurs.

[À A.D. Winans]
22 février 1985

[...] Sur le fait de plaquer ton job à 50 ans, je sais pas quoi dire. Il fallait que je plaque le mien. Mon corps entier morflait, pouvais même plus lever mes bras. Si quelqu'un me touchait, ce simple contact m'envoyait des vagues et décharges d'agonie. J'étais fini. Ils s'étaient acharnés sur mon corps et mon esprit pendant des décennies. Et j'avais pas un centime. Il fallait que je me noie dans l'alcool pour effacer de mon esprit ce qui se passait. J'en étais arrivé à la conclusion qu'une vie de clochard serait préférable. Je le pense vraiment. Il fallait vraiment que ça se termine. Mon dernier jour au boulot, un type a glissé une remarque sur mon passage :

« Ce vieux a vraiment des couilles pour démissionner à son âge. » Je me rendais même pas compte de mon âge. Les années s'étaient juste empilées jusqu'à former un tas de merde.

Ouais, j'avais peur. J'avais peur de jamais pouvoir m'en sortir, en tant qu'écrivain, niveau thune. Le loyer, la pension alimentaire. La bouffe n'était pas un problème. Suffisait que je boive et m'installe à la machine. Ai écrit mon premier roman (*Post Office*) en 19 nuits. J'ai sifflé de la bière et du scotch assis en caleçon. J'ai écouté la radio et fumé des cigarettes bon marché. J'ai écrit des histoires cochonnes pour les magazines porno. Ça m'a permis de payer le loyer et donné aussi l'occasion aux esprits douillets et frileux de dire : Il déteste les femmes. Mes déclarations de revenus pour ces premières années attestent des sommes ridiculement petites que j'ai gagnées mais enfin j'existais. Les lectures de poésie sont arrivées et je les haïssais, mais ça faisait plus de \$\$\$\$. C'était une époque sauvage plongée dans un brouillard d'alcool, j'ai eu de la chance d'en sortir. Et j'ai écrit, écrit et écrit. J'aimais les déflagrations de la machine à écrire. C'est pour elles que je me battais chaque jour. Et j'ai encore eu de la chance en héritant d'un chouette couple de proprios. Ils pensaient que j'étais fou. Je descendais les voir un jour sur deux pour boire des coups. Ils n'avaient rien d'autre dans leur réfrigérateur que des bouteilles d'Eastside Beer. On les descendait litre par litre, les unes après les autres jusqu'à 4 heures du matin, en braillant des chansons des années 20 et 30. « Tu es cinglé », ne cessait de me dire ma proprio. « Tu lâches ce bon boulot à la Poste. » « Et maintenant tu sors avec cette femme hystérique. Tu sais qu'elle est folle, pas vrai ? » Voilà ce que disait ma proprio.

En plus de ça, je touchais dix dollars par semaine pour écrire cette chronique « Notes of a Dirty Old Man ». Et je veux dire, ces dix dollars parfois me sauvaient la vie.

Je sais pas, A.D., je sais vraiment pas comment je m'en suis sorti. La boisson a toujours aidé. Et ça continue. Et, surtout, j'aimais écrire ! LE SON DE LA MACHINE À ÉCRIRE. Parfois je me dis que c'était la seule chose que je voulais, le son de la machine à écrire. Et une bouteille à portée de main, de la bière avec du scotch, à côté de la machine. Et retrouver des bouts de cigares, de vieux cigares, les allumer ivre mort et me brûler le nez.

Ce que je voulais c'était pas tellement ESSAYER d'être un écrivain, l'idée c'était surtout de trouver quelque chose qui me fasse du bien.

La chance a monté graduellement et j'ai continué à écrire. Les femmes sont devenues plus jeunes et plus exigeantes. Et certains écrivains ont commencé à me détester. Ce qu'ils continuent à faire, seulement davantage. C'est pas grave. L'important c'est que je suis pas mort sur ce tabouret du tri postal. La sécurité ? La sécurité de quoi ?

[À John Martin]

Juin 1985

Tu en as fait ton gagne-pain, et publié principalement ce que tu voulais, peut-être pas tant que ça au début quand tu avais tendance à plus écouter les voix « littéraires » qui te poussaient vers le « prestige », mais au fil du temps tu es devenu le joueur, celui qui fait des paris mais continue de gagner – sans expérience et loin des modes, à l'instinct. Ce qui se vend n'est pas nécessairement bon et ce qui ne se vend pas peut être sincèrement mauvais, bien qu'on veuille le faire passer pour une Forme d'Art incomprise. Il y a toutes sortes de combinaisons possibles. Monter un bon spectacle requiert un Œil capable de séparer le talent de la clownerie. Tu fais ton travail avec une énergie qui dépasse l'imagination nonchalante et négligée de ceux qui pensent pouvoir y arriver sans se battre.

Ils te reprochent de faire fonctionner les choses quand eux-mêmes ne peuvent faire fonctionner les choses ; leur jalousie est le fruit de leur pitoyable faiblesse. Tu vas simplement de l'avant, tu continues, pendant qu'eux fustigent leur apparente malchance qui est juste la conséquence d'une flemme grossière et d'une colonne vertébrale en bâton de réglisse.

Tu es l'éditeur, le rédacteur en chef, le lecteur de manuscrit, l'agent de recouvrement, le publicitaire, et Dieu sait quoi d'autre, et tu trouves encore le temps d'écouter au téléphone les soi-disant Grands Écrivains gémir et bougonner de toutes les manières possibles sur les sujets les plus insignifiants, comme les doux problèmes à 20 centimes dont est victime chaque être vivant mais qu'eux ressentent au plus profond de leur être à

cause de ce génie tombé du ciel qui les rendrait soi-disant dix fois plus sensible que les autres.

Tu fais ton putain de travail et tu le fais bien, très bien, mais ce qui me dérange, même si ça ne te dérange pas, c'est le manque quasi total de reconnaissance vis-à-vis de ce que tu fais, as fait, continues de faire, avec force et sans répit. J'ose dire que tu as publié pendant presque trois décennies un corps de littérature qui reste inégalé dans l'histoire de l'édition en Amérique. Pourtant, qu'est-ce qui est dit à ton sujet ? Non que tu en aies besoin, seulement j'en ai besoin pour toi. J'aime autant que les Champions ne passent pas inaperçus.

Ton problème c'est qu'en faisant ton travail tu as renoncé à te rendre aux soirées mondaines et lécher le cul des médias comme des créatures universitaires qui t'auraient propulsé dans le cercle de leur petite notoriété dégueulasse.

Ne t'inquiète pas, la Bombe arrivera bien assez tôt et sinon, ton tableau de chasse parlera pour toi, Black Sparrow, espèce de merveilleux petit de fils de pute.

Les livres évoqués ci-dessous par Bukowski sont The Road to Los Angeles et The Wine of Youth, tous deux publiés à titre posthume par Black Sparrow Press en 1985.

[À Joyce Fante]
18 décembre 1985

Je suis désolé que tu m'aies demandé mon avis sur le livre de John et après avoir réfléchi pendant des jours et des nuits à la meilleure façon de te répondre, il n'y a pas d'autre façon de le dire que celle-ci : je n'ai pas aimé ce livre ni celui qui a suivi.

Tu sais, il y a une façon d'éprouver de la rancœur avec style, et il y a une manière de laisser libre cours à l'amertume avec humour mais chacun de ces livres m'a mis mal à l'aise. C'est très bien de tout démolir si ta colère requiert du courage mais si c'est juste de la démolition pour l'amour de la

démolition, bon, c'est qui se produit déjà tous les jours dans nos vies, ça arrive sur les autoroutes, dans les allées et venues du quotidien, dans les salles d'attente.

John a été ma principale influence, avec Céline, Dostoïevski et Sherwood Anderson, et il a écrit certains des livres les plus débordants de grâce et d'émotions de notre époque mais je pense qu'il aurait été préférable de laisser ses œuvres posthumes ou ses débuts à l'état d'inédits. Je pourrais avoir tort, bien sûr. J'ai souvent tort.

D'avoir été capable de rencontrer mon héros (si tu m'autorises ce terme) à la fin de sa vie et dans les conditions les plus douloureuses, fut pour moi une chose à la fois très triste et très marquante. Et j'espère que les quelques mots que j'ai échangés avec John l'ont aidé au milieu de cet enfer atroce.

Quoi qu'il arrive, je me souviendrai toujours d'avoir lu *Ask the Dust*, que je considère aujourd'hui encore comme le plus grand roman jamais écrit, un roman qui m'a probablement sauvé la vie, à supposer qu'elle vaille quelque chose.

Personne ne reste jamais continuellement au sommet de son art, en fait, très peu s'en approchent. John l'a fait, et plus d'une fois. Tu as vécu avec un homme très amer qui a surmonté son amertume, à la fin, avec un amour qui résonnait, remplissait et poussait chaque ligne vers un mémorable miracle qui disait :

oui en dépit de non
oui à cause de non
qui disait
oui oui oui

Et continuait à le dire, même quand je l'ai rencontré dans l'état que l'on sait.

Il n'y aura jamais un autre John Fante...
C'était un bulldog avec du cœur, en enfer.

1986

[À Kurt Nimmo]

3 mars 1986

Je suis désolé que Martin te fasse vivre un tel cauchemar. Mais je suis l'as dans son jeu de cartes et ça le rend complètement dingue de voir quelques poèmes lui échapper. [*Relentless as the*] *Tarentula* a été joliment ficelé et je pense que les poèmes sont corrects, certains même vraiment exceptionnels. Franchement, je suis content que tu l'aies fait...

Martin a des milliers de mes poèmes, des milliers, des milliers, le fruit de 20 années de textes envoyés. Il pourrait sortir 5, 6 ou 7 livres de ma poésie sans aucun problème et les poèmes seraient tous de haut niveau. J'écris juste une affreuse quantité de trucs.

Martin retarde délibérément la sortie de mon prochain livre pour que le public ait encore plus les crocs. Il prend pour exemple la façon dont le Colonel Parker a géré la carrière d'Elvis Presley. Il disait qu'il retenait les productions d'Elvis pour que le public soit en manque. Merde, tous ces films débiles de Presley. J'appelle pas ça de la retenue.

Martin et moi avons plus ou moins débuté ensemble et je sens que je lui dois une certaine loyauté ; d'un autre côté, si j'avais pas été là il serait peut-être même pas de la partie.

Je déteste rentrer dans ces jeux puérils... avec Martin. Tout ce que je veux c'est boire du vin et taper à la machine.

Il m'a envoyé une copie de la lettre qu'il t'a écrite. Alors pourquoi le coup de fil ? Entre nous...

Martin semble obnubilé par toute cette putain d'histoire.

De mon point de vue il semble que tu as simplement publié les poèmes parce que tu les appréciais. Et puis tu *donnes* les exemplaires à tes abonnés... Ça me donne pas l'impression que t'essaies de détruire l'empire de Martin !

[À John Martin]
5 mars 1986

Cette situation est un enfer.

Ce que je commence à comprendre c'est que Black Sparrow peut publier ce qu'il veut.

Le reste, tu t'assois volontairement dessus.

C'est comme si tu gardais un singe enfermé dans une cage et que tu le laissais sortir un peu quand ça te chante.

Mon énergie est mutilée à des fins purement lucratives.

Tu ne cesses de retarder mes publications alors que mes lecteurs enragent de pas en avoir plus à se mettre sous la dent.

Ma loyauté vis-à-vis de toi relève d'une affaire juste et équitable.

Tout ce que je veux c'est taper cette merde. Et tu autorises seulement les gens à voir peut-être un sixième de mon énergie.

C'est meurtrier. Tu me tues à petit feu.

Aucun poète n'a été bridé de son vivant comme tu me brides.

[À William Packard]
27 mars 1986

Viens juste de recevoir *NYQ* #29 et pris connaissance des nombreux poèmes de Chinaski que tu as publiés ! Tu me donnes l'impression d'être e. e. Cummings ou peut-être même Ezra, et Li Po d'autant que je sirote ce vin ce soir et me sens excellemment bien ; j'aime faire en sorte que les mots mordent dans le papier pas au point où le faisait Hemingway mais plutôt comme de petites rayures dans la glace agrémentées de petits rires.

Merci pour ton pari. Je suis sûr que beaucoup de milieux me reprochent encore d'être « non poétique », ce qui, bien entendu, me ravit jusqu'à l'os.

Donc, ah... umm... J'en... joins quelques autres, même si je me doute que tu es maintenant surchargé. Si le *NYQ* n'était pas arrivé je les aurais refourgués ailleurs mais j'ai été pris d'allégresse et te les ai envoyés. C'est

sans obligation... S'ils me reviennent tous, je trouverai bien un endroit où les recaser...

Il a fallu des décennies pour que la chance me sourie et je pense que c'est aussi bien comme ça – les boulots merdiques, les peaux de vache, toutes ces lectures dont on ne retire pas grand-chose. Quand tu es l'esclave et le serviteur de quelqu'un qui te paie au lance-pierre il y a quelque chose dans la plupart des livres qui te sort par les yeux. Bien sûr, c'est aussi dû à la jeunesse qui te fait croire que tu es bien meilleur que tu l'es. À mes débuts, j'écrivais trop comme Saroyan et Hemingway et un peu à la manière de Sherwood Anderson. Puis j'ai commencé à ne plus aimer Saroyan car il parlait dans le vide et Hemingway parce qu'il n'avait pas le moindre putain d'humour, alors je m'en suis détaché. Sherwood Anderson, par contre ça ne vieillit pas. Li Po l'aurait bien aimé.

Enfin, comme j'arrivais de moins en moins à me coller devant la machine à écrire, je suis sorti de plus en plus pour picoler et lever des femmes, c'était comme un substitut à l'écriture et ça a bien failli m'achever mais j'étais prêt à mourir et finalement ça s'est joué de peu, et même si j'avais tourné le dos à l'écriture, j'accumulais sans le savoir des textes étranges et sauvages dont un Doctorant en Littérature à l'Université n'aurait peut-être jamais pu accoucher. Tu sais, il y a des gens bien intentionnés qui me disent : « Tout le monde souffre ». Je leur dis toujours. « Personne ne souffre comme les pauvres. » Et puis je les envoie chier.

L'écriture est juste le résultat de ce qu'on est devenu jour après jour au fil des ans. C'est une empreinte digitale de l'esprit, voilà le travail. Et tout ce qui a été écrit dans le passé ne vaut rien ; ce qui compte... c'est seulement la phrase d'après. Et quand tu n'arrives pas à pondre la phrase d'après ça ne veut pas dire que tu es vieux, ça veut dire que tu es mort. Il n'y a pas de mal à être mort, ça arrive. Même si je cracherais pas sur une remise de peine, comme nous tous. Une feuille en plus dans la machine, sous la chaleur écrasante de cette lampe, le vin à portée de main, je rallume ces mégots de cigarette tandis qu'à l'étage d'en dessous ma pauvre femme entend ces sons, et se demande si je suis cinglé, juste bourré ou je ne sais quoi. Je lui montre jamais mon travail. J'en parle jamais. Quand la chance perdure et qu'un livre en ressort, je vais au lit, le relis, ne dis rien, le lui passe. Elle le lit, dit très peu de chose. Et les dieux n'ont pas voix au chapitre. C'est une vie qui se passe de toutes considérations morales et

mortelles. Elle me convient. Arrangée comme ça. Et quand mon squelette reposera au fond du cercueil, si je dois y passer, rien ne pourra m'enlever le souvenir de ces nuits splendides, assis là devant cette machine.

[À Carl Weissner]

22 août 1986

[...] J'ai dû m'enfiler presque une bouteille entière en 15 minutes, un vin blanc frais. Avais pas le choix, ça se réchauffe si vite. Un peu comme le nouveau livre, *You Get So Alone At Times That It Just Makes Sense*. Rien d'immortel à l'exception de quelques passages fendards, peut-être ? Quand Barbet est passé il a vu ces boîtes en cartons remplies de poèmes.

« Doux Jésus, c'est toi qui as écrit tous ces trucs ? » Il a demandé.

« Cette année », j'ai dit.

« Est-ce que Martin sélectionne tes meilleurs textes ? »

« Espérons... »

Bon, la plupart des poètes font leur propre sélection de poèmes. Moi, j'ai la flemme. Et puis, le temps que je perds à sélectionner des poèmes je pourrais en écrire plus. L'un des grands secrets de Martin c'est qu'il a DES MILLIERS DE POÈMES SOUS LE MANTEAU. Il ne les publiera jamais tous, il ne vivra pas si longtemps. Je suis probablement un peu dingue, mais ça m'arrive presque jamais de pas avoir envie d'écrire. Pour ce qui est de Martin, j'aimerais seulement qu'il publie les poèmes plus sauvages. J'ai le sentiment qu'il me rend un peu trop formel.

Faudrait que je me remette à écrire des putains de nouvelles. C'est un chouette format, tu peux plus t'amuser avec. C'est juste que j'ai besoin d'être en forme pour écrire une histoire et ces derniers temps je me suis senti putain de pas bien du tout, d'où tous les poèmes, poèmes, poèmes... Sans ce recueil, je serais probablement mort suicidé ou en train de gober des pilules dans l'institut psychiatrique le plus proche.

1988

[À Carl Weissner]

6 juillet 1988

[...] J'aurais déjà dû boucler ce livre mais les poèmes ne cessent de se mettre en travers de mon chemin – en plus des gémissements dus au cancer de la peau. La bouteille et les poèmes sont parfois les seuls alliés pour surmonter une mauvaise passe, ou une semaine de mauvaises passes. Ou des semaines de. En suis toujours à la page 173 du roman [*Hollywood*], les pages n'accrochent plus au presse-papiers. Je pense que l'écriture est correcte, mais si et quand le livre sort je pourrais bien avoir quelques emmerdes. Ça va que nos palais de justice sont encombrés, au point qu'il peut parfois s'écouler 5 ou 6 ans avant qu'une plainte n'aboutisse, 5 ou 6 ans durant lesquels les paperasses s'entassent, les avocats s'engraissent et s'enrichissent pendant que les clients perdent la boule.

Gargoyle, oui, voilà un moment qu'ils sont dans le circuit pourtant les textes qu'ils publient semblent assez mous et avarés en prises de risques. Jayd D[ougherty] me dit, toutefois, que tu leur as accordé une interview rugissante et j'ai hâte de voir ce que Kool Karl de Mannheim en a fait. J'ai toujours aimé ton approche de l'existence.

Roominghouse [*Madrigals*], oui, mais j'aime autant ce que je fais actuellement. Une clarté plus près de l'os. Je trouve. Aussi longtemps que je tâterai du ruban je ne devrais pas perdre cette chose de vue.

[À Carl Weissner]

6 novembre 1988

[...] Oui, j'ai fini *Hollywood*. Je pense que c'est pas mal. Quelques moments de rigolade. En fait, je l'aime autant que tous les livres que j'ai écrits. Mais un écrivain, bien sûr, est le moins à même de juger son travail. Je sais juste que l'écrire a été pour moi un remontant, un élixir, ouais, parce

qu'un tas de choses me dévoraient de l'intérieur, me rongeaient, me criaient dessus, alors la machine à écrire et la page m'offraient une porte de sortie, un moyen de transformer le brouillard de merde en gaz hilarant, même si j'écrivais plutôt une histoire à glacer le sang. Parfois c'est quand il semble ne plus y avoir aucune chance que tout semble s'emboîter.

Je préférerais écrire dans un état d'esprit joyeux et c'est ce que je fais quand ce rare petit brin de chance me sourit. Je ne crois pas que la douleur soit un générateur d'art. La douleur est trop fréquente. On peut respirer sans elle. Du moment qu'elle nous fout la paix.

Pour ce qui est de Burroughs, je suis jamais rentré dedans. Et je suis désolé qu'il te fasse plus d'effet. Toute cette bande : Ginsberg, Corso, Burroughs, et les autres, ça fait longtemps qu'ils me font plus d'effet. Quand tu écris juste dans l'optique d'être célèbre tu finis par faire de la merde. Je veux pas établir de règles mais s'il y en a une c'est celle-ci : les seuls écrivains qui ont du style sont ceux qui doivent écrire pour ne pas devenir fous.

1990

Hughes a publié quatre poèmes de Bukowski dans le Sycamore Review en 1990-1991.

[À Henry Hughes]
13 septembre 1990

9-13-90

Hello Henry Hughes:

I'm glad I got a couple past you.

I'm 70 now but as long as the red wine flows and the typewriter goes, it's all right. It was a good show for me when I was writing dirty stories for the men's mags to get the rent and it's still a good show for me as I write against the hazards of a little fame and a little money--and those approaching footsteps on that thing with the STOP sign. At times I've enjoyed this contest with life. On the other hand, I'll leave it without regrets.

Sometimes I've called writing a disease. If so, I'm glad that it caught me. I've never walked into this room and looked at this typewriter without feeling that something somewhere, some strange gods or something utterly unnamable has touched me with a blithering, blathering and wonderous luck that holds and holds and holds. Oh yes.



Je suis content d'en avoir placé quelques-uns chez toi.

J'ai 70 ans maintenant mais tant que le vin rouge coule à flots et que la machine à écrire fait le boulot, tout va bien. C'était bonnard quand je payais mon loyer grâce aux histoires cochonnes que je torchais pour les magazines masculins et c'est toujours bonnard tandis que j'écris maintenant pour me protéger des dangers d'une petite gloire et d'un petit matelas – et de ces pas qui me rapprochent chaque jour un peu plus du panneau STOP. Par moments j'ai apprécié ce bras de fer avec la vie. D'un autre côté, je la quitterai sans regrets.

Parfois j'ai qualifié l'écriture de maladie. Si c'est le cas, je suis heureux qu'elle m'ait contaminé. Je n'ai jamais pénétré dans cette pièce et regardé cette machine à écrire sans avoir l'impression que quelque chose quelque part, quelques dieux étranges ou quelque chose d'absolument innommable m'avaient fait don d'une tchatche, d'un bagout et d'une chance merveilleuse qui dure et dure et dure. Oh oui.

[Aux éditeurs de la *Colorado North Review*]

15 septembre 1990

[...] Je constate que vous êtes affiliés à l'université mais que vous avez l'air relativement humains pour des universitaires, du moins dans votre correspondance. Mais j'ai remarqué ces deux dernières années qu'une poignée de publications universitaires étaient plus ouvertes aux divergences et prenaient plus de risques dans ce qu'elles promulguaient. Je veux dire, elles semblent enfin tourner le dos au 19^e siècle alors que le 21^e approche à grands pas. Un bel augure en effet.

Oui, je vois ce que vous voulez dire à propos de l'écriture et des écrivains. Il semble qu'on ait perdu de vue l'idéal. Les écrivains semblent écrire pour être connus en tant qu'écrivains. Ils n'écrivent pas parce que quelque chose les conduit vers la marge. Je me souviens de l'époque où Pound, T.S. Eliot, e. e. Cummings, Jeffers, Auden, Spender sont apparus. Leurs textes transperçaient le papier, le mettaient à feu. Les poèmes devinrent des événements, des explosions. L'excitation était à son comble. Maintenant, on assiste à cette accalmie depuis plusieurs décennies, une

accalmie *travaillée*, comme si la platitude était une marque de génie. Et quand un nouveau talent surgit c'est seulement le temps d'un éclair, quelques poèmes, un petit livre et les voilà ensevelis, noyés dans le néant silencieux. Le talent sans endurance est un crime.

Ça veut dire qu'ils sont tombés dans le piège de la facilité, ça veut dire qu'ils ont cru les flatteries, ça veut dire qu'ils se sont crus arrivés. On n'est pas écrivain parce qu'on a écrit des livres. On n'est pas écrivain parce qu'on enseigne la littérature. On est écrivain seulement si on peut écrire aujourd'hui, ce soir, dans la minute. Il y a trop de pseudo-écrivains en activité. Les livres me tombent des mains. C'est de la merde totale. On a juste laissé les vents puants balayer la moitié d'un siècle.

Oui, les compositeurs classiques. J'écris toujours avec la musique allumée et une bonne bouteille de rouge. En fumant des beedies Mangalore Ganesh. Les volutes de fumée, le martèlement de la machine et la musique. Quelle meilleure façon de cracher au visage de la mort et de la féliciter en même temps. Oui.

[À Kevin Ring]
16 septembre 1990

[...] Je vois ce que tu veux dire sur la poésie. La prétention moisie qui s'en dégage m'a dérangé pendant des décennies, pas seulement la poésie de notre époque mais la poésie de l'ancien temps, la soi-disant meilleure période. Il semble que tout le monde se lisse les plumes, bombe le torse, animé par une flamme trop basse pour ne pas dire inexistante, sans autre ambition que de rendre la chose jolie, rendre la chose délicate [...] La prose n'arrive pas loin derrière. Je suis pas en train de sous-entendre que je suis un grand écrivain mais je dis qu'en tant que lecteur je me sens roulé, saucissonné, comme si on me pissait dessus en m'étranglant avec les ficelles du métier, ficelles qui méritent à peine d'être apprises.

Oh oui, j'en connais un rayon sur Sir Edward Elgar. Il pourrait écrire sur n'importe quel thème, la Reine, la campagne, et toujours faire preuve de magie. Il y a aussi Eric Coates. Je parle ici des Anglais. Il y a eu tellement de grands compositeurs classiques au fil des siècles. J'en écoute des heures,

c'est ma drogue. Ça adoucit les problèmes dans mon pauvre cerveau ravagé. À la différence des poètes et des auteurs de prose, les compositeurs classiques semblent relativement honnêtes, endurants, pleins d'inventivité et de feu. J'en ai jamais assez, la liste paraît sans fin. Ils sont si nombreux à avoir sacrifié leur vie pour accoucher d'une œuvre. Le pari ultime. J'écoute des heures de musique classique, la plupart du temps à la radio, et même après tant d'année il m'arrive d'entendre une œuvre nouvelle et saisissante ayant rarement été jouée.

Ce sont là de grandes nuits quand j'entends l'une de ces œuvres. J'apprécie les standards et les arrangements classiques, mais quelle que soit la qualité, quand tu as plus ou moins mémorisé chaque note sur le point d'arriver, ça enlève une petite part du plaisir. Mon écriture a beau être simple, à sa façon, elle est toujours guidée par la musique parce que j'en écoute pendant que j'écris, et puis, bien sûr, il y a cette chère vieille bouteille.

[À William Packard]

23 décembre 1990

[...] Quand les mots coulent à flots ça n'est pas parce que tu as choisi l'écriture mais parce que l'écriture t'a choisi. C'est quand elle te rend fou, quand elle te bouche les oreilles, les narines, s'incruste sous tes ongles. C'est quand elle constitue ton seul espoir.

Je me souviens à Atlanta, du temps où je me gelais les couilles dans une cabane en papier goudronné, crevant la dalle. Il y avait des journaux qui tapissaient le sol. Et j'ai trouvé un vieux crayon à papier, alors j'ai écrit dans les marges blanches des journaux avec le crayon, sachant que jamais personne le verrait. C'était une folie dévorante, comme un cancer. Et ça n'a jamais été du boulot, de l'ambition ou l'envie d'appartenir à une école. Ça m'a pris. C'est tout.

Et pourquoi est-ce qu'on y arrive pas ? C'est l'époque, il y a quelque chose dans l'époque, notre Époque. Pendant la moitié d'un siècle il n'y a rien eu du tout. Pas de véritable avancée, pas de nouveauté, pas d'énergie flamboyante, aucune prise de risque.

Quoi ? Qui ? Lowell ? Cette sauterelle ? Épargne-moi tes salades.
On fait ce qu'on peut et on le fait pas très bien.
Atrophiés. Bloqués. On se donne des airs.
On trime dur. On force le trait.
N'essaie pas. Ne besoin pas. C'est là. Ça nous regarde droit dans les yeux, et ça ne demande qu'à s'extraire de l'utérus verrouillé.
Il y a eu trop de *directives*. La voie est libre, pas besoin de passe-droit.
Les cours ? Les cours c'est pour les glands.
Écrire un poème est aussi facile que s'astiquer le manche ou descendre une bouteille de bière. Regarde. En voilà un :

« Flux »

mère a vu le raton laveur,
ma femme m'a dit.

ah, j'ai dit.

et c'est à peu près
la seule chose
qui s'est passée
ce soir.

1991

[À John Martin]

11 mars 1991, 1 h 42

J'écris probablement trop. Mais c'est plus fort que moi. Je suis accro.

Dans un coin de ma tête il y a toujours le souvenir de cette époque à Atlanta, et tant pis si je me répète, où je crevais la dalle et perdais la boule, mais retrouvais mes esprits quand j'écrivais avec un vieux crayon à papier dans les marges blanches des journaux dont mes proprios avaient tapissé le sol en terre. Fou ? Sûrement, mais une folie saine, j'aimerais croire. Il y a des choses qu'on n'oublie pas, jamais. J'ai eu la meilleure formation universitaire en Littérature que personne n'a jamais eue. Je suis parti pour crever le plafond de partout. Juste pour voir.

[À John Martin]

23 mars 1991, 11 h 36

J'ai toujours cette impression que je suis un auteur débutant. La vieille excitation et l'émerveillement sont là... C'est une grande folie. Je trouve que trop d'écrivains, après avoir été longtemps de la partie, deviennent trop préparés, trop prudents. Ils ont peur de faire des erreurs. Quand tu lances les dés, tu n'es pas à l'abri de faire un double 1 de temps en temps. J'aime autant laisser la place au hasard, ne pas me mettre de pression. Les bons poèmes ça peut jaillir à tout moment mais c'est surtout quand tu bosses sur autre chose que ça te tombe dessus. Je sais qu'il peut y avoir du déchet quand j'écris en roue libre, tambour battant, mais il s'agit là d'une liberté savoureuse.

Je me régale et prends un pied pas possible. Jusqu'à présent, les dieux m'autorisent ces festivités. C'est si étrange. Mais je vais pas m'en plaindre.

[À John Martin]
13 avril 1991, 12 h 20

Ai acheté ce papier vert par erreur mais il rend plutôt bien, je trouve.

Viens juste de dédicacer quelques livres pour Fidel Castro. Je me fous de la politique, bien sûr, mais il est temps qu'il lise du Black Sparrow, tu crois pas ?

[À Patrick Foy]
15 avril 1991, 8 h 34

Merci pour le poème et la photo, les deux étaient bien. Non, je suis pas un fou de tennis mais je m'intéresse aux revers. Ai eu l'occasion d'explorer le sujet.

Voulais te parler des bonnes lectures que tu m'as envoyées. Ton combat contre la stupidité innée de l'histoire de ce siècle est un combat noble et solitaire. La façon dont tu persistes contre vents et marées ne cesse de m'émerveiller. Je crois que tes idées sont dans le vrai. Mais la propagande passée a plongé la plupart des esprits dans une acceptation inconsciente du mensonge mortel. Ils sont incapables de faire marche arrière pour rectifier les erreurs massives parce qu'alors nos glorieux dirigeants, nos héros historiques seraient démasqués tels des imposteurs et des charlatans. Et pense aux millions de vies sacrifiées sur l'autel des soi-disant grandes causes. Toutes ces vies, alors, devraient être reconnues comme ayant été totalement gâchées, non pour de bonnes, mais pour toutes les mauvaises raisons. Cette monstrueuse plaisanterie est allée trop loin pour être dévoilée ; ça mènerait les hommes et les mères, quasiment tout le monde, de la rage à la démence. Mais la chose la plus horrible de tout ça c'est que ce petit jeu continue, non seulement dans le même esprit mais d'une manière plus cruelle encore, s'appuyant sur la même peur et cupidité, s'appuyant sur une pratique si bien rodée que plus grands seront les mensonges, plus facilement ils seront avalés.

On a beau être conscient de tout ça, on ne peut rien faire d'autre que protéger nos esprits contre cet assaut qui a éradiqué les sensibilités de

presque tous les êtres humains.

[À John Martin]
12 juillet 1991, 9 h 39

Ai lu qu'Henry Miller s'était arrêté d'écrire à partir du moment où il est devenu célèbre. Ce qui veut probablement dire qu'il écrivait pour devenir célèbre. Je ne comprends pas ça : il n'y a rien de plus beau et magique que des lignes se formant sur le papier. Tout est là. Inutile de chercher plus loin. Aucune récompense n'égale le plaisir d'aligner des mots. Ce qui vient après coup est plus que secondaire. Je peux pas comprendre qu'un écrivain s'arrête d'écrire. C'est comme s'arracher le cœur et le balancer aux chiottes avec les étrons flottants. J'écirai jusqu'à mon dernier souffle, que les gens trouvent ça bon ou pas. Je finirai comme j'ai commencé. J'étais destiné à être comme ceci. C'est aussi simple et profond que cela. Maintenant si tu le permets je vais arrêter d'écrire là-dessus histoire que je puisse écrire sur autre chose.

OceanofPDF.com

1992

[À John Martin]

19 janvier 1992, 12 h 16

Court extrait de journal ci-joint.

Merci pour le compte-rendu des ventes. Absolument incroyable. Que tu continues d'imprimer ces 18 livres et qu'ils continuent à se vendre. Je suis fier de chaque livre et c'est étrange pour moi, le fait qu'ils soient toujours de la fête. Et il y a quelque chose dans les vieux titres, comme le temps passe ils semblent se charger d'un parfum supplémentaire (je veux dire, les vrais titres de livres) comme s'ils avaient fait leur vie chacun de leur côté. Bref, c'est formidable, un de ces miracles à la coule.

Et le meilleur dans tout ça, c'est qu'on est toujours là. Si jamais tu jetais l'éponge je sais pas ce que je ferai. On a travaillé en totale confiance et harmonie, je me souviens pas d'une seule dispute qu'on ait pu avoir au sujet de quoi que ce soit.

Merci, vieux, ça a été une belle histoire.

[À William Packard]

30 mars 1992, 8 h 24

[...] Merci pour les pièces jointes. J'aime bien ton poème « The Seducer ». Tu sais comment ça marche. Ou ne marche pas. Merci aussi d'avoir joint le programme. Je suis honoré d'être sur la même ligne que Pound, Lorca, Williams et Auden. *Mockingbird Wish Me Luck*. Et en parlant de Pound, il y a plusieurs décennies de cela, j'étais maqué avec cette poule et je gagnais une misère, d'ailleurs quand je repense à tout ce qu'on picolait je me demande vraiment comment on faisait pour s'en sortir, bien qu'à l'époque c'était le cadet de mes soucis. Enfin, durant les rares moments sans boisson j'allais faire un tour à la bibliothèque et je rentrais. Un jour j'ai ouvert la porte avec ce gros livre à la main et elle a levé les

yeux du lit, « Tu leur as encore pris ce foutu *Cantos* ? » « Oui », je lui ai dit, « On peut pas baiser *tout* le temps. »

Jack Grapes, éditeur du magazine littéraire Onthebus, a publié un grand nombre de poèmes et d'extraits de journal de Bukowski dans le cadre d'un dossier intitulé « A Charles Bukowski Album. » Grapes a aussi rédigé une critique dédiée à la poésie de Bukowski.

[À Jack Grapes]
22 octobre 1992, 12 h 10

Merci pour les bonnes nouvelles et pour m'avoir laissé voir ton article sur *It Catches*. Aussi, pour m'avoir informé de ce dossier. 32 pages, ça fait une trotte.

Tu sais, *It Catches* remonte à cette époque, une étrange époque, d'autant que j'étais déjà plus tout jeune. Et maintenant, il y a 72 années qui me marchent sur la tête, et ça revient à supporter un boulot en usine ou un mauvais plan cul. Je sens que l'écriture est toujours là, je peux sentir les mots mordre dans le papier, c'est plus essentiel que jamais [...] L'écriture m'a sauvé de l'asile, du meurtre et du suicide. J'en ai toujours besoin. Maintenant. Demain. Jusqu'au dernier souffle.

Les gueules de bois sont plus rudes à encaisser aujourd'hui mais je sors toujours du lit, pour prendre la bagnole et filer au champ de courses. Je place mes paris. Les autres joueurs m'ont jamais emmerdé. « Ce type ne parle à personne. »

Ensuite le soir, de temps en temps c'est là sur l'ordinateur. Si ça n'y est pas, j'insiste pas. À moins que les mots jaillissent de toi, oublie. Parfois je m'approche pas de l'ordinateur car il n'y a rien qui vibre en moi et seul le temps dira si je suis mort ou au repos. Mais de toute façon je suis mort jusqu'à ce que la prochaine ligne apparaisse à l'écran. Ce n'est pas une chose sacrée mais c'est indispensable. Ouais. Oui. Pendant ce temps, j'essaie d'être aussi humain que possible : parle à ma femme, cajole mes chats, m'assois et regarde la télé si j'en suis capable ou peut-être que je lis

juste le journal de la première à la dernière page ou peut-être que je vais me coucher tôt. Avoir 72 ans c'est une autre aventure. Quand j'en aurai 92 je me souviendrai de cet instant et j'en rigolerai. Non, j'en ai assez vu. C'est toujours plus ou moins le même film. À ceci près que ça devient un peu plus affreux pour chacun d'entre nous. Je n'ai jamais pensé que je serais encore là aujourd'hui et quand je partirai, je serai prêt.

OceanofPDF.com

1993

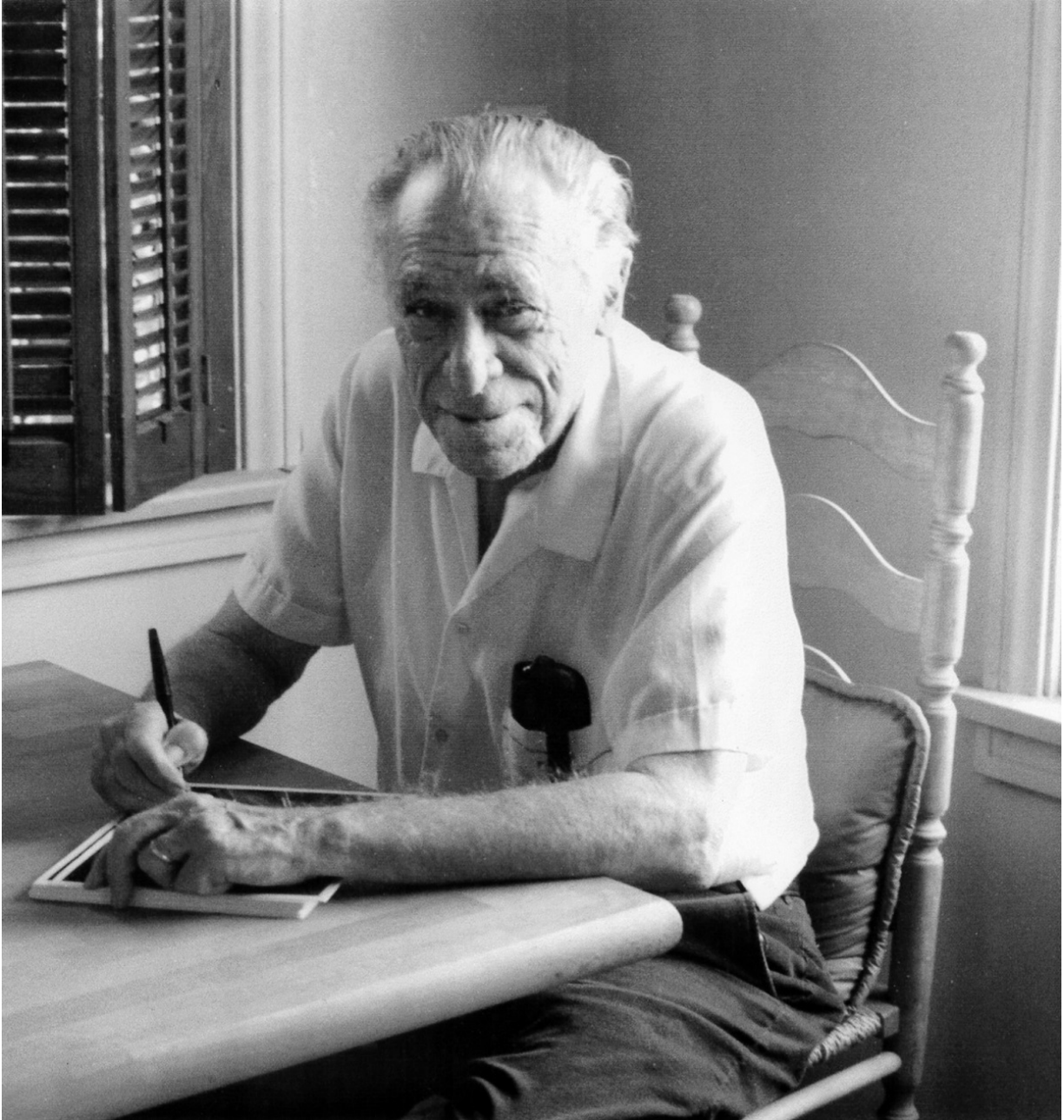
Après avoir essayé sans succès d'apparaître dans la revue Poetry pendant plus de quatre décennies, Bukowski a enfin vu trois de ses poèmes publiés peu de temps avant sa disparition.

[À Joseph Parisi]

1^{er} février 1993, 10 h 31

Je me revois, tout jeune homme, assis à la bibliothèque municipale de L.A. lisant *Poetry : A Magazine of Verse*. Maintenant, voilà, je suis des vôtres. Je suppose que c'était une affaire qu'il nous fallait régler tous les deux. En tout cas, je suis content d'avoir eu quelques poèmes sélectionnés par vos soins [...]

Merci, on peut dire que cette nouvelle année me gâte. Ce que je veux dire, c'est que les mots se forment et bouillonnent, tournoient et s'envolent. Plus je vieillis, plus cette folie magique semble s'emparer de moi. Très étrange, mais je l'accepte.



OceanofPDF.com

Postface

En parcourant quelque deux mille pages de correspondance inédite afin de trouver les lettres les plus pertinentes de Bukowski sur l'écriture, je suis tombé sur toutes sortes de joyaux inédits : d'obscures lettres à Henry Miller, Whit Burnett, Caresse Crosby, Lawrence Ferlinghetti, et son dieu littéraire, John Fante ; un texte de présentation oublié, tout en couleurs, pour un des livres les plus populaires de Bukowski, *Exhibitions and General Tales of Ordinary Madness* ; une préface écrite par Bukowski pour son premier livre en néerlandais, *Dronken Mirakels & Andere Offers*, traduite ici pour la première fois ; ainsi qu'une parodie inachevée de magazines littéraires, intitulée *The Paper Toilet Review*. On trouve aussi quelques lettres de jeunesse où le ton de Bukowski est étonnamment fleuri et forcé, et des illustrations à couper le souffle que l'on découvre également pour la première fois. Ajoutez à ces documents rares quelques-unes des lettres les plus passionnées que Bukowski ait écrites, et ce volume de correspondance vous paraîtra aussi fascinant que n'importe quel livre de son répertoire. En effet, c'est Bukowski à son meilleur ; brut, spirituel et profondément touchant, ne prenant pas le moindre gant pour exprimer ses idées.

Pour la plupart, ces lettres ont un sens précis de l'immédiateté, laissant peu de place aux banalités. Bukowski se livre dans chacune de ses lettres, discutant des événements quotidiens avec une véritable excitation. C'est comme si Bukowski écrivait des poèmes sous forme de lettres – il a déclaré à maintes reprises que les lettres étaient aussi importantes que les poèmes. De la même façon, certaines des lettres se lisent comme des histoires, comme s'il écrivait en fait une nouvelle élaborée. Poésie, fiction, et correspondance relèvent d'une seule et même catégorie pour Bukowski : l'art. Il se révèle aussi intense avec les gens auxquels il s'adresse pour la première fois. Ses lettres à destination d'Edward van Aelstyn et Jack Conroy sont aussi sincèrement bukowskiennes que les lettres à destination de ses amis, éditeurs, et poètes avec lesquels il a correspondu sur de longues périodes. Aux yeux de Bukowski, il n'y avait aucune différence. Les lettres étaient un moyen d'exprimer qui il était, peu importe la personne à qui il écrivait.

La spontanéité est aussi évidente dans la correspondance de Bukowski. Première pensée, meilleure pensée, semble-t-il dire dans la plupart de ses lettres. Quand il écrit, à ses amis comme à ses ennemis, sa voix résonne du glorieux écho de la première personne. Débarrassée de toute prétention, l'écriture de ses lettres apparaît comme une photographie très nette de l'humeur de Bukowski à cet instant précis. Son approche de la création selon laquelle tous les coups seraient permis transparait définitivement dans sa correspondance, qu'il dresse un bilan passionné de la situation du pays, qu'il s'offre un tendre aparté sur sa fille, ou s'adonne à une vicieuse attaque des écrivains contemporains. Dans tous les cas, Bukowski reste le même.

Il y a quelques exceptions notables, cependant. Dans ses lettres à Whit Burnett, Caresse Crosby, Henry Miller et John Fante, la voix de Bukowski paraît quelque peu forcée, presque soumise, comme s'il ne voulait pas les contrarier. Idem, dans les lettres datant de la fin des années cinquante, son style est plus élaboré, délibérément et ironiquement académique, invoquant ce qu'il appelle « des mots du dictionnaire » à des fins humoristiques. Le même changement apparaît dans sa poésie : la poésie du début peut être compliquée et surchargée alors que la poésie de la fin possède « une clarté plus près de l'os. » Comme il disait des poèmes qu'il écrivait à la fin des années quatre-vingts. Le ton de sa correspondance glisse dans cette direction vers le début des années soixante, particulièrement quand il commence à correspondre avec Jon Webb et William Corrington. Les pirouettes du début font place à une prose épurée. Bukowski à ce stade commence à sonner comme le « Bukowski » que la plupart des lecteurs connaissent.

Pour le Bukowski du début comme le Bukowski de la fin, l'écriture était comparable à une plaisante maladie que personne ne pouvait guérir, et ces lettres montrent bien la valeur qu'il accordait au plaisir d'écrire. C'était une force naturelle qu'il ne pouvait et voulait pas endiguer, quoi qu'il arrive, comme une rivière en eaux vives l'emportant vers l'inconnu sous un ciel orageux. Bukowski a rarement connu l'angoisse de la page blanche, et il a écrit infatigablement de façon quasi quotidienne sur une période de plus de cinquante ans. Il a graphiquement exprimé son irrépressible besoin d'écrire dans une interview de 1987 : « Si je n'écris pas pendant une semaine, je tombe malade. Je ne peux pas marcher, je suis pris de vertiges. Je reste au lit, je vomis. Me lève le matin et suis pris de haut-le-cœur. Il faut

que je tape. Si on me coupait les mains, je taperais avec mes pieds. » Sa nature prolifique et disciplinée révèle ce qui le rendait vraiment heureux : « Aucune récompense n'égale le plaisir d'aligner des mots. Ce qui vient après coup est plus que secondaire », confiait-il au début des années quatre-vingt-dix. Ajoutez à cela un sens prononcé du divertissement pour lequel Bukowski a toujours pris fait et cause dans ses livres, et vous obtiendrez le résultat le plus classique qu'on puisse imaginer : l'écriture alliant l'utile et l'agréable, le *dulce* et l'*utile*, comme Horace le formulait il y a des siècles de cela.

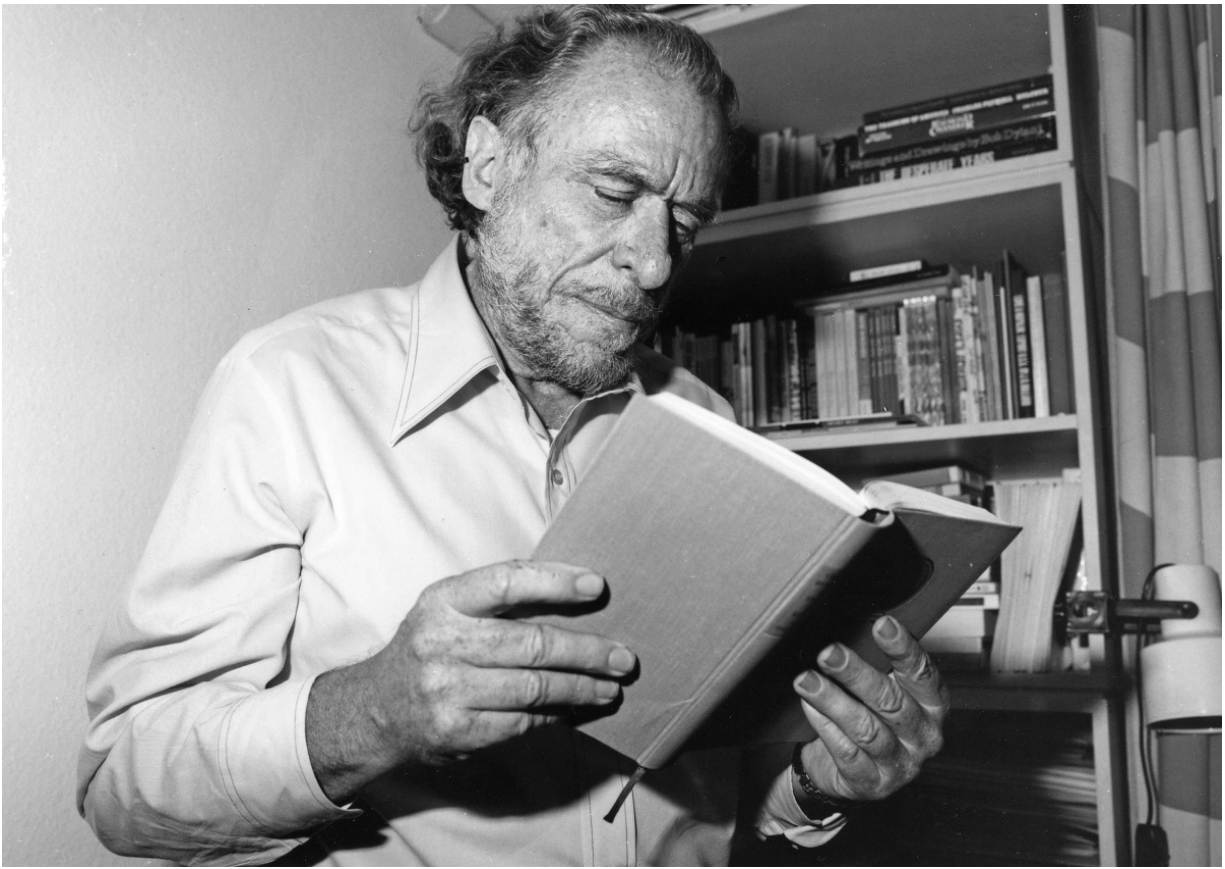
Retranché dans ses petites chambres de Los Angeles, Bukowski a vécu isolé du reste du monde. Il était si outrageusement détaché des événements de son époque que lorsqu'on l'a accusé d'être passé à côté des années soixante, il a répondu d'un air narquois : « Merde, je le sais, je bossais à la Poste. » Comme son idole Robinson Jeffers à Big Sur, Bukowski créait fiévreusement dans la solitude la plus complète ; comme le personnage des *Carnets du sous-sol* de Fiodor Dostoïevski, il balançait ses projectiles explosifs depuis son repaire anonyme, laissant lecteurs et éditeurs médusés. Dans une tentative presque désespérée de tenir à distance les pouvoirs établis, Bukowski a expédié, afin de mettre le feu aux poudres, l'un de ses missiles intemporels à l'encontre du milieu littéraire qu'il jugeait trop guindé. C'est précisément cette intemporalité qui rend son travail éternel et mémorable.

Né en Allemagne, Bukowski a grandi à Los Angeles avec sa famille privé d'amour et d'affection, ce qui façonnera sa vision du monde individualiste et dure comme la pierre, quasi nietzchéenne. Enfant de la Grande Dépression, et plus âgé que la plupart des auteurs émergents, les mouvances à la mode comme la contre-culture des années soixante ou l'idéologie superficielle du Flower Power ne lui ont inspiré que du dédain.

Ce que Bukowski méprisait le plus était l'égoïsme et l'instinct grégaire des groupes populaires telles que les Beats, qui semblaient croire que se retrouver sous les feux des projecteurs était plus important que les œuvres réellement produites. Bukowski s'est isolé de tout ce brouhaha pour s'adonner à l'écriture. La machine à écrire l'a conduit jusqu'à cet endroit difficile à localiser, quelque part entre la sagesse et la folie, qu'il aimait tant. L'écriture était le seul moyen qu'il connaissait pour déjouer la folie.

Solitaire de nature, Bukowski aimait citer la phrase de Sartre « L'enfer, c'est les autres », il n'a pourtant jamais essayé de nier ses nombreuses influences littéraires. L'alcool et la musique classique ont également influencé son travail de manière évidente, probablement autant que n'importe quel artiste qu'il admirait, et qu'il remerciait cérémonieusement dans bon nombre de ses lettres. Il était aussi reconnaissant vis-à-vis de certains de ses petits éditeurs indépendants, en particulier Jon Webb, Marvin Malone, sans oublier John Martin avec lequel il partageait ce « voyage magique ». Dans le même temps, il a éreinté à maintes reprises des écrivains hautement considérés, y compris Shakespeare et Faulkner. Les auteurs contemporains n'ont pas été épargnés non plus : Carol Bergé, Ron Silliman, Henry Miller (et ses « délires à la Star Trek »), ou encore Robert Creeley ont tous été méchamment attaqués – d'une façon peu caractéristique, Bukowski a changé d'avis sur Creeley au début des années soixante-dix, admettant que ses critiques étaient infondées. Comme l'a dit Bukowski plus d'une fois, il a commencé à écrire non parce qu'il se trouvait bon mais parce que les autres écrivains lui paraissaient si mauvais.

Sans être un homme instruit à tout point de vue, Bukowski est allé à la fac pendant un an et demi, et il était fier d'avoir lu dans sa jeunesse un nombre incalculable de livres à la bibliothèque municipale de Los Angeles. Bien qu'il commettait systématiquement des fautes d'orthographe en écrivant les noms d'écrivains célèbres, ce fameux poivrot débauché au verbe cru était capable de citer quasiment mot pour mot des textes de l'époque médiévale tombés dans l'oubli, divers aphorismes de Nietzsche, et de nombreux vers extraits de poèmes de Shakespeare, Whitman, et d'autres géants littéraires. Pas mal pour le Vieux Dégueulasse inculte des lettres américaines.



D'autre part, Bukowski pouvait se montrer pointilleux sur la grammaire. Dans le cadre d'un débat concernant la légitimité des phrases « Leave us be fair » et « Let us be fair » dans sa lettre du 2 avril 1959 adressée à Anthony Linick, Bukowski s'adonne à une critique hilarante des règles de grammaire. Par ailleurs, quand les éditeurs de magazines littéraires publiaient ses poèmes avec les occasionnelles erreurs typographiques, il devenait un vieil homme en colère crachant des invectives dans tous les sens. Pour un auteur prolifique qui n'avait jamais le temps pour les relectures, Bukowski pouvait être pointilleux – et à juste titre – sur les coquilles, un mal récurrent dans les petites revues ronéotypées qui publiaient son travail en un temps record.

Les problèmes qui ne relevaient pas de l'écriture, tel que l'envoi de manuscrits à des centaines de revues littéraires dans le monde entier, donnaient l'impression à Bukowski de perdre son temps, et il ne manquait pas une occasion de le rappeler à son éditeur de longue date, John Martin. Il estimait aussi que faire des dizaines de dessins en vue des éditions spéciales

que souhaitait Martin pour les tirages de Black Sparrow Press le vidait de son énergie, de façon dispensable. De temps en temps Bukowski explosait ; avec le sentiment que Martin le traitait comme « un idiot », il répondait alors aux demandes de son éditeur par un sarcastique « oui, père ».

Fait intéressant, quand Anne Waldman et Allen Ginsberg ont proposé à Bukowski de venir donner des cours à l'institut Naropa à la fin des années soixante-dix, il a décliné l'invitation. Tout ce que voulait Bukowski c'était écrire la prochaine ligne, envoyer des textes, faire de la peinture, et ces histoires de cours n'étaient pour lui qu'une source de dispersion. L'écriture était sa béquille, il n'a jamais cessé de le répéter.

Au tout début de ce recueil, un Bukowski jeune et inconnu demande à Hallie Burnett un emploi au sein du magazine *Story*, et à la toute fin, à peine un an avant sa disparition, quand il était populaire au-delà de l'entendement pour un auteur publié chez un petit éditeur, Bukowski remercie avec candeur l'éditeur Joseph Parisi de l'avoir enfin publié dans la revue *Poetry* après des décennies de refus continu. Ces lettres montrent que Bukowski avait une persévérance de chien, qu'aucun obstacle ne pouvait entraver sa faim de reconnaissance et de succès, que sa maladie d'écriture ne pouvait et ne serait pas guérie. C'est lorsqu'il était encore un tout jeune artiste qu'il a commencé à cultiver méthodiquement ces traits littéraires qui l'amenèrent à devenir « Bukowski » le personnage. Un personnage qu'il a joyeusement perpétué dans son œuvre. Lire ces lettres permet d'observer de l'intérieur le combat qu'il aura mené toute sa vie pour devenir une icône littéraire.

Et les voilà maintenant qui s'offrent à vous, dans leur éclat le plus brut.

Abel Debritto
Tenerife, Espagne
Août 2014

Remerciements

L'éditeur et la maison d'édition voudraient remercier les propriétaires des lettres ici reproduites, parmi lesquels figurent les institutions suivantes :

University of Arizona, Special Collections

Brown University, Providence, John Hay Library

The University of California, Bancroft Library

The University of California, Los Angeles, Special Collections

The University of California, Santa Barbara, Special Collections

California State University, Fullerton, Pollak Library

Centenary College, Shreveport, Louisiana, Samuel Peters Research Library

Columbia University, Rare Book and Manuscript Library

The Huntington Library, San Marino, California

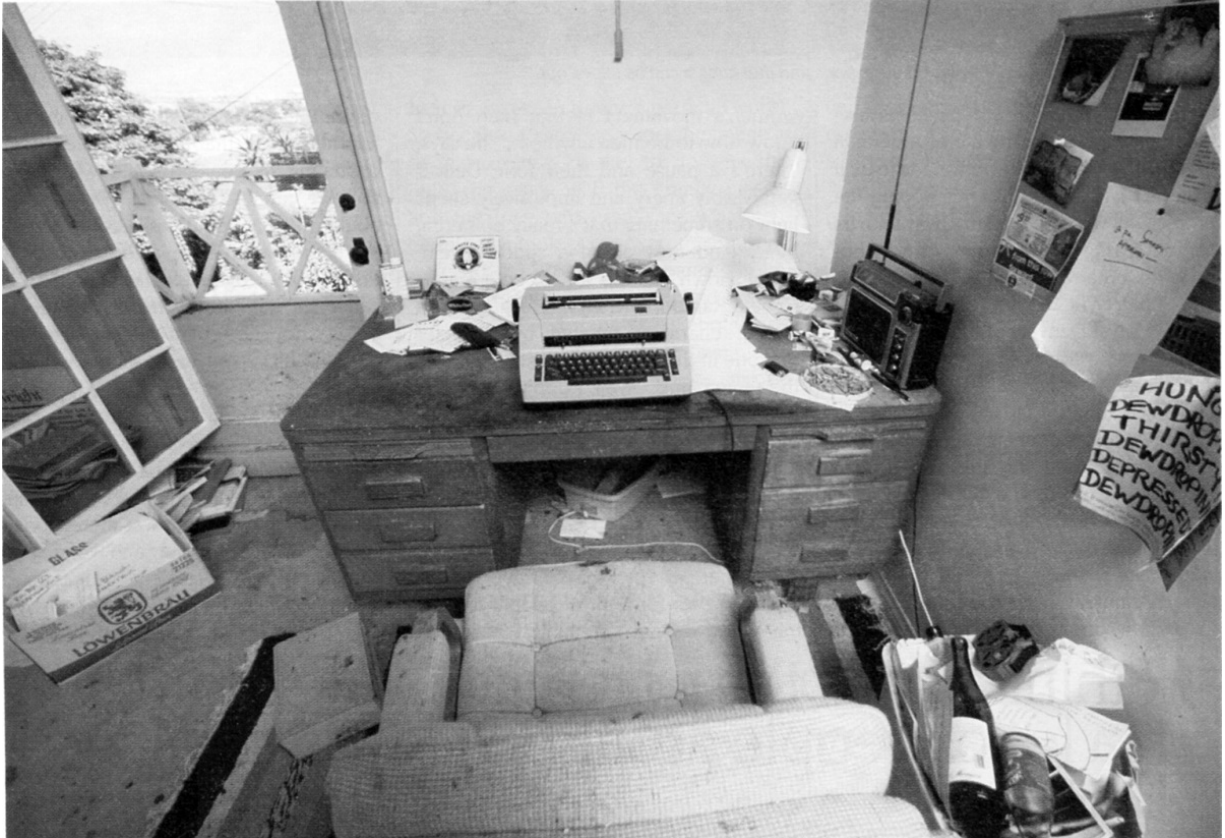
Indiana University, Lilly Library

The State University of New York à Buffalo, Poetry/Rare Book Collection

Princeton University, New Jersey, Rare Books and Special Collections

The University of Southern California, Rare Books Collection

Southern Illinois University, Carbondale, Morris Library



Merci également aux magazines suivants, dans lesquels certaines des lettres ont d'abord été publiées : *Colorado North Review*, *Event*, *Intermission*, *New York Quarterly*, et *Smoke Signals*.

Enfin, mille mercis à Michael Andre, Gerard Belart, Anthony Linick, Christa Malone, et A.D. Winans pour avoir fourni des copies de certaines lettres.

OceanofPDF.com



La Laune 30600 Vauvert

www.audiabile.com

Catalogue disponible sur demande

contact@audiabile.com

Titre original : ON WRITING

© Linda Lee Bukowski, 2015

© Éditions Au diable vauvert, 2015, pour la traduction française

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Sur l'écriture
de Charles Bukowski
a été réalisée le 06 juillet 2017
par les Éditions Au diable vauvert.
Dépôt légal : juillet 2017.
ISBN : 979-10-307-0159-3

Le format ePub a été réalisé par
[LEC Digital Books](#)

[OceanofPDF.com](#)